





DANGERS
DU MAILLOT,
ET
DU LAIT DE FEMME;
MOYEN D'Y REMÉDIER.
AVIS AUX MERES.

DANGERS DU MAILLOT,

ET

DU LAIT DE FEMME;

MOYEN D'Y REMÉDIER,

AVIS AUX MERES.

PAR M. LASCAZES DE COMPAYRE, Médecin de l'Isle d'Alby, Docteur du Ludovicée de Montpellier.



A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

INTRODUCTION.

EN parcourant les productions immenſes des Médecins, on croiroit, à voir le peu d'attention qu'ils ont fait à l'enfance, que ſa ſanté eſt inaltérable, & que les maladies n'attaquent que les hommes faits. Tous nos Auteurs paroiſſent avoir conſacré leurs travaux à cet âge, où l'on pourroit plus aiſément ſe paſſer de leur ſecours; & ont négligé entierement cette portion de la vie, dont la foibleſſe & les beſoins continuels exigent les ſecours les plus multipliés. L'homme a été de tout temps le but de leurs recherches : l'enfant n'y a preſque pas eu de part ; je dis preſque pas ; car qu'eſt-ce que quelques productions qu'on a vu éclorre de loin en loin, & jetées comme par hors d'œuvre, & pour faire maſſe dans des Ouvrages dont elles n'étoient pas le ſujet

principal? Il eſt, à la vérité, deux ou trois Auteurs de nos jours qui s'en ſont occupés plus particulierement ; mais leurs Ouvrages ne tendent qu'à faire connoître & à guérir les maladies des enfans : ce n'eſt pas aſſez. Si l'homme eſt malade, c'eſt ſa faute ; ſes maladies dépendent de lui, il en eſt l'artiſan, il les provoque, les appelle long-temps avant qu'elles viennent. On a beau dire que le mal vient vîte ; on travailloit depuis long-temps à le faire venir quand il ſe manifeſte ; c'eſt un germe qui couvoit, ſe fortifioit en ſilence, & qui n'attendoit que la premiere erreur de régime, le premier excès, la premiere débauche pour éclater avec force.

L'enfant, au contraire, eſt la victime des erreurs d'autrui ; dépendant de tout le monde, excepté de lui-même ; il ne vit, il n'exiſte que par autrui ; ſa nourriture eſt celle qu'on lui offre ſans choix ;

ſans diſtinction ; s'il lui vient des maladies, il ne les doit qu'à ceux qui l'entourent (1). Il ne s'agit donc pas de s'occuper du ſoin de les guérir ; il faut les prévenir par nos ſoins, puiſqu'il eſt hors d'état de le faire lui-même. Pour cet effet, il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil ſur les cauſes générales des maladies ; & ces cauſes n'étant rien autre que les ſix choſes non naturelles ; c'eſt ſur elles que nous devons fixer notre attention.

Parmi ces cauſes, il en eſt une puiſſante pour engendrer les maladies des enfans ; c'eſt la matiere de leur nourriture, le lait. A celle-là nous pouvons en joindre une autre, qui, quoiqu'elle ne ſoit pas de la claſſe des ſix choſes non naturelles, n'en eſt pas moins funeſte ; c'eſt le maillot.

A peine l'enfant, dégagé du ſein

(1) Je ne parle que des enfans iſſus de parens ſains.

de sa mere, a le moyen de jouir de la liberté de ses membres; qu'on le lui enleve. La nature lui avoit donné la liberté; l'art lui donne des chaînes. Le maillot serre fortement tous les membres, comprime le ventre & la poitrine, écrase les visceres, les refoule les uns contre les autres. La vessie, le foie, la rate, l'estomac, le cœur, les poumons, tout souffre de cette compression: leurs forces sont affoiblies, leur accroissement empêche leur extension gênée, leur capacité rétrécie, leurs fonctions troublées, dérangées, bouleversées. A l'extérieur ce sont des membres foibles, grêles & menus, mal nourris, parce que les sucs nourriciers ne peuvent y aborder à cause de la compression du maillot: ce sont des os arqués, déplacés, des bosses, des nodosités, des exostoses, des épaules saillantes, l'épine courbée & mal contournée, des côtes déprimées,

enfoncées, des hanches relevées. Tel eſt le fruit du maillot, qui peuple la terre de gens mal-faits, eſtropiés, boſſus, ou boiteux.

Pour achever ce déſordre, le lait de femme vient au ſecours, plein de mauvaiſes qualités; il porte ſes premieres impreſſions ſur l'eſtomac. L'eſtomac les communique à toutes les parties du corps tant fluides que ſolides. La digeſtion ſe fait mal; les humeurs en ſont viciées, le ſang corrompu, les organes flétris, les ſecrétions imparfaites. Tous les viſceres perdent leur jeu; le cœur n'a pas la force de chaſſer le ſang juſqu'aux extrêmités; le poumon ne ſe dilate pas ſuffiſamment, le foie ne fait plus ſes fonctions, l'eſtomac éprouve des crampes, le chyle eſt mal travaillé, les humeurs croupiſſent, le ſang s'embarraſſe dans ſes canaux; plus de regles, plus de loix, tout eſt dans le déſordre & la confuſion. L'économie ani-

male eſt troublée, l'équilibre eſt détruit; les maladies naiſſent: Tel eſt le fruit du lait de femme, qui peuple la terre de gens cacochymes & valétudinaires.

On me dira peut-être que, pour que ces idées fuſſent vraies, il faudroit que tous les hommes fuſſent mal conformés, qu'ils fuſſent tous malades; & que l'expérience eſt contre cet expoſé. Je réponds d'abord, que ſi le maillot & le lait de femme n'operent pas les mêmes effets ſur tout le monde généralement, c'eſt que les efforts de l'art ſont trop foibles, ou la nature trop forte pour ſuccomber; & qu'on juge de ce qu'auroient été ceux qui ont été aſſez forts pour réſiſter à ces épreuves, ſi, après les avoir ſubies, ils ſe portent encore aſſez bien: je réponds en ſecond lieu, que ſi on voit des hommes ſains & aſſez robuſtes, on n'en voit pas une foule qui ſont retenus dans leur lit,

ou au fond de leurs appartemens, par quelque incommodité contractée au maillot ou à la mammelle. Je réponds que parmi tous ceux qui nous paroiſſent bien portans, il n'y en a pas la moitié qui le ſoient réellement, & qui n'éprouvent de temps en temps quelques douleurs, ou dans l'eſtomac, ou dans la poitrine, ou dans le foie, ou dans les reins. Je réponds enfin que ſi le maillot ou le lait n'operent pas des effets aſſez prompts, aſſez puiſſans pour détruire tout d'un coup la ſanté des enfans; ils le ſont toujours aſſez pour déranger leur conſtitution, uſer leur tempérament, & leur imprimer des marques éternelles de leur pouvoir & de leur influence.

D'après cela nous ne craignons pas d'avancer que le maillot & le lait ont été les premiers agens, & ſont encore aujourd'hui les moyens les plus efficaces de la dégénération de l'eſpece. Les premiers enfans qui

en ont fait uſage, en ont éprouvé les inconvéniens; leur ſanté en a été altérée; l'âge de la reproduction eſt venu; ils en ont engendré d'autres plus foibles qu'eux : ceux-là, avec leurs uſages, ont tranſmis leur foibleſſe à leurs deſcendans; & nous ſommes aujourd'hui les triſtes preuves que

Nos peres, bien moins forts que n'étoient nos aïeux,
Ont eu pour ſucceſſeurs des enfans plus débiles;

& il y a tout lieu de préſumer que ſi nous conſervons encore long-temps les mêmes uſages, & que la débauche faſſe un pas de plus; nos arriere-neveux auront une ſanté beaucoup plus mauvaiſe, & la durée de la vie beaucoup plus courte que la nôtre : heureux encore ſi du mêlange bizarre de différentes humeurs corrompues, il ne s'engendre pas quelque maladie monſtrueuſe qu'on ne pourra connoître, & qui, par la rapidité de ſa conta-

gion, détruira toute l'eſpece humaine à la fois.

La dégénération ne marche pas ſeule; la dépopulation ſuit d'ordinaire à ſes côtés. Il eſt évident que ſi une conſtitution forte & robuſte éloigne le terme de la vie; une conformation vicieuſe, une ſanté foible & chacelante doit en abréger le cours: ainſi donc, les mêmes cauſes qui concourent à faire dégénérer l'eſpece, doivent concourir également à dépeupler les Etats. Aux cauſes ci-deſſus mentionnées, on doit en ajouter une troiſieme: on me permettra d'en dire un mot; n'ayant pas jugé à propos d'en faire un troiſieme Traité, vu la grande quantité qu'il y en a déjà: c'eſt la Petite-Vérole.

La ſoif de l'or, le deſir de s'agrandir, & d'étendre ſes connoiſſances, ont toujours dirigé les démarches de l'homme. Il s'eſt douté d'abord qu'il devoit y avoir, au-delà

de ſon hémiſphere, des régions inconnues: l'eſpérance de s'enrichir de leurs dépouilles lui a fait naître le deſir de s'en aſſurer. Il falloit, pour cet effet, ſoumettre à ſon obéiſſance un élément indomptable: la choſe n'étoit pas aiſée; mais que ne peut pas l'homme guidé par l'ambition! Il conſtruiſit des vaiſſeaux, courut les hazards d'un élément perfide, traça des routes nouvelles, brava une mer orageuſe, franchit des écueils & des rochers; il fit des découvertes. Il s'eſt enrichi ſucceſſivement des productions des terres, ou des connoiſſances des peuples qu'il a découverts. Le Levant, l'Amérique, l'Arabie, lui ont prodigué leurs tréſors. Mais s'il a fait des découvertes, c'eſt toujours à ſes dépens, il les a payé bien cher; avec les productions du Levant, il en a rapporté la peſte; avec celles de l'Amérique, la maladie vénérienne; avec celles de l'Arabie,

la petite-vérole. On peut preſque aſſurer qu'il n'eſt point de graine de café, de pain de ſucre, de tapis de Turquie, de chiffre Arabe, qui ne coûte journellement la vie à pluſieurs; il ſemble que les Arabes, en nous enſeignant l'Arithmétique, ont voulu nous donner auſſi une matiere à calcul dans les grains de la petite-vérole.

Cette maladie eſt un des plus terribles fléaux de l'humanité, d'autant plus redoutable qu'il eſt général : les funeſtes effets en ſont aſſez connus, & ſouvent la mort eſt le moindre des maux qu'elle produit: Une peau rude, raboteuſe, criblée, couverte de foſſes profondes, des coutures larges, des cicatrices hideuſes, un nez déformé, des yeux éraillés, ulceres dégoûtans, crevés, arrachés, la paralyſie des membres, la gangrene de la gorge, les ulceres du poumon, ſont les triſtes marques qu'elle laiſſe de ſa fureur.

Le nombre de ſes victimes eſt immenſe : le relevé de vingt ans fait exactement ſur les Hôpitaux de Londres, porte que ſur neuf perſonnes, attaquées de la petite-vérole naturelle, il en meurt deux. Si on ne veut pas s'en rapporter à ce calcul, qu'on prenne ceux des Docteurs Jurin & Schazer, le nombre eſt de deux ſur treize; qu'on laiſſe encore ceux-là, & qu'on prenne la petite-vérole la moins meurtriere, le nombre des morts ſe trouvera toujours au moins d'un ſur dix. Ainſi ſi l'on diſoit à toutes les meres d'une ville : « Vous avez, je ſupoſe, ſix cens » enfans qui n'ont pas eu encore une » maladie cruelle, qu'ils doivent » avoir; cette maladie en tuera ſoi» xante au moins; de ceux qui reſ» teront il y en aura peut-être la » moitié qui porteront toute la vie » les marques affreuſes de cette » maladie, les uns ſeront eſtropiés » d'une main, d'un bras, d'une

» jambe ; les autres ſeront borgnes, » boiteux, ſourds, boſſus. Vous » donc, tendre mere, qui n'avez » qu'un fils, unique héritier des » biens immenſes que vous devez » lui laiſſer, & après lequel vous » avez tant ſoupiré, vous vous » l'allez voir enlever; toutes les » alarmes qu'il vous a cauſées, tous » les ſoins que vous en avez pris » vont devenir inutiles : il y a dix » à parier contre un que cette ma» ladie vous l'emportera. Et vous, » mere à projets, qui fondiez de ſi » belles eſpérances ſur la beauté » de votre fille, qui la regardiez » comme le moyen le plus aſſuré » de lui procurer un riche éta» bliſſement, & de vous faire un » ſort heureux ; encore un mo» ment, & ces idées flatteuſes » vont ſe diſſiper, & vous plon» ger dans le deuil & la triſteſſe. » Ce n'eſt déjà plus ce teint de » roſes & de lys, cette peau douce

» & unie ; c'eſt une peau de chagrin, » c'eſt un viſage rapiécé ; ce n'eſt » plus cette fille adorable qui atti- » roit auprès d'elle une cour nom- » breuſe, c'eſt un monſtre d'horreur » que tout le monde fuit ». Je ſuis perſuadé qu'il n'eſt point de mere, pour peu tendre qu'elle fût, que cette triſte nouvelle ne jettât dans les plus vives alarmes ſur le ſort de ſon enfant. Si on diſoit à un Roi : « Vous avez dix millions » d'hommes, par exemple, dans » vos Etats. Cette même maladie » doit en emporter le dixieme : la » moitié de ceux qui réchapperont » ſeront incapables de vous ſervir, » de travailler vos terres, de porter » vos armes, de maintenir vos loix ». Je ſuis aſſuré qu'il n'eſt point de Roi qui voudroit mériter le titre de pere de ſon peuple, qui ne fût déchiré de douleur, en voyant le ſort affreux qui menace ſes ſujets. C'eſt cependant ce qu'on peut an-

noncer aux meres & aux Rois de la part de la petite-vérole naturelle. Mais si, pour calmer leurs inquiétudes, on leur disoit : « Il est un » moyen assuré de préserver vos » enfans & vos sujets des funestes » ravages de cette maladie; au lieu » de soixante enfans il n'en mourra » que deux, tous les autres seront » sains & saufs sans porter aucune » marque, ou du moins que de » très-légeres de la petite-vérole, & » il n'est point de mere qui ne puisse » parier cinquante & plus contre » un, que son enfant n'en mourra » pas » : J'augure assez favorablement des meres & des Rois, pour croire qu'ils desireroient avec ardeur, qu'ils demanderoient avec empressement un moyen si avantageux. Et bien, ce moyen, ce préservatif, on l'a; c'est l'Innoculation; qu'est-ce qui empêche de s'en servir ? Une tendresse mal éclairée. Toutes les meres conviennent

que leurs enfans doivent avoir la petite-vérole toutes conviennent des avantages de l'Innoculation ; mais toutes craignent de voir tomber le lot ſur leur enfant, & repouſſent toutes les meilleures raiſons par cette mauvaiſe objection : Mais, ſi mon fils alloit être un des deux qui doivent périr dans cette opération ? Mais, ſi votre fils n'eſt pas un des deux, qui vous a dit qu'il ne ſera pas un des ſoixante ? Pour peu qu'elles veuillent raiſonner, cette crainte ne doit pas les arrêter un moment. Si elles ont à craindre quand il n'y a que le nombre de deux à remplir, n'ont-elles pas infiniment plus à craindre quand il en faut ſoixante ? Qu'on me permette cette comparaiſon : Il y a deux loteries de ſix cens billets chacune, dans l'une il y a ſoixante lots ; dans l'autre il n'y en a que deux, & tous les lots ſont de la même valeur. Qui eſt-ce qui n'aura pas plus d'eſpoir de ga-

gner à la loterie de ſoixante lots, qu'à celle de deux? Et bien, les loteries ſont la raiſon inverſe; la petite-vérole naturelle, & l'artificielle ou l'innoculation. D'ailleurs, qu'on faſſe attention que la petite-vérole n'a pas marqué le temps de ſon arrivée; qu'elle vient à l'improviſte, & qu'elle peut ſurprendre l'enfant dans un temps critique, dans un état maladif; & qu'alors la petite-vérole la plus bénigne, & qui dans d'autres circonſtances n'auroit eu rien de dangereux, devient mortelle, par la mauvaiſe diſpoſition de l'enfant. L'innoculation prévient ces dangers : on choiſit la matiere de la maladie, le temps, le lieu; on prépare le ſujet, on le prend dans l'état le plus ſain pour cela, on l'y met s'il ne s'y trouve pas. Cet avantage eſt une preuve authentique de la bonté de cette méthode. Cet avantage devroit deſſiller les yeux de toutes les meres, & décider tous

les esprits. Cependant l'innoculation paroît, à la plupart, un monstre plus cruel encore que la petite-vérole : invinciblement attachés à l'usage, quelque barbare qu'il soit, on ne veut pas l'abandonner, & on ne voit qu'avec horreur tout ce qui tend à le détruire.

Enfin, si cette opération étoit aussi dangereuse que quelques Détracteurs de l'innoculation ont voulu l'insinuer, on n'auroit pas vu une foule de têtes illustres se soumettre à cette méthode ; on n'auroit jamais vu le sang de nos Rois infecté du germe d'une maladie, dont ils risquoient de devenir les victimes.

Je reprends mon sujet, & je dis que le maillot & le lait de femme sont non seulement les causes les plus puissantes de la dégénération de l'espece ; mais qu'ils sont encore avec la petite-vérole, les moyens les plus actifs & les plus efficaces de la dépopulation : le maillot & le

lait de femme détruiſent les forces & gâtent le tempérament ; la petite-vérole ſurvient , & trouvant des corps foibles & valétudinaires, a plus de priſe, les abat bien plus facilement, fait plus de ravages, devient plus meurtriere. Telles ſont les cauſes qui dépeuplent nos villes, & enlevent à nos campagnes les bras qui doivent les cultiver. Le fer & l'eau enlevent beaucoup moins de citoyens au monde; je veux dire que les émigrations militaires & commerçantes, malgré les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, la maladie du pays, l'air pernicieux de certaines garniſons, les mauvaiſes nourritures & boiſſons, les épidémies des camps, les débauches qui accompagnent l'émigration militaire; malgré le nombre prodigieux d'hommes qui partent toutes les années de l'Europe, pour aller commercer, chercher fortune, & périr

dans les trois autres parties du monde, nuiſent moins à la population d'un Etat que les cauſes que nous avons déjà alléguées.

Si du temps de Solon & de Licurgue le lait de femme eût été une nourriture auſſi dangereuſe pour les enfans qu'il l'eſt de nos jours, ils auroient fait des loix pour détruire cet uſage, comme ils en firent pour détruire les maillots ; ſi de leur temps la petite-vérole eût été connue, & avec elle l'innoculation, ils auroient fait des établiſſemens dans chaque ville de leur République, pour favoriſer cette méthode & prévenir la mortalité : c'eſt par de tels bienfaits qu'on ſe montre l'ami de l'humanité ; & il n'eſt point de monument plus durable & plus glorieux pour les Princes & pour les Rois, que ceux qui concourent à la ſanté & au bonheur des peuples.

Si j'ai intitulé mon Ouvrage ; *Avis aux Meres*, ce n'eſt pas

pour établir aucun rapport entre M. Tiſſot & moi ; je ſuis trop convaincu que je n'ai de commun avec ce grand Homme que le titre de Docteur, & le deſir de faire du bien ; ſi les moyens que je prends pour y réuſſir ſont faux, je me ſoumets, avec toute la docilité que doit la jeuneſſe, aux lumieres d'une expérience conſommée ; aux déciſions de mes peres en Médecine, j'abjure mes erreurs.

Si j'ai intitulé cet Ouvrage, *Avis aux Mères* ; c'eſt donc premierement parce que les enfans paſſent le temps le plus orageux, le plus critique de leur vie entre les mains des femmes, qui, ſuivant ordinairement, ſans connoiſſance de cauſe, des uſages qu'on leur a tranſmis, ne peuvent juger ni des avantages ni des inconvéniens de leurs pratiques, & expoſent, ſans le ſçavoir, ces malheureuſes victimes à des maux ſans nombre.

Secondement, c'eſt qu'ayant été

élevé par des femmes qui ont pris ſoin de mon enfance, je ſuis bien-aiſe de leur donner une foible marque de ma reconnoiſſance, en leur conſacrant les prémices de mes travaux; il eſt naturel que le jardinier cueille le premier fruit de l'arbre qu'il a cultivé.

On pourroit trouver au premier coup-d'œil quelqu'une de mes preuves enchaſſée mal-à-propos dans cet Ouvrage; la beauté, par exemple. Mais ſi on veut bien faire attention que les cauſes alléguées, en détruiſant la ſymmétrie proportionnelle des parties & la régularité de la circulation, qui font les charmes de l'enſemble, détruiſent la beauté; on ne les trouvera pas telles. On ſçait d'ailleurs que les femmes réſiſtent quelquefois aux meilleures raiſons, & ſe rendent quand on les prend par leur foible (1).

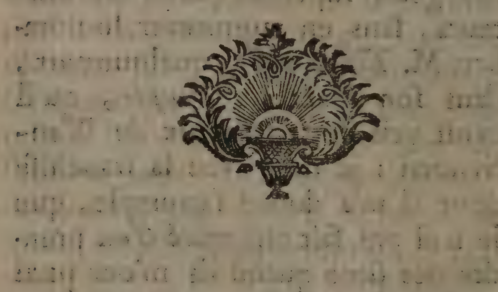
(1) Ce n'eſt pas un ridicule attaché aux femmes particulierement; les hommes y ſont également ſoumis.

Dans la defcription des différens états, on peut trouver encore le détail trop minutieufement circonftancié. Mais pour peindre la nature il ne faut rien négliger; & fouvent tel coup de pinceau, qui ne paroîtra donné que par hazard, fera celui qui la caractérifera avec le plus de force & d'énergie.

Je dois, avant de finir cette Préface, faire un aveu que tout le monde ne fait pas : je ne fuis pas affez vain pour vouloir me parer des plumes du paon. Il n'y a que trop de grapilleurs de mauvaife foi, des geais fuperbes parmi les Auteurs, fans en augmenter le nombre. M. Tiffot a dit, quelque part, dans fon *Avis au Peuple*, qu'il avoit pris des morceaux de Wan-Svieten : je dirai avec la franchife dont il m'a donné l'exemple, que je n'ai pas fait difficulté d'en prendre des fiens quand ils m'ont paru propres à remplir mes vues, ou

par la ſolidité de leurs preuves, ou par l'agrément de leur ſtyle : je dirai encore que je me ſuis conformé pour l'origine du maillot, à ce qu'en a dit M. le Roy, Médecin de Paris. Ses recherches, qui m'ont paru bien faites, m'ont épargné une peine inutile. Si tous les Auteurs faiſoient une pareille confeſſion, on n'en entendroit pas tous les jours ſe plaindre qu'on les a volés, & s'écrier douloureuſement :

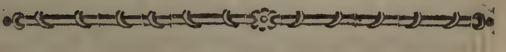
Sic vos non vobis mellificatis apes.



AVIS



AVIS AUX MERES SUR LEURS ENFANS.



CHAPITRE PREMIER.

DU MAILLOT.

RENFERMÉ pendant neuf mois dans le ſein de ſa mere, l'enfant n'exiſte que foiblement, & n'eſt, pour ainſi dire, encore qu'un être moral dans l'univers; placé ſous le doigt de Dieu, il croît & ſe fortifie à l'ombre de ſa puiſſance protectrice. Il n'a, pendant tout ce temps, d'autres beſoins que ceux qu'ont de communs avec lui tous les animaux réduits au même degré de foibleſſe; & pendant tout ce temps auſſi il ne reçoit d'autres ſecours que ceux que la main bienfaiſante du

Créateur répand ſur tout ce qu'il anime; portion de la mere qui l'a conçu, & le nourrit de ſon ſang, il eſt encore loin d'elle. Objet de ſon plus doux eſpoir, il l'eſt de ſes plus vives alarmes. Être réel, mais inviſible, il eſt dérobé aux tendres careſſes qui l'attendent dans les bras de ſes parens; mais s'il eſt privé des marques extérieures de leur plus tendre amitié, il eſt à l'abri des uſages tyranniques de la mode & des caprices barbares du préjugé.

Bientôt, faiſant des efforts pour détruire les obſtacles qui le retiennent dans un lieu qui ne peut plus le contenir, il s'agite violemment, rompt les liens qui l'arrêtent, déchire ſes membranes; il va naître, il eſt né : il eſt venu augmenter le nombre des malheureux habitans de cette planete. Peut-on tenir d'autre langage en jettant les yeux ſur l'appareil effrayant qui environne ſon berceau, & qui ſemble n'attendre que le moment de ſa naiſſance? Il ſort d'une priſon étroite pour entrer dans une plus étroite encore. Des langes, des liens qui doivent le ſerrer étroitement de la tête aux pieds, & lui enlever l'exercice néceſſaire de tous ſes membres; voilà les premiers bienfaits que la tendreſſe mal entendue de ſa mere lui prépare : les tourmens les plus rigoureux

qu'une cruelle remueuſe lui fait éprouver ; voilà l'accueil favorable qu'on lui fait à ſon entrée dans le monde : ne diroit-on pas que c'eſt plutôt un criminel déteſtable qui vient de paroître, & qu'on va mettre à la torture, qu'un fils chéri dans lequel on a placé toute ſa complaiſance? Ne croiroit-on pas, à rapprocher toutes les peines que ſa mere a eſſuyées, toutes les ſollicitudes qu'elle a éprouvées, tous les ſoins qu'elle a pris de ſon enfant, pendant tout le temps qu'elle l'a porté dans ſon ſein, pour mener heureuſement ce tendre fruit au point de ſa parfaite maturité ; ne croiroit-on pas, à comparer tous ces ſoins, toutes ces inquiétudes, avec la maniere dure dont elle le fait traiter, que ſes alarmes n'étoient excitées que par la crainte de voir échapper une victime à ſa fureur? A peine ſorti des mains bienfaiſantes de la nature, il paſſe dans celles d'une nourrice barbare, qui devroit être ſa ſeconde mere, & qui devient ſon premier bourreau. Il eſt étendu dans ſon maillot. On emploie un nombre infini de liens ; ſes membres foibles & délicats ſont ſerrés, comprimés violemment ; ſes os mols & cartilagineux, ſont forcés, tordus ; les organes tendres & naiſſans de la poitrine

& du bas-ventre, ſont gênés & inextenſibles. On le lie, on le ſangle, on le garrote. L'enfant qui commence à ſentir la douleur, crie, pleure; mais il ne ſçauroit attendrir le cœur endurci de ſa cruelle remueuſe; & comme il n'a que ſes gémiſſemens pour ſe défendre, ſes pleurs & ſes cris pour ſe venger, perſonne ne prend ſon parti; on le laiſſe crier, on le laiſſe tyranniſer. Barbares! quel crime a commis cet enfant pour le traiter ainſi? Votre cœur eſt-il donc entierement fermé à la pitié, mere injuſte & cruelle? Rompez, rompez ces liens incommodes & dangereux. La nature, qui a formé ce corps tendre & flexible, ne ſçauroit-elle pas le conduire à ſa perfection, ſans la méthode barbare que vous ſuivez aveuglément, & qui l'en éloigne? Mais tout eſt vain, mes raiſons ſont ſans force; l'uſage a parlé, l'uſage a commandé: il faut le ſuivre. Voilà ce que je me ſuis propoſé de détruire, en prouvant que;

Quoique le maillot ſoit preſque de tous les temps, il n'eſt pas de tous les peuples. J'examinerai les avantages qui réſultent de ne pas emmaillotter les enfans. Le maillot eſt dangereux; je le prouverai par les inconvéniens qui peuvent en réſulter, & qui en réſultent tous les jours dans l'économie animale.

CHAPITRE II.

De l'Origine du Maillot.

SI une coutume généralement reçue, adoptée par tous les peuples, suivie par toutes les nations; si l'ancienneté d'un usage établissoit invinciblement ses droits & ses avantages, ce seroit en vain que les Médecins s'éleveroient aujourd'hui contre l'usage des maillots; ce seroit même un crime envers la société, d'en vouloir détruire un généralement reçu, bon, & approuvé comme tel, par les personnes capables d'en juger, pour en substituer de nouveaux à sa place. Mais comme le consentement unanime se trouve quelquefois faux (1), & que l'ancienneté d'un usage n'est que la suite de ce consentement; il est permis alors de proposer ses objections, pour s'opposer à l'abus général; il est permis de tâcher

(1) Avant qu'Harvée eût découvert la circulation du sang, le consentement unanime étoit que le sang ne circuloit pas. Harvée parla, le sang circula; & le consentement unanime fut démontré faux.

de détruire ce consentement unanime qui fait la base de cet abus. Tel est le raisonnement qu'on peut employer contre les maillots.

En remontant aux temps les plus reculés, en parcourant les annales de l'univers, en ouvrant l'histoire de divers peuples anciens, on voit presque partout l'usage des maillots généralement répandu. Les habitans des climats les plus chauds, l'employoient comme les habitans du nord; les peuples les plus barbares comme les mieux policés, s'en servoient également. Le Libérateur du peuple de Dieu, le jeune Moyse au maillot, flotte au milieu des eaux dans un panier d'osier. Les Gaulois, les Egyptiens, les Grecs ne connoissoient pas d'autre maniere d'habiller leurs enfans. Hyppocrate condamne dans les Egyptiens de son temps cette dangereuse coutume, & s'éleve contre l'usage des maillots. Les Grecs les avoient adoptés; Licurgue les détruisit; & ce fut le premier abus que ce sage Législateur bannit de sa République. Le fils de Dieu naissant parmi les hommes, fut soumis à leurs usages; & les premieres douleurs qu'il éprouva dans ce monde, furent celles du maillot. Comment cet usage barbare fut-il établi dans le monde?

qui l'y a introduit? Il eſt difficile d'en marquer la véritable époque. Les meilleures recherches & les plus curieuſes que nous ayons là-deſſus, & qui ont été faites par M. le Roy, Médecin de Paris, ne fixent point ſa premiere origine. Dans le nord, il la fait naître parmi les anciens Gaulois. En parcourant leur hiſtoire, on voit en effet que cette invention leur appartient. Il paroît que la néceſſité fut l'inventrice de cette mode, comme elle l'a été de pluſieurs autres, également dangereuſes & également en vogue.

Les anciens Gaulois, peuple fier & indomptable, n'avoient d'autres loix que celles d'un peuple guerrier & ſauvage, d'autre façon de vivre que celle d'un peuple brigand; toujours errans & vagabonds, ils n'avoient de demeure fixe que l'univers. Elevés dans les camps, féroces par nature, inſtables par goût, ils étoient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Ils ne connoiſſoient pas tous les ſoins, toute l'étendue de la tendreſſe paternelle; leur façon de vivre les rendoit même incapables de s'en occuper; leurs femmes, qui les ſuivoient dans leurs courſes, qui campoient avec eux, obligées de déloger au premier ſignal, étoient hors d'état de porter à leurs nourriſſons toutes les at-

tentions que leur tendreſſe auroit pu leur prodiguer. Il falloit s'accommoder à ce genre de vie; il fallut chercher un moyen de tranſporter facilement les enfans avec les armes & bagages. On le trouva. On retrancha de la tendreſſe maternelle, pour donner à la commodité du tranſport; on diminua les ſoins néceſſaires aux enfans, pour ſatisfaire aux néceſſités volontaires des parens. On lia, on emboîta, on empaqueta ces malheureux infortunés. Avec leurs conquêtes, les Gaulois étendirent la coutume d'emmailloter les enfans. Les peuples qu'ils vainquirent, & ceux qui les ont ſoumis, ont également adopté leurs uſages; & ce qui ne fut d'abord que néceſſité chez les Gaulois, eſt devenu coutume générale de preſque toutes les nations.

En ſuivant les mêmes recherches, on voit que ce n'eſt pas le ſeul uſage barbare que nous devons à ce peuple ſauvage; il paroît avoir contribué encore à l'origine des Corps; autre eſpece de priſon où paſſent les enfans en ſortant de la premiere, qui n'a pas plus d'avantage que les maillots, qui en a tous les inconvéniens, & qui devroit être détruite comme eux. Ces deux ſujets ſont trop voiſins, ces deux vices de l'éducation des

enfans ſont trop conformes, pour ne pas dire notre façon de penſer ſur leur compte.

Tout le monde ſçait que la puiſſance des Romains a cauſé leur ruine. En multipliant leurs conquêtes, ils ont multiplié leurs beſoins. Avec les lauriers & l'or de l'Aſie, ils en rapporterent les myrthes & la molleſſe : le luxe s'introduiſit ; les femmes chercherent de nouveaux ajuſtemens pour embellir leurs attraits ; elles abandonnerent le ſoin de nourrir leurs enfans, & les mirent entre les mains des nourrices étrangeres, qui n'eurent pas pour eux tous les ſoins qu'on en attendoit. Les difformités parurent ; on vit naître des nœuds, des exoſtoſes ; le rachitiſme s'annonça. Les Romains n'étoient déjà plus ; l'eſpece dégénera, & l'on vit alors ces mêmes Romains, dont la ſageſſe des loix avoit fait fleurir ſi long-temps leur République, annoncer à tous les peuples, par une vicieuſe conformation, qu'ils avoient abandonné les ſages conſtitutions de leur gouvernement. On jetta les yeux ſur toutes les nations, pour y puiſer les moyens propres à prévenir leur entiere dégéneréſcence. Les Gaulois parurent les mieux faits ; on ſe modela ſur eux pour la façon de s'habiller.

Les Gaulois avoient deux habits, un pour la paix, un pour la guerre. Mais presque jamais en paix, presque toujours sous les armes, ils étoient aussi presque toujours en habit militaire. Cet habit consistoit en une cuirasse ou corselet recouvert d'écailles, qui, montant jusqu'aux clavicules, descendant jusqu'à la ceinture, leur serroit étroitement le corps, & ressembloit beaucoup à nos corps baleinés. On crut que c'étoit à cet habit qu'ils devoient l'élégance de leur taille : on l'adopta ; mais sans succès, parce qu'on l'avoit adopté aveuglément, parce qu'on n'avoit pas adopté leur façon de vivre, parce qu'on n'avoit pas réfléchi que les Gaulois n'endossoient cet habit que lorsque leur corps avoit pour ainsi dire pris tout son accroissement, parce qu'on n'avoit pas réfléchi que c'étoit l'exercice qu'ils faisoient, & non pas cet habit qui leur donnoit cette quarrure d'épaules, cette finesse de taille, ce port noble & majestueux, qu'ils eussent sûrement perdu, s'ils l'eussent pris dans l'enfance, ou qu'ils eussent mené une vie oisive & sédentaire après l'avoir pris.

Cette espece d'habit ne fut pas affecté aux enfans seulement ; les femmes, toujours occupées du desir de plaire, le crurent

propre à faire reſſortir les graces que la nature leur avoit données, & à procurer celles qu'elles n'avoient pas. Les ceintures qu'elles avoient porté juſqu'alors autour des reins & ſous la gorge, ne ſecondant pas bien leurs intentions, diſparurent dès ce moment pour faire place aux corſelets. Mais ils n'avoient pas encore toute la perfection néceſſaire; la taille à la vérité en paroiſſoit plus fine, plus déliée, mieux deſſinée; mais les femmes ſçavoient trop bien que ce n'étoit pas le ſeul moyen qu'elles avoient de plaire. Elles avoient d'autres agrémens à mettre en jeu, pour attirer, ſéduire, captiver: une gorge élevée, ferme & bien arrondie, devenoit inutile ſous un habit qui montoit juſqu'aux clavicules; elles vouloient conſerver cet habit ſans enſevelir tant d'appas. Il falloit une réforme: on la fit; ces tuniques avoient déjà été échancrées pour faire ſoupçonner un ſein blanc & ſéducteur; le corſelet le fut à ſon tour pour la même raiſon. Une mode qui ſecondoit ſi bien l'eſprit de coquetterie, fut généralement applaudie & reçue unanimement dans tous les Etats. Telle eſt à peu près l'origine des corps. Nous parlerons de leurs inconvéniens en parlant de ceux du maillot.

CHAPITRE III.

ON vient de voir quelle a été l'origine du maillot; on a vu que la nécessité l'avoit introduit chez les Gaulois; on a vu que ce peuple n'avoit point de demeure fixe; qu'il changeoit presque tous les jours d'habitation, & étoit par conséquent obligé de traîner toujours son bagage après lui; que les enfans étant très-embarrassans dans les voyages, ils avoient songé aux moyens de rendre leur transport moins pénible & moins incommode, & que n'en ayant pas trouvé de plus facile que celui de les emmaillotter, cet usage fut établi. On pourroit ajouter encore, que les Gaulois vivant dans des climats froids, avoient besoin d'un habit qui les serrât & les défendît contre la rigueur des saisons; & qu'ils ne virent pas un grand danger à étendre cette coutume sur leurs enfans. Mais nous, qui n'avons pas les mêmes raisons que les Gaulois, pourquoi avons-nous reçu cet usage? Pourquoi se maintient-il encore parmi nous? Quels motifs pourra-t-on nous opposer? Notre façon de vivre approche-

t-elle de celle des Gaulois ? Sommes-nous continuellement en guerre comme eux ? Campons-nous toujours ſous des tentes ? & quand le ſervice de la patrie nous appelle dans les camps, nos femmes nous ſuivent-elles dans nos courſes ? Nos enfans voyagent-ils avec nous ? N'avons-nous pas des villes qui nous défendent, des biens qui nous retiennent, une maiſon qui nous reçoit ? Nos femmes, tranquilles au ſein de leurs appartemens, voient-elles leur repos troublé, leur propriété détruite par le droit de la guerre ? Sont-elles obligées de s'expatrier ? N'ont-elles pas toutes les commodités néceſſaires pour mettre heureuſement leurs enfans au monde, pour les élever en paix ? N'ont-elles pas le temps de donner à leurs nourriſſons toutes les attentions qui leur ſont néceſſaires ? Et ſi rien ne les empêche d'avoir pour l'enfance tous les ſoins que ſa foibleſſe exige, de lui donner toutes les marques de la tendreſſe que la nature imprime dans le cœur de chaque femme en la rendant mere ; pourquoi tyranniſer ces malheureuſes victimes par l'uſage du maillot ? Si un homme à qui cette coutume ſeroit étrangere, voyoit emmaillotter un enfant, il croiroit, au ſoin avec lequel la mere entaſſe lange ſur

lange ſur le corps de cet enfant, au peu de ménagement avec lequel elle le tourne, à l'attention avec laquelle elle le couvre, l'enveloppe, au nombre des liens & des bandages qu'elle emploie pour le ſerrer, le lier étroitement; il croiroit, dis-je, que c'eſt un paquet deſtiné à faire un long voyage, à paſſer dans un autre hémiſphere, & auquel il ne manque plus que l'adreſſe.

Mais interrogeons à préſent les meres & les nourrices; demandons-leur pourquoi elles lient & garrottent ainſi leurs enfans? Demandons-leur quelle raiſon les engage à ſuivre cette méthode? Quelle en eſt l'utilité? Elles doivent connoître les avantages qui réſultent d'un uſage qu'elles ont tant à cœur? L'habitude & la commodité, vous répondront-elles.

L'habitude & la commodité! Voilà donc les brillans avantages que nous offre le maillot! Voilà les motifs ſéduiſans qui le retiennent parmi vous! Tendres meres! le préjugé vous fermera-t-il longtemps les yeux ſur les dangers de cet uſage; & vos enfans ſeront-ils toujours les malheureuſes victimes de votre aveuglement & de votre prévention? Je connois le pouvoir de l'habitude; je ſçais qu'elle parle victorieuſement; qu'en maî-

treſſe impérieuſe, elle gouverne deſpotiquement les eſprits, qu'elle regne dans tous les Etats. Il eſt difficile de la détruire, il l'eſt même de l'arrêter; vouloir s'y oppoſer, c'eſt prétendre s'oppoſer au cours d'un torrent qui entraîne tout après lui: en un mot, pour détruire l'habitude, il faudroit détruire les eſprits. Mais permettez que je vous demande pourquoi eſt-ce que vous blâmez, que vous déteſtez les coutumes des autres peuples, & que vous chériſſez les vôtres dont vous faites une idole, à qui vous ſacrifiez tout ce que vous avez de plus cher? Ce qui eſt vice dans les autres, eſt-il vertu chez vous? Soyez de bonne foi; & dites-moi qu'a de plus cruel l'uſage de certains peuples, de ſe découper la peau pour y tracer des figures d'oiſeaux & de fleurs? Qu'a de plus cruel l'uſage de fendre les narines pour agrandir le nez? Qu'a de plus cruel l'uſage d'applatir fortement entre deux planches la tête d'un enfant, pour lui donner une forme allongée? Qu'a de plus cruel enfin l'uſage barbare où ſont les Chinois, de faire porter à leurs femmes des ſouliers ſi petits, ſi étroits, qui ſerrent, qui compriment ſi violemment leurs pieds, qu'elles ne peuvent preſque pas ſe ſoutenir? Tous ces uſages, quand on vous en parle, vous font frémir,

ils vous révoltent. Vous avez peine à croire qu'il y ait des peuples aussi féroces ; vous n'entendez, vous ne lisez qu'avec indignation les traits de leur barbarie ; vous maudissez les parens, & vous plaignez ces victimes infortunées d'une cruelle habitude : Et cependant, plus barbares qu'eux, votre cœur est fermé sur vos enfans ; leurs cris, leurs douleurs ne peuvent vous attendrir ; vous conservez pour eux une habitude plus cruelle encore que celle des Chinois. Ceux-ci ne font souffrir qu'une partie ; vous martyrisez tout le corps, qui n'est bientôt plus qu'une plaie. Beau sexe ! la douceur & la sensibilité furent autrefois votre partage. Le changement d'état a-t-il opéré en vous le changement de caractere ? Le titre de mere vous donne-t-il le droit d'abjurer l'une & l'autre ? Les douleurs, les larmes des malheureux vous intéressent, excitent votre pitié : n'y aura-t-il donc que ceux qui ont le plus grand droit à votre tendresse, que vos enfans, qui trouveront votre cœur insensible (1) ?

Passons à la seconde raison qu'on alle-

(1) Dans quelques contrées, les Sauvages immolent leurs enfans foibles ou estropiés. Si nous étions assez barbares pour en agir de même, combien de victimes n'aurions-nous pas à sacrifier ?

gue ; la commodité, second & puiſſant motif qui parle pour le maillot ; ſeconde erreur à détruire. Examinons ſi effectivement le maillot eſt auſſi commode qu'on le prétend. Mais d'abord, qu'entend-on par cette commodité ? Eſt-ce celle de nuire commodément à tout le corps, de ſerrer les épaules, de déformer l'épine, d'opreſſer la poitrine, d'attrophier le ventre ? Eſt-ce la commodité, de faire naître les engorgemens du cervèau, les étouffemens, les palpitations, les rapports, les vomiſſemens, les obſtructions, les deſcentes, les hydropiſies de nombril ? Eſt-ce la commodité, de faire prendre une mauvaiſe tournure aux cuiſſes, aux jambes, une mauvaiſe poſition aux pieds ? Eſt-ce la commodité, d'empêcher le jeu libre des poumons, l'action des forces digeſtives, d'affoiblir la force du cœur, de ralentir la circulation, de déranger les ſecrétions, de troubler toutes les fonctions ? Eſt-ce, en un mot, la commodité, d'étouffer ou d'eſtropier les enfans ? Si c'eſt-là cette commodité qu'on aime, qu'on recherche, qu'on vante tant, elle eſt bien trouvée. Je n'ai rien à oppoſer ; je ſuis trop convaincu de ſon efficacité pour produire tous les funeſtes effets que je viens de nommer, pour vouloir faire penſer le contraire : mais j'au-

gure trop favorablement de la tendreſſe des meres, pour croire qu'il y en ait d'aſſez dures pour employer plus long-temps le maillot, ſi elles pouvoient être convaincues qu'il eſt en état d'engendrer cette iliade de maux. C'eſt donc une commodité d'une autre eſpece qui les engage à conſerver cette coutume : C'eſt parce qu'on penſe que l'enfant, plié dans ſes langes, étroitement ſerré dans ſes liens, & ne pouvant remuer ni pieds ni mains, peut être impunément abandonné à lui-même, ſans craindre que la négligence de la mere ou de la nourrice puiſſe lui devenir fatale. Ce n'eſt pas tout, achevons de développer l'énigme, & ne craignons pas d'en trop dire quand il s'agit d'ouvrir les yeux aux meres, & de les ramener aux devoirs qu'elles paroiſſent avoir oubliés. C'eſt donc parce que cette eſpece d'habit paroît s'accommoder très-bien avec leur petite vanité ; elles ſont toutes rivales; elles veulent toutes ſe ſurpaſſer. Il faut que l'enfant ſoit bien tendu, bien vêtu, bien ſerré, bien brillant ; pour cet effet on le revêt d'une chemiſe de toile ouverte par derriere, une camiſole de même forme & longueur recouvre cette chemiſe; après cela vient un lange, qui lui enveloppant les deux épaules, vient ſe croiſer

pardevant, & eſt attaché ſur la poitrine par une forte épingle; on preſſe alors les genoux, & les jambes s'étendent; on ſaiſit cet inſtant pour l'envelopper entierement dans le lange, & avec lui les excrémens qu'il peut lâcher : l'excédent du lange eſt rejetté ſur les jambes; il y en a même qui portent la barbarie juſqu'à le placer entre les deux cuiſſes, pour donner au paquet une forme plus arrondie. Un autre lange d'une laine moëlleuſe, ſert d'enveloppe aux premiers, & s'arrange de même pour donner plus de conſiſtance; on lie l'enfant & ſes langes avec des bandes qu'on a ſoin de bien ſerrer, de bien preſſer. Voilà ce qu'on appelle emmaillotter. Mais ce n'eſt pas tout : viennent enfin les langes de parade, les draps d'or ou de ſoie, les crêpines, les mouſſelines, les dentelles; joignez à cela la coëffure, qui ne laiſſe voir qu'à peine le nez & la bouche; & la toilette eſt finie. Jamais coquette en eût-elle de plus longue, de plus compliquée, de plus variée? Cette malheureuſe victime du maillot, ainſi fagotée, eſt roide comme une piece de bois, dont elle a plutôt la forme, que celle d'un enfant. Cependant la nourrice ou la garde, fiere de ce brillant appareil, en va faire un pompeux étalage dans la ville, & promener de

maiſon en maiſon cette piece curieuſe qui doit lui valoir un tribut d'éloges.

Voilà donc tous les attraits de cette commodité partiſanne zélée du maillot; voilà tout ce qu'il a de ſéduiſant : mais ſoyez franches, & convenez que c'eſt une commodité bien incommode. N'eſt-il pas fatigant, en effet, pour une mere qui aime un peu la propreté, & qui ne veut pas laiſſer croupir ſon enfant dans ſes ordures, de recommencer trois ou quatre fois par jour une toilette auſſi longue qu'ennuyeuſe? N'eſt-il pas fatigant d'être continuellement à habiller, à déshabiller ſon enfant, à déranger, à raccommoder une quantité prodigieuſe de langes, à dérouler un nombre infini de liens cent fois révolus ſur ſon corps, à les rouler de nouveau, & à être, pour ainſi dire, occupée ſans ceſſe à bâtir, à détruire, & à recommencer ſans relâche un ouvrage qui ne finit plus?

Et qui vous empêche de faire paſſer ſur un habit moins compliqué, plus ſimple, plus commode & pour vous & pour l'enfant, tous les ornemens, toute la propreté, diſons mieux, tout le luxe, toute la vanité qui flatte ſi bien votre orgueil, & dont vous voulez, dans un âge ſi tendre, lui inſpirer le goût? Achevons de détruire, s'il eſt poſſible, toutes les objections; & tâ-

chons d'arracher de l'eſprit des meres, la fauſſe opinion où elles ſont que le maillot prévient bien des incommodités qui ſurviendroient néceſſairement ſi on n'en faiſoit pas uſage; & prouvons leur, par l'exemple des Peuples qui ne s'en ſervent pas, & qui ſont exempts des défauts qu'elles redoutent, combien leurs idées ſont fauſſes.

CHAPITRE IV.

NOUS avons dit, dans le premier Chapitre, que les Gaulois avoient été obligés d'empaqueter leurs enfans pour la commodité du tranſport, & que la néceſſité avoit établi parmi eux l'uſage du maillot. Nous avons dit de plus, que les Romains, après leur dégénéreſcence, avoient jeté les yeux ſur divers Peuples, pour puiſer dans leur façon de s'habiller, les moyens de prévenir ou de détruire les difformités que le luxe & la négligence avoient cauſés à leurs enfans; & que les Gaulois ayant paru les mieux faits, on avoit attribué à leur habit la beauté de leur corps; & que d'après ces idées ſatiſfaiſantes, on s'étoit fixé à leur uſage d'emmaillotter & de corſer les Enfans. Ne pour-

roit-on pas ajouter encore, qu'outre les autres cauſes que nous avons rapportées de l'attachement de la plupart de nos meres pour le maillot & le corps ; ce qui les rend ſi entichées de cet uſage, eſt une façon de penſer à peu près la même que celle des Romains, & qu'elles croient voir en eux les réparateurs des torts, & les agens les plus efficaces de la belle nature ? Oui, ſans doute, c'eſt-là leur principal motif de préférence, c'eſt-là le rideau magique qui faſcine les yeux de ces tendres meres, & qui fait tout le crédit, toute la vogue des maillots. Mais, détrompez-vous, meres aveugles; le maillot ne ſçauroit remplir vos vues, ni les eſpérances flatteuſes qu'il ſemble vous promettre. Il n'a qu'un pouvoir tout oppoſé à celui que vous lui prêtez : vous voulez redreſſer la nature par des voies toutes contraires aux ſiennes ; vous n'y réuſſirez pas : vous avez abandonné le ſentier de la vérité ; vous êtes dans le grand chemin de l'erreur & du préjugé. Vous verrez, mais trop tard, vos deſſeins avortés, vos vues détruites, vos eſpérances trompées. Ne croyez pas que la belle nature puiſſe percer à travers les obſtacles que vous lui oppoſez. Grande & ſublime dans ſes deſſeins, elle veut être libre dans ſes opérations : en vain vous voulez lui

donner des regles; les vôtres ne ſont pas les ſiennes : laiſſez-la faire, ne la troublez pas ; elle ſçaura mieux que vous, conduire ſon ouvrage à ſa perfection. Voyez dans ce jardin ce jeune amandier, il eſt né heureuſement & ſans défauts ; la nature l'a élevé pendant long-temps ; la ſeve circuloit librement, la nutrition ſe faiſoit ſans gêne & avec égalité ; toutes ſes proportions étoient juſtes ; il annonçoit pour l'avenir l'arbre le mieux fait, le plus beau, le plus uni. Une main barbare a lié, ſerré le tronc étroitement, & a fait pluſieurs nœuds de corde dans le milieu de ſa longueur. Qu'eſt-il arrivé? Ces ligatures ont oblitéré, détruit les tuyaux qui portoient la nourriture à l'écorce; une partie de cette liqueur nourriciere s'eſt arrêtée au deſſous de ces ligatures, elle a crevé les tuyaux, ſoulevé les fibres ligneuſes, produit des tubéroſités; l'autre partie de la ſeve, refoulée dans le cœur de l'arbre, s'eſt portée aux parties qui lui offroient moins de réſiſtance, & a agrandi prodigieuſement la tête, tandis que la partie liée n'a pu prendre la moitié de ſon accroiſſement : ainſi, de l'arbre le plus droit, le plus uni, le plus élevé qu'auroit fait la nature, l'art n'en a fait qu'un arbre informe & rabougri.

Ce qui se passe dans ce jeune arbre, est le tableau de ce qui s'opere dans vos enfans. Les ligatures de l'amandier sont vos maillots & vos corps ; les tubérosités de l'arbre sont les exostoses, les bosses des enfans. Ecoutez donc la voix de l'humanité, qui vous crie depuis si long-temps de vous montrer telles que vous êtes, de vous montrer meres, d'abjurer vos coutumes barbares. Ne voulez-vous rien donner à la tendresse ; donnez-vous tout à l'imitation? Et bien, suivez l'instinct de la nature, suivez sa marche; imitez-la ; imitez la sagesse des Spartiates. Les maillots sont introduits ; Licurgue s'éleve fortement contre cette invention dangereuse, en fait voir les abus & le danger : Les maillots sont détruits ; & les hommes de sa République deviennent des modeles de beauté. Plutarque exalte la sagesse de cette réforme, en disant que les enfans élevés en liberté, ne crioient point, qu'ils étoient forts & robustes. Imitez les femmes de l'Isle de Cos; elles serroient fortement leur poitrine, pour des raisons sans doute que les femmes sçavent mieux que nous. Hyppocrate leur en fait des reproches ; les poitrines sont libres. Vous faut-il des exemples plus convaincans, meres incrédules? Venez, fran-

chissons

chiſſons les mers ; oſez me ſuivre juſques dans la retraite des Sauvages du Canada. Voyez leurs enfans ; ſont-ils contrefaits, ſont-ils boſſus ? Non, ils ſont bien faits, bien droits, robuſtes & vigoureux. Qui les a rendus tels ? les maillots, les corps ? Ils ſont plus heureux que nous ; ils n'en connoiſſent pas le nom. Quelle régle ont-ils donc ſuivie pour prévenir les défauts qui nous environnent ? La nature. Quels moyens ? La liberté. Paſſons dans la Virginie. Voyez cet enfant dans cette boîte garnie de fourrure ; rien ne le gêne ; il eſt libre ; il n'aura pas des défauts de conformité ; il n'a pas à craindre la chaleur putride de ſes excrémens, parce que la boîte eſt percée pour leur donner paſſage : cette coutume s'étend chez les Muſulmans. Dans le pays chaud & humide de la Turquie, il falloit prévenir les dangers inſéparables de la corruption des matieres excrémentitielles. Mahomet le fit ; il établit la propreté comme un acte de Religion ; il perſuada à ſes Sectateurs qu'ils ſeroient ſouillés par l'attouchement impur des excrémens. Cette heureuſe ſuperſtition enfanta l'utile méthode d'arranger les enfans de maniere à n'avoir aucun ſoin rebutant à leur donner. Laiſſons les Sauvages dans leurs déſerts, & paſſons dans

les riches contrées du temple du ſoleil. Voilà un enfant qui vient de naître; il eſt couché dans des langes, à la vérité; mais ces langes ne le ſerrent pas; on ne connoît pas les liens. Voyez-vous ce trou qu'on a pratiqué dans la terre & garni de linges? c'eſt-là où, dans quelques ſemaines, il ſera enfoncé juſqu'à la ceinture, pour lui apprendre à ſoutenir le poids du corps. Voyez chez les Caraïbes, ce hamac ſuſpendu; examinez le nouveau-né qu'on vient d'y placer; il n'eſt retenu par aucun lien; il n'eſt recouvert que de quelques langes; il n'aura jamais à reprocher à ſa mere de l'avoir eſtropié avec ſes bandages. Tranſportons-nous en Perſe; ce mot paroît réveiller chez vous l'idée du luxe Aſiatique; vous vous attendez ſans doute à trouver des lits de duvet, des langes de drap d'or, des chaînes dorées: rien de tout cela; le vermoulu ou rapure de bois, voilà le lit des enfans. Et ne croyez pas que ce ſoit une invention de la molleſſe; la raiſon l'a ſuggérée; cette poudre pompe l'humidité, & entretient la propreté de l'enfant. Voyez les ſacs fourrés des Ruſſes; ils ſervent à envelopper leurs enfans: mais s'ils ont été obligés de donner quelque choſe au climat, ils ont toujours conſervé la liberté.

Avançons nos recherches, & voyons l'Islande (1) & le Groenland. Ici vous voyez cet enfant habillé à quinze jours, comme les vôtres à six ans; il n'a été que quinze jours aux langes; le voilà en culotte, en veste; il se roule en liberté, il tombe, il se releve; il sera en peu de temps en état de marcher. Terminons enfin nos courses & notre examen par les noirs habitans de la Guinée. Dans ces climats brûlans, la nature est livrée à elle-même; & comme l'enfantement s'y fait presque sans douleur, on diroit que la mere n'a des soins pour son enfant, qu'en raison des maux

(1) On ne sçait ce que c'est qu'emmaillotter, garder ou bercer un enfant, dit M. Anderson; on le met en culotte & en veste à quinze jours de naissance, & on le laisse coucher à terre, où il se tourne & roule comme il veut, jusqu'à ce qu'il se dresse lui-même & apprenne à marcher. Tel est le début & la misérable éducation des enfans d'Islande, qu'on accoutume dès leur tendre enfance à toutes les duretés de la vie. On leur voit cependant, malgré le peu de soin qu'on en prend, des corps & des membres droits; & il est rare de trouver parmi eux quelqu'un de contrefait; ce qui prouve évidemment que la nature agit en tout par elle-même quand on la laisse agir, & qu'on évite de la troubler par des soins souvent inutiles. *Hist. Nat. de l'Islande & du Groenland*, *pag.* 243, *tome I.*

qu'il lui a fait souffrir en le mettant au monde. Voyez-la cette mere qui vient d'accoucher ; elle va laver son enfant, revient au lieu où elle travailloit ; le pose à terre, le couvre d'un simple voile ; & continue à se livrer à ses occupations. Quel contraste frappant de la force de cette femme à votre délicatesse, mere Européenne ! Quelle dureté, allez-vous vous écrier ! Votre sensibilité renaît ; votre tendresse s'alarme : mais rassurez-vous ; la mere est sans danger, l'enfant est plus heureux que les vôtres : couché durement, il a la liberté que ne connoît pas l'enfant que vous venez de mettre au maillot : dans le sillon son sommeil est doux & tranquille ; & votre fils ne dort pas sur son lit de plume, ou du moins il n'y a qu'un sommeil interrompu. A son réveil, le négrillon aura le plaisir de jouir de la liberté de ses foibles membres que rien n'enchaîne ; il verra de loin sa mere, la distinguera des autres, l'appellera par ses cris, fera l'essai de ses forces, il rampera jusqu'à ses pieds ; & alors, appercevant son sein, il redoublera d'efforts, se cramponnera le long de ses jambes ; & après mille essais divers, vous le verrez parvenir sans secours, à puiser aux deux sources de la vie.

Voilà les objets d'imitation que je vous propose ; voilà le modele que vous devez suivre. Vous venez de parcourir une grande étendue du globe : que les connoissances que vous y avez puisées, ne portent pas à votre ame un stérile étonnement. Que l'examen que vous venez de faire des usages des autres Nations, ne serve pas à les faire accuser de folie : croyez-les toujours plus sages que vous, c'est le moyen de l'emporter sur elles ; que leurs coutumes enfin servent à éclairer, à rectifier les vôtres. Vous venez de voir les avantages que les usages des autres peuples leur donnent sur vous ; suivez leur méthode, vous aurez le même produit ; que la tendresse fasse un pas, la nature fera le reste. Achevons de détailler nos preuves sur la nécessité d'abandonner les maillots & les corps, en détaillant leurs dangers.

CHAPITRE V.

INCONVÉNIENS INTÉRIEURS DU MAILLOT.

EN parcourant les miseres de l'enfance, en jettant un coup-d'œil sur le tableau de ses difformités, un Médecin attentif re-

connoîtra ſans peine la cauſe qui les a produites. Inſtruit ſur le méchaniſme des fonctions, il en connoîtra la marche, en entretiendra le jeu, en préviendra le dérangement; il ſçaura que pour jouir d'une ſanté forte & robuſte, il faut un certain nombre de conditions, ſans leſquelles on ne traîne qu'une vie foible, languiſſante, & ſouvent à charge par les infirmités qui l'accompagnent : il ſçaura que ces conditions ſont, une bonne digeſtion, une nutrition égale, une circulation libre, une reſpiration aiſée; tant que ces fonctions primitives ſe feront bien, les ſecondaires comme les ſecrétions & excrétions ſe feront bien auſſi. De-là une tranſpiration ni trop forte, ni trop foible dans tout le corps, une ſéparation louable de la bile dans le foie, de l'urine dans les reins, &c. de-là le ton juſte & proportionné dans le genre nerveux; de-là enfin cette ſanté forte & robuſte qui fait le premier agrément de la vie : c'eſt d'après ces principes qu'il vous dira d'éviter tout ce qui peut troubler le méchaniſme & déranger l'ordre de ces fonctions. Voyons ſi le maillot n'eſt pas une des principales cauſes qui concourent puiſſamment à renverſer, à détruire le jeu que le doigt de la nature avoit imprimé aux reſſorts de la machine humaine : commençons par la digeſtion.

L'eſtomac ne digere bien qu'autant qu'il jouit de toutes ſes forces; & le peut-il, ſi vous les lui enlevez par la compreſſion du maillot? L'eſtomac ne digere bien qu'autant qu'il reçoit une aſſez grande quantité de diſſolvant; en le comprimant, vous rapprochez les parois, vous rétréciſſez l'orifice des vaiſſeaux qui doivent y verſer les ſucs digeſtifs; ils n'y coulent plus qu'en petite quantité; & cette quantité n'eſt pas ſuffiſante pour diſſoudre en entier les alimens dont vous l'avez chargé : les alimens mal digérés, s'aigriſſent dans l'eſtomac, acquierent une fermentation putride, picotent, irritent par leur âcreté, la tunique nerveuſe de ce viſcere: de-là les crampes ou ſpaſmes de l'eſtomac, les convulſions qui attaquent preſque toujours le principe de la vie. L'eſtomac n'eſt pas ſeul affecté; cette mauvaiſe digeſtion fournit un mauvais chyle; une partie de ce chyle paſſe dans la maſſe des humeurs, qu'il gâte & corrompt; l'autre ſuit la route des excrémens, paſſe dans les inteſtins, y ſéjourne, acquiert un degré de plus d'acidité, d'âcreté, de corruption. L'air que ces alimens contenoient ſe développe, cauſe des tranchées, des coliques, des diarrhées dangereuſes : l'enfant n'en meurt pas toujours; mais s'il vit, ce n'eſt

que pour traîner une vie languiſſante : heureux encore ſi ſes infirmités diſparoiſſoient avec le maillot : mais ſi le maillot n'a qu'un temps, les maladies ne l'abandonnent jamais ; & l'infortuné a végété miſérablement depuis les langes qui l'ont couvert à ſon entrée dans le monde, juſqu'au drap funéraire qui l'enveloppe à ſa ſortie.

Notre corps ſeroit bientôt détruit, ſi nous n'avions le ſoin de réparer les pertes continuelles que nous faiſons. Les moyens de cette réparation, ſont les alimens pris en aſſez grande quantité dans l'enfance, ſur-tout parce qu'ils ont à remplir le double objet de la nutrition & du développement. Il faut donc que l'eſtomac, organe qui les reçoit & les prépare, ſoit encore aſſez grand pour en contenir une quantité ſuffiſante ; ſans cela, la nutrition ſera imparfaite, le développement arrêté, & le corps tombera bientôt dans une éthiſie, un maraſme qui le conduira à ſa deſtruction. Il n'eſt point de mere, pour peu éclairée qu'elle ſoit, qui ne ſente la vérité de ce raiſonnement ; il n'en eſt point qui n'en convienne, ſi elle eſt juſte : Et cependant il n'en eſt point de celles qui font uſage du maillot, qui ne tienne une conduite toute oppoſée à celle qu'il faudroit

tenir pour prévenir ce funeste effet. On ne pense pas que le maillot, en comprimant l'estomac, lui enleve ses forces avec la liberté, empêche son accroissement, diminue sa capacité ; on ne pense pas que la capacité de l'estomac diminuée, la quantité des alimens doit l'être aussi. Cependant l'enfant qui sent ses besoins, en prend autant qu'il en faut pour les satisfaire ; s'il n'en prend pas une quantité suffisante, il végete, languit, tombe dans la consomption : s'il prend tout ce qui lui est nécessaire pour se nourrir, croître, & se fortifier ; l'estomac trop petit, resserré par les bandages, ne peut pas se dilater suffisamment ; & cette quantité d'aliment, qui seroit à peine suffisante pour un estomac libre, devient pour lui un poids incommode dont il cherche à se délivrer. Delà vient que nous voyons tant d'enfans rejeter leur lait quelque temps après l'avoir pris. On m'objectera peut-être qu'il y a des enfans voraces qui prennent plus de lait qu'il ne leur en faut, & qu'en outre le vomissement est habituel aux enfans. Je conviens qu'il y a des enfans voraces ; mais la voracité n'est pas si généralement répandue que le vomissement : ce n'est donc pas la voracité qui l'occasionne. Quant à la seconde objection ; je

pense, avec M. le Roy, que le vomiſſement n'eſt pas ſi habituel aux enfans qu'on le croit; qu'on laiſſe l'enfant en liberté, il ne rendra pas ſon lait. L'expérience confirme encore que les enfans n'ont pas plus de diſpoſition au vomiſſement que les adultes; qu'on donne un émétique à un enfant élevé en liberté, il agira autant par bas que par haut; c'eſt ce qu'a éprouvé le ſçavant Médecin que je viens de citer, dans nombre d'expériences faites à ce ſujet. Le vomiſſement n'eſt donc pas habituel aux enfans; & s'ils y ſont ſujets, on n'en doit chercher la cauſe que dans le maillot. On voit donc, par ce que nous avons dit, combien la digeſtion ſera pénible & laborieuſe, ſi l'eſtomac ne peut pas admettre une ſuffiſante quantité de digeſtif; on voit combien la nutrition & le développement ſeront imparfaits, ſi l'eſtomac, qui doit envoyer une ſuffiſante quantité de ſucs nourriciers dans toutes les parties du corps, ne peut pas recevoir une aſſez grande quantité d'alimens, dont ces ſucs doivent être extraits.

Le foie, ce viſcere, ſi volumineux dans l'enfance, ſera-t-il comprimé ſans danger? la ſecrétion de la bile s'y fera-t-elle librement? Ne l'attendez pas. Les canaux qui doivent la filtrer, comprimés par le maillot, ſe rétréciſſent, ſe bouchent, s'obſtruent.

La bile croupit dans ses vaisseaux, s'y durcit, & produit des tumeurs énormes; & quelquefois devenant véritable calcul, dont le siege est plus ordinairement dans la vésicule du fiel que dans le foie, occasionne des coliques bilieuses, atroces, qui dépendent de la difficulté que ces calculs ont à passer de la vésicule dans les boyaux par le canal choledoque, & qui rendent la vie très-malheureuse, & jetant enfin dans des jaunisses cruelles qui finissent par une hydropisie incurable, en abregent beaucoup la durée. De toutes les obstructions du bas-ventre, celles du foie, & sur-tout de son petit lobe, ou lobe supérieur, sont les plus fréquentes; mais celles du pylore (c'est le passage de l'estomac aux intestins), & celles du mésentere sont très-communes aussi; & c'est une suite bien naturelle du dérangement des digestions : des nerfs toujours irrités par une cause toujours irritante, troublent absolument l'ordre de la circulation; & les gonflemens fréquens des intestins, en comprimant les vaisseaux, & forçant souvent les humeurs à croupir, produisent le même effet; de ces engorgemens joints à l'âcreté des humeurs, naissent ces petites fievres qui reviennent si souvent chez plusieurs enfans, qui céde-

roient dans les commencemens, si on en détruisoit la cause, je veux dire, si on détruisoit le maillot; mais qui dans la suite ne peuvent plus céder, & détruisent insensiblement le malade.

On peut faire à peu près le même raisonnement sur les reins; en les comprimant, vous rétrécissez le diametre des couloirs de l'urine; il n'y a plus que la partie la plus subtile de cette liqueur qui puisse s'échapper; le reste de cette secrétion saline s'épaissit, devient concret; & delà le calcul & la pierre, d'où vient que les enfans y sont plus sujets que les adultes.

Si du ventre nous remontons à la poitrine, nous verrons que cette partie ne souffre pas moins que les autres de la compression du maillot. Quoique garnie de cercles osseux, qui semblent la mettre à l'abri de toute sorte de compression, elle ne se ressent pas moins des bandes dont on la serre: les os, qui, dans l'âge mûr, sont d'une force si prodigieuse, qu'ils résistent aux coups les plus violens, aux plus pesans fardeaux, mols & cartilagineux, dans l'enfance, cedent aisément aux compressions du maillot; & cette partie, qui à la naissance de l'enfant, proportionnellement la plus petite, doit devenir un jour la plus ample de toutes, reste toujours petite, étroite,

mal conformée ; les os ſe jetent en dedans, la capacité de la poitrine eſt diminuée, le poumon ne peut pas ſe dilater aſſez largement, les bronches ne ſe rempliſſent pas d'une quantité d'air ſuffiſante, la reſpiration eſt gênée, courte, convulſive : delà les dipſnées, les toux continuelles, la phtiſie ſeche, l'aſthme, & une infinité d'autres maladies qu'il ſeroit trop long de rapporter. Vainement nous objecteroit-on que l'enfant reſpire une plus grande quantité d'air qu'il ne lui en faut pour vivre, que par conſéquent le poumon n'a pas beſoin d'une ſi grande dilatation : j'en conviens ; mais ſi dans l'enfance, où toutes les parties croiſſent rapidement, vous gênez, vous empêchez l'accroiſſement & le développement de la poitrine ; qui lui donnera dans un autre âge cette ampleur, cette capacité néceſſaire pour recevoir cette grande quantité d'air, qui alors lui ſera indiſpenſable pour vivre ?

Le cœur, ce principe de la vie, dont les mouvemens doivent être toujours uniformes & réglés, voit ſa marche détruite ; ſa dilatation eſt empêchée par la réſiſtance des côtes qui le preſſent : il ſe ſouleve, s'irrite, frappe violemment contre la poitrine : c'eſt un bélier qui bat un mur à grands coups ; il l'aura bientôt détruit ; ſes battemens plus précipités, plus forts, allu-

ment une fievre qui eſt très à craindre dans les enfans, tant par rapport à leur accroiſſement, qui exige des mouvemens moins violens, que par rapport à la texture délicate de leurs parties que la fievre peut détruire, ou du moins altérer. Le ſang & les humeurs qui trouvent le paſſage des vaiſſeaux extérieurs fermés, ne pouvant pas circuler librement à la ſurface du corps, ſe portent dans l'intérieur en grande abondance ; ce qui peut augmenter la pléthore au point de déranger toutes les ſecrétions, & d'étouffer l'enfant.

CHAPITRE VI.

INCONVÉNIENS EXTÉRIEURS DU MAILLOT.

SI, après avoir examiné les parties internes, nous revenons à l'extérieur, nous y verrons d'autres ravages, une tête groſſe, des épaules ſaillantes, des boſſes, des nœuds, des exoſtoſes, des tumeurs ombilicales, auxquelles on ne fait pas aſſez d'attention, des os arqués outre meſure, des déplacemens de ces mêmes os, le rachitiſme, mille vices enfin de conformation.

L'obſervation prouve que les Peuples

qui ont fait uſage du maillot, ont la tête plus groſſe que ceux qui ne s'en ſervent pas. La raiſon n'eſt pas difficile à trouver: Le ſang trouvant trop de réſiſtance dans l'intérieur du tronc, où il ne peut pas circuler librement, ſe porte aux parties qui lui offrent moins d'obſtacles à ſurmonter; la tête iſolée, pour ainſi dire, & ſéparée du corps, eſt la ſeule qui n'étant pas fortement comprimée, n'oppoſe au ſang que la foible réſiſtance de ſes os, qui ſont encore fort tendres; il s'y porte en grande abondance; & ne trouvant pas la même facilité à en revenir, y croupit, augmente la capacité des vaiſſeaux, qui admettent une grande quantité de fluide mal élaboré; d'où peut naître la léſion des fonctions du cerveau: le jugement & la mémoire en ſeront viciés; & de-là vient, ſans doute, le proverbe injurieux: *Groſſe tête, peu de bon ſens.*

Ce n'eſt pas ſur les côtes & le poumon ſeulement que le maillot étend ſes ravages; les épaules en ont leur part, les omoplates fortement comprimées, pouſſent en avant les clavicules, qui ſont arrêtées par le ſternum, cet os qui forme le plaſtron de la poitrine; de ſorte que ſe trouvant entre deux forces oppoſées, les clavicules ſont obligées de céder, plient, ſe courbent, &

font par leur courbure deux creux au haut de la poitrine, qu'on a cherché à ridiculiser par le nom de saliere. Les omoplates qui n'ont pas trouvé une résistance suffisante, se portent en avant; & au lieu du dégagement des épaules, qui accompagne si bien la beauté de la poitrine, on n'a qu'une conformation vicieuse, & des ailes de pigeon.

La difformité de la bosse est commune en Angleterre, plus commune en France, inconnue dans les pays où l'on ne connoît pas le maillot. Quelle en sera la raison? La même que celle qui fait la grosse tête: un coup-d'œil jetté sur la structure, sur la position des parties, suffira pour le prouver. Les omoplates situées au dessus des côtes, doivent élever en cet endroit le niveau de la surface; ce qu'elles font, & laissent entre elles un petit espace déprimé, enfoncé, qui forme une espece de rigole: le maillot, les bandages qui serrent les omoplates, ne peuvent atteindre à cette dépression, à cet enfoncement, qui est au dessous de leur niveau; par conséquent, cette partie n'étant pas si serrée, si comprimée que les autres, offrira moins de résistance; le sang & les humeurs s'y porteront en plus grande abondance; elle prendra plus d'accroissement, s'étendra, & formera la bosse.

Une autre eſpece de boſſe, moins commune à la vérité, mais qui cependant emporte beaucoup d'enfans, c'eſt une tumeur ſanguine qui leur vient au nombril, & qui n'eſt occaſionnée le plus ſouvent que par la compreſſion trop forte de la poitrine. Voici une obſervation de M. le Roy, qui prouve clairement ce que j'avance.

« Dans le premier accouchement, dit-» il, que j'eus occaſion de faire, je coupai » le cordon ombilical, ſans faire aucune » ligature, ni du côté de la mere, ni du » côté de l'enfant. Il ne ſortit de part & » d'autre qu'un petit jet de ſang, qui s'ar-» rêta bientôt; je laiſſai l'enfant en liberté, » & je revins à la mere : dès qu'elle fut » délivrée, je retournai à l'enfant; je lui » fis quelques frictions avec une eau ſalée; » je le mis dans un petit berceau en liberté, » recouvert ſeulement de quelque lange : » j'étois enchanté de voir le ſuccès de l'ex-» périence; j'admirois avec quelle force ſe » faiſoit la reſpiration : lorſque j'oppoſai » mes mains à la dilatation des côtes, pour » examiner l'effet de la compreſſion des » maillots, quelle fut ma ſurpriſe, lorſque » j'apperçus le ſang couler : elle fut plus » grande encore, lorſque ceſſant la com-» preſſion, je vis le ſang s'arrêter. Avant de

» partir, je crus devoir par prudence, lier
» le cordon, & je me promis de ſuivre l'ex-
» périence. A la ſeconde occaſion qui ſe pré-
» ſenta, tout ſe paſſa de la même maniere;
» je remarquai que plus je comprimai la
» poitrine, plus le ſang couloit abondam-
» ment. Je cherchai la raiſon de ce phé-
» nomene, & je la trouvai dans la nou-
» velle maniere dont ſe faiſoit la circula-
» tion : dès-lors, j'accordai toutes les
» opinions ſur la ligature. En effet, elle
» eſt inutile, ſi l'enfant eſt libre; mais nos
» maillots l'ont rendue néceſſaire; & l'hé-
» morragie n'eſt à craindre que par leur
» uſage, parce que la poitrine eſt compri-
» mée. Si M. Hunter à Londres ne lie point
» l'ombilic, c'eſt qu'il ordonne expreſſé-
» ment de laiſſer les enfans en liberté ».

Ce fait curieux ſuffiroit ſeul pour nous démontrer le danger des maillots; il nous fait voir le vœu de la nature qui rejette toute contrainte. Il me paroît que cette obſervation prouve aſſez clairement, que ſi on ne faiſoit pas la ligature du cordon ombilical, en faiſant uſage des maillots, il ſe feroit par le nombril une hémorragie qui tueroit l'enfant; & ſi on fait la ligature, & qu'on faſſe uſage des maillots, la compreſſion qu'ils font ſur la poitrine, détermine

une plus grande quantité de ſang dans le cordon, gonfle cette partie, & produit les tumeurs ombilicales (1).

CHAPITRE VII.

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE DES EFFETS DU MAILLOT.

LA compreſſion générale des maillots ſur tout le corps, détourne les ſucs nourriciers; les parties ſe développent lentement, la preſſion inégale qu'ils font, eſt cauſe que l'accroiſſement ne ſe fait pas également; certaines parties augmentent aux dépens des autres; la nature ne garde plus aucunes meſures, & le corps perd toutes ſes proportions. La tête, comme nous l'avons déjà dit, devient quelquefois monſtrueuſe; la partie moyenne des os, plus ſerrée que leurs extrêmités, fait naître des tubéroſités. Les ligamens extérieurs, affoiblis, cedent à la force des ligamens intérieurs leurs antagoniſtes; l'équilibre eſt détruit, & tout le corps ſe déforme; la contraction des muſ-

(1) Nous avons vu à Nogent-ſur-Marne, la fille d'un de nos amis, âgée de deux ou trois mois, qui avoit une de ces tumeurs ombilicales, dont elle eſt morte.

cles du bas-ventre fait plier l'épine: le bassin remonte; & c'est en vain que la nature avoit cherché le moyen de rendre l'accouchement plus heureux, en le construisant plus large; les membres ne sont pas épargnés; les ligamens, trop tendus, se relâchent; la tête des os se déplace, & ne trouvant plus de résistance, grossit outre mesure; les bras, les jambes, les cuisses, prennent un accroissement conforme à la résistance qu'ils éprouvent. Ils grossissent en dedans ou en dehors, selon qu'ils sont différemment placés, & différemment comprimés. Tout le monde sçait que ces défauts de conformation ne sont que trop communs parmi nous.

Les efforts que font les enfans pour se débarrasser des entraves qu'on leur donne, leur sont sans doute très-nuisibles, puisqu'ils peuvent démettre les os, & faire naître des contusions; cependant, l'inaction où ils sont obligés de rester, quand ils sont trop serrés, leur est également préjudiciable; le défaut d'exercice est capable d'arrêter l'accroissement des parties, ou du moins, de le retarder; les enfans qui s'exercent, sont plus forts & plus vigoureux, plus grands pour l'ordinaire, que ceux qui demeurent en repos. C'est pour cette raison qu'il y a des peuples qui mettent leurs en-

fans dans des maillots fort larges, & laiſſent leurs bras & leurs jambes en liberté, pour ne pas gêner leur mouvement naturel, & favoriſer la circulation de la lymphe nourriciere. Il n'eſt point d'âge où l'exercice ſoit plus néceſſaire que dans l'enfance; les vaiſſeaux ſont plus tendres, les muſcles moins forts, les humeurs plus abondantes. C'eſt pourquoi le cœur a plus d'obſtacles à vaincre, & plus d'efforts à produire pour faire circuler le ſang & faire aborder le ſuc nourricier dans toutes les parties; l'exercice met en jeu les muſcles, donne du reſſort aux fibres, & par-là conſpire avec le cœur au développement ſucceſſif & proportionnel de l'enfant.

En mettant en comparaiſon l'enfant avec l'homme, il ſemble que la châleur intérieure d'un adulte doit être plus grande que celle d'un nouveau-né; l'expérience cependant nous demontre le contraire. Le pouls dans l'enfance eſt plus vif, le battement du cœur & des arteres eſt plus fréquent, la chaleur par conſéquent eſt plus conſidérable. Il en eſt de même de tous les animaux, plus ils ſont gros, moins ils ont de chaleur naturelle. Le cœur d'un bœuf fait des battemens plus lents que celui d'un chien; la fréquence du pouls d'un moineau eſt ſi grande qu'on peut à

peine en compter les battemens. Il eſt donc extrêmement important de placer le nouveau-né dans un lieu tempéré qui n'augmente pas ſa chaleur naturelle. Cependant les maillots, dans leſquels on enferme les enfans, rendent plus chaude l'athmoſphere qui regne autour d'eux, empêchent le renouvellement de l'air; la chaleur étant augmentée, la peau ſe relâche, la ſueur augmente, l'inſenſible tranſpiration diminue : la pléthore ſurvient, & la chaleur devient plus conſidérable. Les matieres excrémentitielles, retenues dans le corps, donnent naiſſance à de fâcheuſes maladies. Le thermometre, placé dans le maillot, fait monter quelquefois l'eſprit de vin à une chaleur exceſſive capable de faire périr l'enfant : auſſi voit-on ces malheureuſes victimes d'une mode funeſte, manifeſter par des petits mouvemens, & par leurs foibles treſſaillemens, le plaiſir qu'ils éprouvent quand on les débarraſſe de leurs chaînes, & qu'ils ſentent la fraîcheur de l'air; l'impatience qu'ils témoignent, les cris qu'ils font quand on veut les remettre dans leurs maillots, devroient attendrir les cœurs les plus ſauvages, & éclairer tous les eſprits, s'ils n'étoient aveuglés par le préjugé.

Malgré tous les accidens auxquels l'enfant eſt expoſé dans le maillot, il eſt en-

core pour lui des peines plus grandes. Ce n'eſt point aſſez d'être dans une athmoſphere trop chaude; il naît dans un air corrompu, il vit dans ſa fange, & dort dans l'ordure; les linges qui le couvrent, ſervent ſouvent de voile à ſa mal-propreté; les bandes qui l'entourent, en ſont les vils inſtrumens. Ses eſprits trop lens, ſes nerfs trop inſenſibles, n'obéiſſent pas aſſez à ſa volonté; elle-même, trop neuve pour commander à des organes qu'elle ne connoît pas, laiſſe dans cet âge agir la nature, ou plutôt la machine. L'enfant ſatisfait ſes beſoins auſſi-tôt qu'ils le preſſent; & comme ce n'eſt que la machine qui agit, on ne prévoit pas ce qu'elle peut faire; elle ſurprend la vigilance des nourrices, & trompe leurs ſoins. Dans l'inſtant qu'elles viennent de renouveller les linges du maillot, la nature ſe débarraſſe d'un nouveau fardeau, & l'enfant reſte toujours dans ſa mal-propreté; ſouvent même les nourrices, peu attentives à défaire le maillot, ont la cruauté de laiſſer les enfans pourrir dans l'ordure, ou quelquefois elles ne s'en apperçoivent que quand l'odeur les avertit, ou que les cris réitérés de l'enfant les forcent à s'en douter.

Comme les excrémens dans l'enfance ſont très-liquides, & qu'ils ſont preſque

toujours accompagnés d'urine, ils mouillent tous les linges, qui, venant à se refroidir, forment en hiver un bain de glace capable de rendre l'enfant roide de froid. En été, les matieres excrémentitielles se putréfient, excitent une chaleur considérable sur la peau de l'enfant, & peuvent produire des rougeurs, des éréſipelles, des dartres : les pores abſorbans de la peau, qui ſont toujours ouverts & prêts à pomper les vapeurs qui s'y attachent, attirent avec force ces ſortes d'exhalaiſons putrides, qui ſe rapportent dans le ſang, & occaſionnent des maladies d'autant plus dangereuſes, que l'enfant eſt moins en état de les ſoutenir. Les parties des excrémens les plus liquides étant abſorbées ou diſſipées par les chaleurs; les plus groſſieres s'attachent à la peau, y forment une croute épaiſſe qui gâte ſa délicateſſe, en altere la fineſſe, & détruit la beauté des parties. Cette croute eſt quelquefois ſi fortement enracinée ſur la peau tendre des enfans, qu'il faut la détacher avec l'eau chaude, & apporter beaucoup de précaution pour y réuſſir ſans faire ſouffrir l'enfant. Pour peu que l'on ſoit impartial, on conviendra que les maillots ſont très-funeſtes. On veut perfectionner la nature, on la déforme ; on veut remédier à des

petits

petits maux, on en produit de plus grands; on fait souffrir les enfans, on altere leur conformation & leur santé, on gêne leurs mouvemens, & on court risque de les faire périr dans la chaleur ou dans la pourriture.

CHAPITRE VIII.

DES CORPS.

Il ne me reste pas grand chose à dire des corps, leurs dangers sont à peu près les mêmes que ceux du maillot; & la seule différence qui existe entr'eux, c'est qu'outre les inconvéniens qu'ils ont de communs, il en est encore deux de particuliers établis dans la différence des sexes. Les maillots commencent à troubler la régularité des proportions, la beauté des parties; les corps achevent l'ouvrage, & mettent, pour ainsi dire, la derniere main au bouleversement des fonctions. Les maillots n'ont qu'un temps; & comme le corps n'a pas pris tout son accroissement lorsqu'on en abandonne l'usage, la nature pourroit peut-être encore réparer le désordre qu'ils ont occasionné; mais, lorsque

leur regne finit, celui des corps commence : on diroit que les meres se font un plaisir malin de contrarier toujours la nature, & de lui opposer sans cesse de nouveaux obstacles.

Les corps évasés d'en haut, étroits d'en bas, ont une structure diamétralement opposée à celle de la poitrine, qui représente un cône dont la pointe est en haut & la base en bas. C'est de cette structure même que les femmes se servent pour nous prouver que l'enfant n'est point gêné dans son corps, en passant les doigts entre le corps & la poitrine. Meres aveugles, vous gênez précisément la partie de la poitrine, qui a besoin de la plus grande liberté. Ce ne sont pas les premieres côtes qui agissent le plus dans la respiration, elles ne remuent presque pas : ce sont les dernieres qui s'étendent le plus; & c'est précisément sur elles que porte la plus grande compression. Ce n'est pas que malgré cette bizarre structure des corps, toutes les parties de la poitrine ne soient à la gêne; si elles n'y sont pas avant l'âge de puberté, laissez arriver ce moment; & les parties qui se développent alors, vous prouveront par la lenteur de leur accroissement, par leur flaccidité, par leur mauvaise position, combien elles ont souffert

de l'obſtacle que vous leur avez oppoſé. La gorge, qui devoit croître en liberté, ne ſe forme qu'avec peine; les glandes qui la compoſent ne peuvent pas donner entrée aux humeurs qui doivent les étendre, les gonfler; elles n'ont qu'un tiſſu mollaſſe, & qui ſe flétrit bientôt : ſi elles y pénetrent, elles ne peuvent pas circuler librement, elles croupiſſent, les glandes s'engorgent; & de vingt cancers, dit Aſtruc, dix-neuf doivent leur origine à la compreſſion des corps. Ce n'eſt pas aſſez que la poitrine ſouffre de cette compreſſion, il faut qu'elle porte encore ſur toutes les parties les plus eſſentielles; la pointe du corps aboutit préciſément ſur l'organe délicat de la génération; il n'a pris que peu d'accroiſſement dans l'enfance; la puberté amene le moment où la nature va ſe développer, faire une criſe ſalutaire : mais l'art travailloit depuis long-temps à déranger ſes vues; la nature, plus foible, ſuccombe. La criſe eſt imparfaite; la veſſie comprimée par la pointe du corps, comprime la matrice; les vaiſſeaux ſont rétrécis; les regles ne peuvent pas couler, ou ne coulent qu'en petite quantité; les fleurs blanches prennent leur place, & les pâles couleurs les ſuivent ordinairement, & très-ſouvent la ſtérilité. Si, malgré ces

dérangemens, la femme parvient à être mere, le baſſin rétréci par une longue & forte compreſſion, ne peut plus ſeconder ſes deſirs au moment de l'enfantement; il ne peut pas s'élargir; elle ſouffre des douleurs atroces, ſouvent inutiles, toujours dangereuſes. Enfin elle eſt délivrée; & l'enfant porte les triſtes preuves d'une funeſte compreſſion, & quelquefois il ſouffre tant au paſſage qu'il meurt en naiſſant, ou ne vit que pour donner le temps à ſa mere de déplorer les triſtes effets des corps.

Voilà le tableau raccourci des déſordres que peuvent cauſer les maillots & les corps : s'ils ne les cauſent pas toujours, ils ne ſont pas moins en état de le faire; & en faut-il davantage pour exciter dans l'eſprit de toutes les meres une crainte ſalutaire, & les engager à abandonner un uſage barbare qui n'a de droits que ceux que lui donne l'habitude, & d'avantage que celui que lui prête le préjugé? S'ils ne les cauſent pas toujours, c'eſt que la nature, plus forte que l'art, a triomphé de tous les obſtacles qu'il lui oppoſoit, c'eſt que les forces de l'enfant ont prévalu ſur les effets inſenſés & induſtrieux d'une tendreſſe mal raiſonnée! Et qui vous a dit d'ailleurs que ſur le nombre prodigieux des enfans qui

meurent avant l'âge de la puberté, la plus grande partie ne devoit pas ſa mort au maillot, ou au corps? qui vous a dit que celui qui a eu la force de réſiſter à leurs impreſſions, & qui a joui d'une aſſez bonne ſanté pendant ſoixante ans, n'auroit pas joui d'une ſanté beaucoup plus forte & plus robuſte au-delà de quatre-vingts? Qui vous a dit que cette ſanté foible & languiſſante qu'il a traînée toute ſa vie, que les douleurs qui le tourmentent tous les jours, que les maladies chroniques qui empoiſonnent ſans ceſſe ſa malheureuſe exiſtence, ne doivent pas leur origine au maillot? Qui vous a dit que le maillot n'a pas jeté la ſemence de toutes les maladies que la nourrice rejette adroitement ſur le vice des parens, qui ne ſe fuſſent peut-être jamais produites ſans le dérangement des fonctions, qu'il a occaſionné? Qui vous a dit, enfin, que l'aſthme, la pulmonie, les obſtructions, les vapeurs, ne ſont pas le fruit de l'uſage cruel d'emmaillotter & de corſer les enfans, autant que de la mauvaiſe conſtitution des parens? On ne s'eſt pas appliqué aſſez ſoigneuſement à répandre tout le jour poſſible ſur l'étiologie de ces maladies; elles mériteroient pourtant d'être ſuivies avec la derniere exactitude; ces recherches pourroient donner

d'aſſez grandes connoiſſance à la Médecine, pour ne pas faire regretter le temps qu'on y auroit mis, & préviendroient peut-être bien des maladies auxquelles nous n'avons que des remedes foibles & inefficaces à oppoſer.

CHAPITRE IX.

Raiſons d'abandonner le Maillot & le Corps, tirées de la Beauté.

JE viens de vous parler en Médecin; j'ai combattu vos uſages par des raiſons de ſanté: je vais, Sexe charmant, vous parler en homme (1), & les combattre encore

---

(1) Les hommes ſont les juges nés de la beauté des femmes, comme elles le ſont de celle des hommes.

J'ai beau lire, j'ai beau entendre crier tous les jours que la beauté eſt un être d'illuſion, qui ne doit ſon exiſtence qu'au rapport qui regne entre elle & nos organes; celà ne m'empêche pas de dire que la beauté a des ſignes caractériſtiques qui en conſtatent l'eſſence indépendamment de l'imagination; que ſes effets varient & dépendent des rapports: j'en conviens; nous le voyons tous les jours. Telle femme qui a tous les caracteres qui font la beauté, m'enflammera

par des motifs de beauté : Essayons si l'homme l'emportera sur le Médecin, & si la beauté aura plus d'empire sur vous que la santé même.

La nature, en vous formant, vous fit foible & timide ; elle nous fit forts & entreprenans. Cette distribution inégale devoit vous rendre les victimes de nos goûts, & le jouet de nos caprices : mais avec la timidité & la foiblesse elle vous donna la beauté ; & ce fut l'écueil où toute notre puissance vint se briser. Nous étions maîtres ; nous sommes devenus esclaves, & vous régnez. Le papillon vole à l'éclat de la chandelle, & y brûle ses ailes ; l'éclat de la beauté nous attire & nous ravit l'em-

---

moi, tandis qu'elle refroidira mon ami, qui s'enflammera à son tour pour une autre beaucoup moins belle. Mais doit-on conclure delà que la beauté varie ? La cause est toujours la même, quoique les effets soient différens. Un perdreau en sera-t-il moins bon, parce qu'un malade n'y trouvera point de goût ? La beauté est donc invariable ; elle a ses loix, ses regles, ses qualités, hors desquelles il n'en existe pas ; & ces qualités sont l'exactitude du dessin, la régularité des traits, la proportion des parties, & l'accord parfait de ces parties avec l'ensemble. Or, ces qualités se développeront-elles sous le maillot & le corps ? Les sinistres effets qu'ils operent, prouvent le contraire.

pire & la liberté. Il n'eſt point de force qui réſiſte à ſa puiſſance; Hercule, oubliant ſes travaux & ſa maſſue, file aux pieds d'Omphale. Il n'eſt point de philoſophie qui réſiſte à ſes charmes : Deſcartes fait tourner les aſtres; une bergere paroît, & lui fait tourner la tête : Deſcartes n'eſt plus dans les cieux, il eſt tout ſur la terre. Mais qu'eſt-il beſoin de vous retracer le pouvoir de la beauté? vous ne le connoiſſez que trop, & tout l'empire qu'il vous donne ſur nous. On diroit cependant, au peu de ſoin que vous en prenez dans l'enfance, qu'elle n'eſt pas le principal ſoutien de ce même pouvoir, qu'elle ne doit pas être un jour la premiere ſource de vos plaiſirs, des diſtinctions avantageuſes qu'on fera de vous dans le monde, des hommages flatteurs qu'on vous y rendra. Un enfant n'en connoît point le prix; & c'eſt par cette raiſon qu'elle a beſoin de toutes les attentions d'une mere vigilante. Tranquille dans ſon indifférence, elle ne s'occupe que du moment, elle ne dévance pas l'avenir ; elle ne connoît pas cette diſtinction de laideur & de beauté, & elle eſt bien loin de ſoupçonner que ſon bonheur ou ſon malheur, ſes plaiſirs ou ſes peines dépendront un jour de la beauté ou de la difformité de ſon corps. Tendre enfant,

que ne pouvez-vous jouir toujours du calme heureux qui vous environne! Mais le temps paſſe, l'âge augmente, l'enfant croît; l'ordre de la nature va changer, le rideau eſt tiré ſur l'enfance, ſes jeux ne plaiſent plus, ſes amuſemens ſont inſipides. La nature prépare une révolution extraordinaire, qui ſurprend, trouble, inquiette, étonne l'enfant, & la plonge dans une profonde rêverie. Elle ſe ſonde, s'examine, s'étudie, & ne ſe connoît plus. Elle n'eſt plus la même : ce changement ſubit vient de la rendre à elle-même un chaos qu'elle ne peut débrouiller; bientôt le changement phyſique entraîne le moral, elle ne penſe plus en enfant; la nature devient ſon maître, & l'inſtruit; la puberté vient de battre la retraite de l'enfance. La ſaiſon des deſirs vient d'éclorre; le cœur commence à ſentir; il s'éleve au fond de ce cœur novice, un nuage qu'on entretient en ſilence, & qui groſſiſſant de jour en jour, va former un orage terrible. Le deſir de plaire vient de naître: Craignez ce moment, meres négligentes; une glace fidelle va rendre témoignage de vos ſoins; il eſt déjà conſulté ce miroir déteſtable qui n'embellit pas l'objet qu'il repréſente, qui ne répare pas les injures de vos maillots & de vos corps; trois fois

votre fille tremblante y a porté des regards mal aſſurés ; trois fois elle a reculé avec horreur, pour ne pas voir plus long-temps un objet odieux, informe, pour ne pas renouveller la cauſe de ſon dépit & de ſon déſeſpoir ; pour ne pas voir une ſi groſſe tête ſur un ſi petit corps, un viſage plombé, livide, couvert de rougeurs ou de dartres ; pour ne pas voir des épaules ſaillantes, des creux au haut de la poitrine ; cette gorge mal placée, flaſque & mollaſſe, & qui s'eſt fanée comme la fleur des champs ; pour ne pas voir cette taille groſſiere, arquée, déjettée ſur les côtés, ces hanches relevées, dont l'une hauſſe plus que l'autre, ainſi que les épaules ; pour ne pas voir enfin cette démarche lourde & peſante, ces mouvemens gênés, cette roideur ridicule de tout ſon corps. Ne la forcez pas à paroître en compagnie ; elle n'y porteroit qu'un air ſombre & rêveur ; la triſteſſe la dévore ; elle ne peut la cacher ; ne lui en demandez pas la raiſon, elle ne vous la diroit pas ; mais ſuivez-la dans ſa retraite, obſervez-la dans ſon lit ; voyez les larmes ameres dont elle l'arroſe, entendez les cris de ſa douleur, & les reproches qu'elle vous fait ; entendez comme elle maudit l'uſage barbare des maillots & des corps, dont vous l'avez rendue la triſte victime.

Faiſons oppoſition de tableaux, & voyez cette jeune Georgienne, comme elle ſe contemple avec plaiſir dans le cryſtal mouvant de ce ruiſſeau qui lui retrace tous ſes charmes ; avec quelle complaiſance elle fait l'analyſe de tous ſes appas! La grandeur médiocre de ſa tête accompagne parfaitement bien le reſte du corps ; la fraîcheur de ſon teint nous retrace celle de l'aurore ; ſes yeux vifs & tendrement animés, porteront des coups immanquables & dangereux ; la blancheur de ſa peau, nuancée d'un roſe tendre, ne le cede qu'à l'émail de ſes dents. Mais tout cede.... Ah ! n'en ſoyez point ſurpriſes ; c'eſt l'ouvrage que la nature a pris plaiſir à former, qu'elle a pétri de ſes mains. Voyez ces bras blancs & potelés ; quelle différence avec les vôtres, qu'un rouge violet rend hideux & déſagréables! Vous ſoupirez : ce ſoupir nous l'enleve. Voyez comme elle fuit d'un pas agile : voyez la nobleſſe de cette taille, cette chûte admirable des reins, cette démarche aiſée, cet air ſvelte, ces mouvemens ſouples & déliés. Voilà, voilà l'ouvrage de la nature : comparez-le avec celui de vos maillots & de vos corps ; de quel côté eſt l'avantage ?

Quel agrément croyez-vous retirer de ce plaſtron gênant & incommode ? Aucun. Vous l'avez adopté pour cacher quelque

défaut ; il cache tout ce que vous avez de plus ſéduiſant ; il gâte, il déforme vos appas : les peintres de la beauté nous la repréſenterent-ils jamais ſerrée, emboîtée comme vous êtes dans vos corps ? Ils ſçavent trop bien qu'il eſt une autre maniere de l'ajuſter pour faire paroître ſes graces avec avantage ; c'eſt ſous une draperie légere, ſous un habit ſouple & docile qu'on voit ces formes naturelles : ce deſſin charmant, ce contour gracieux, qui font ſoupçonner tout ce que la nature fit de plus ſéduiſant, captivent l'œil curieux, entraînent doucement le cœur, & jettent l'ame dans la ſituation la plus critique & la plus délicieuſe.

La femme coquette, qui veut ramener un amant infidele, l'attend-elle dans cet habit étranglé, qui ne lui laiſſe qu'un air empeſé & des façons gênées ? Non, non ; elle ne compte pas aſſez ſur les roſes & les lys de ſon teint. Elle a d'autres attraits ; elle va les mettre tous en jeu ; un négligé ſimple & galant, voilà ſa parure ; ſes mouvemens en feront plus ſouples ; l'élégance & la nobleſſe de ſa taille ſe feront mieux appercevoir ; tout en elle reſpirera la liberté, l'aiſance ; la belle nature paroîtra dans tout ſon jour, & aura ſeule un triomphe que l'art voudroit en vain lui diſputer.

Ce n'eſt pas aſſez pour la beauté d'exci-

ter des sentimens stériles d'admiration; le culte, les hommages de tout l'univers, les plaisirs, les fêtes, les amusemens, c'est trop peu de chose; elle a des avantages plus réels, les fortunes les plus brillantes, voilà son apanage. Qu'une belle femme paroisse dans une société; de vingt femmes laides, qui la composoient, avant son arrivée, pas une n'avoit pu faire naître un desir, exciter une sensation agréable parmi tous les hommes qui les entouroient: la beauté paroît; tous les cœurs volent au devant d'elle, tous les hommes paroissent transformés; au lieu de cette froide politesse qui régnoit, il n'y a qu'un moment, ce n'est plus que soins, qu'attentions, qu'hommages, qu'éloges flatteurs: la beauté triomphe, & la laideur enrage intérieurement, & se désespere. Et ne voit-on pas tous les jours la beauté seule relever des familles prêtes à s'éteindre? ne la voit-on pas en tirer d'autres du sein de la poussiere & de l'indigence? ne voit-on pas enfin des mariages brillants, commencés, décidés, conclus par les douces inspirations de la beauté?

Ce n'est pas pour vous inspirer le goût de la beauté que je vous parle ainsi, sexe aimable, vous l'avez; mais pour vous inspirer le goût des moyens propres à l'acquérir: ceux que vous employez, vous trom-

pent presque toujours. Vos coutumes sont dangereuses, vos soins sont destructeurs : Etes-vous belles, malgré le maillot & le corps ; que ne seriez-vous pas, si vous abandonniez vos charmes aux soins de la nature ? Le nombre des beautés seroit bien plus grand, & celui des défauts bien moindre. Abjurez donc, & pour vous, & pour vos enfans, un usage cruel qui vous prive, les uns & les autres de la santé, de la beauté, & conséquemment des plaisirs de la vie.

Ce que j'ai dit des jeunes demoiselles, peut également s'appliquer en partie aux garçons. Le desir de plaire nous est commun avec les femmes ; & seroit-il juste que cette portion chérie fût seule occupée de ce soin? Si nous aimons les belles femmes ; elles aiment les hommes bien faits. Il faut donc qu'elles prennent soin des enfans, si elles veulent avoir un jour de beaux hommes, dignes de leur affection & de leur attachement ; notre beauté, quoique d'un genre différent, ne demande pas moins d'attentions & de soins.

Que ce que je viens de dire ne serve pas à me faire titrer de panégyriste outré de la beauté ; je ne prétends pas lui donner des droits exlusifs dans l'art de plaire : l'esprit, le génie, le caractere, y ont aussi des pré-

tentions bien fondées. Mais toutes ces qualités ne ſe montrent pas au premier abord; la beauté n'a qu'à exiſter pour paroître dans tout ſon jour; elle prévient, attire, ſéduit, enchaîne : j'admire la beauté, j'honore les talens, j'eſtime le caractere.

Finiſſons cette partie, en comparant l'enfant au maillot à l'enfant en liberté. En général, l'enfant au maillot éprouve continuellement une gêne, des douleurs qui le font pleurer & crier ſans ceſſe; toutes ſes fonctions ſont dérangées; il digere mal, reſpire avec peine, ne croît que lentement & à demi; ſa tête s'engourdit, ſon ventre s'obſtrue, l'épine ſe courbe, les os ſe contournent ou ſe déplacent; les muſcles ne prennent pas la moitié de leur force poſſible; il n'a qu'un ſommeil inquiet & troublé; il s'éveille, & les douleurs ſe réveillent avec lui; il contracte un état de foibleſſe & de maladie qui le conduira au tombeau.

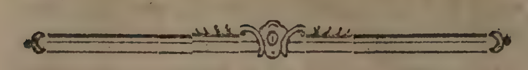
Au lieu que l'enfant élevé en liberté, fait bien toutes ſes fonctions; il mange avec plaiſir, digere ſans peine, reſpire facilement, ne connoît pas les obſtructions; tous ſes viſceres, tous ſes membres jouent avec aiſance; la liberté dont il jouit, facilite ſa nutrition; elle ſe fait avec ordre & égalité; toutes ſes parties prennent l'accroiſſement

qu'elles doivent avoir ; toujours frais & alerte, il joue, il s'exerce ; cet exercice le fortifie : il devient grand, fort & vigoureux ; la paix, la tranquillité, le contentement se couchent avec lui : sa nuit est calme, son sommeil est doux, bienfaisant, salutaire. A son réveil, les plaisirs environnent sa couche ; il n'éveille pas sa mere par ses cris & ses pleurs, pour lui reprocher la captivité où elle le tient, & les douleurs qu'elle lui fait souffrir. Il l'éveille par ses ris & ses tressaillemens enfantins ; & semble, par ses petits gestes, l'appeller dans ses tendres bras, pour lui payer un tribut de caresses & de reconnoissance.

Il seroit naturel, en détruisant l'usage du maillot, que nous donnassions une autre forme d'habit qui le remplaçât avantageusement. Tous ceux qui, avant nous, en ont parlé, ont assigné des especes de vêtemens différens ; les uns ont voulu que l'enfant fût enfermé dans une couette, dont les angles fussent croisés sur la poitrine ; ou enfoncé dans un sac des pieds jusqu'au col : les autres ont voulu qu'ils fussent artistement arrangés dans de petites boîtes ou augets, d'une certaine longueur & profondeur exactement déterminées. Pour nous, nous reposant sur la prudence des meres, nous laissons à cha-

cune le ſoin d'habiller ſon fils comme elle l'entendra, pourvu qu'il ſoit en liberté. Nous réprouvons l'uſage de la couette, comme trop propre à donner à l'enfant la forme ridicule d'un paquet de linge ſale ; & rendant à chacun ce qui lui appartient, nous laiſſons les boîtes ou coffrets aux petites marmottes, & les auges ou augets à qui de droit.





SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DANGERS DU LAIT DE FEMME.

L'HOMME eſt ſans doute l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains du Créateur. Sa ſtructure merveilleuſe, la ſymmétrie des membres, la proportion des parties, l'économie de l'enſemble, la force & la ſoupleſſe des fibres, la ſenſibilité des nerfs, l'équilibre des forces & des réſiſtances, le méchaniſme admirable des fonctions, tout annonce une intelligence ſuprême dans le deſſein, une puiſſance infinie dans l'exécution; tout annonce un chef-d'œuvre inimitable. Mais, malgré la ſupériorité qu'a l'homme ſur tous les êtres de l'univers, il eſt encore bien loin de ce point de perfection auquel il auroit pu être porté. Comblé de bienfaits, il ſemble qu'il n'a qu'à jouir : tout ce qui l'entoure, paroît n'avoir été créé que pour ſon uſage, ſes beſoins ou ſes plaiſirs. Tous

les élémens concourent à le ſervir, ſont ſoumis à ſa volonté, obéiſſent à ſa voix; tous les regnes s'épuiſent pour lui prodiguer leurs productions : la terre ouvre ſon ſein fécond pour l'enrichir de ſes largeſſes; les animaux s'engraiſſent dans les champs, pour lui préparer une nourriture ſucculente; les troupeaux ſe couvrent d'une riche toiſon pour lui fournir des vêtemens; les minéraux ſe ramaſſent dans leurs veines, pour ſatisfaire ſon luxe & aſſouvir ſa cupidité. Avec de tels avantages, ne croiroit-on pas l'homme la plus heureuſe de toutes les créatures? Oui ſans doute: il eſt cependant encore bien loin du bonheur. Sa vie eſt un tiſſu de peines & de ſoucis : né pour commander en maître à toute la nature, il eſt ſoumis en eſclave à mille paſſions différentes qui le ſubjuguent : doué d'une faculté intellectuelle pour ſentir la nobleſſe de ſon exiſtence, il n'en ſent que les foibleſſes humiliantes. L'enfance eſt environnée de pleurs, la jeuneſſe d'égaremens, l'âge mûr de remords, la vieilleſſe d'infirmités. D'où vient qu'avec tous les moyens d'être heureux, il ne connoît du bonheur que le nom? Porte-t-il au-dedans de lui-même la ſource de ſes peines, ou bien dépendent-elles d'une cauſe étrangere? Ce rayon de l'eſ-

ſence divine, qui nous éleve au deſſus de tous les êtres viſibles, ſeroit-il la cauſe de nos maux ?

A peine avons-nous atteint cette portion de la vie où le jugement va ſe débrouiller, que les paſſions, comme une tempête furieuſe, ſe déchaînent contre la raiſon, & la tyranniſent : l'ame en devient le ſiege ; c'eſt-là où toutes les paſſions vont aboutir, couver, croître, éclater. Dès-lors plus de repos, plus de tranquillité ; tous nos momens ſont marqués par le deſir ou la crainte ; & ce foible rayon de bonheur, qui nous luiſoit dans l'adoleſcence, diſparoît & s'éclipſe avec elle. Nous entrons dans une mer orageuſe, couverte d'écueils ; & le naufrage nous attend au bout.

Moins parfaits que nous, les animaux ſentent moins leurs imperfections ; l'inſtinct qui les dirige, les rend plus heureux que l'ame, qui nous égare ; incapables de comparer, de raiſonner, de conclure auſſi juſtement que nous, ils ſont à l'abri de mille ſenſations cruelles qui nous tourmentent ; leur faculté intellectuelle, moins exercée, moins perfectionnée que la nôtre, tient, pour ainſi dire, à la chaîne, une foule de paſſions, & les empêche de ſe développer ; ils ne ſentent que les beſoins

de la nature, auxquels ils obéissent sans les multiplier : la source en est bientôt tarie ; & les besoins une fois satisfaits, ils jouissent de cette paix, de cette tranquillité, de cette æquanimité, qui fait le charme de la vie. Dans l'homme, c'est tout le contraire ; la source des passions est intarissable ; les besoins de la nature sont les moins nombreux : à peine sont-ils satisfaits, qu'il en naît une cohorte innombrable d'une autre espece ; la haine allume ses torches, la vengeance aiguise ses poignards, l'ambition effrénée ourdit ses sourdes intrigues ; un desir violent de réussir, déchire l'ame ; la crainte inquiette de voir avorter ses desseins, la trouble, l'agite, la tiraille cruellement ; toutes ses passions détruisent son repos, sa tranquillité, empoisonnent tous ses momens : il n'est plus de calme, il n'est plus de bonheur.

Tels sont, en partie, les effets des passions, qui paroissent essentiellement réservées à l'humanité, & contre lesquelles notre raison est sans force. Il en est d'autres qui l'affligent plus cruellement encore, mais qui dépendent plus de nous ; telles sont les maladies. S'il en est qui trompent notre vigilance, & paroissent malgré nos précautions ; s'il en est contre lesquelles l'efficacité des remedes échoue ; il en est

auſſi que nos ſoins pourroient prévenir ; & à l'éloignement deſquelles nous ne ſommes pas aſſez attentifs ; telles ſont les maladies que l'enfant ſuce avec la vie ; tels ſont les germes infects & corrompus qu'il avale à longs traits avec le lait. N'eſt-il pas aſſez malheureux d'avoir à ſouffrir des maux inévitables, ſans lui en procurer de nouveaux ? Ne ſera-t-il pas aſſez tourmenté des peines morales, ſans y joindre encore, par nos ſoins, les maux phyſiques ?

Frappés à la vue de la chaîne des malheurs qui environnent l'exiſtence de l'eſpece humaine, il eſt des peuples qui pleurent à la naiſſance de leurs enfans. Pleins de la douce ſatisfaction de ſe voir renaître, de poſſéder le gage chéri de l'union la plus douce, & de multiplier les objets de leur tendreſſe, il en eſt d'autres que la venue d'un fils met au comble de la félicité, & à qui elle fait éprouver une joie qu'ils n'avoient pas encore ſentie. Quel eſt le parti le plus ſage ? De quel côté eſt la raiſon ? Je ne le déciderai pas : mais ne pourroit-on pas penſer que ſi un enfant, qui fait le premier pas dans le monde, avoit le moyen de faire un libre uſage de ſa raiſon ; s'il pouvoit débrouiller cet avenir impénétrable vers lequel il commence à marcher ; s'il pouvoit franchir

les bornes étroites de ſes connoiſſances; ſi, dans la foibleſſe de l'enfance, il pouvoit raiſonner avec toute la force de l'âge mûr ; s'il pouvoit meſurer l'étendue du vaſte océan de peines & de ſoucis qui ſéparent ſon berceau de ſa biere : ne pourroit-on pas conclure, avec quelque fondement, qu'il ſeroit peut-être tenté de revenir en arriere ? Il vient de naître : conſidérons un moment cet être inconnu. Dans quelle claſſe devons-nous le ranger ? Quelle place doit-il occuper dans l'ordre de la nature ? Eſt-ce un être penſant, intelligent ? On ne diſtingue en lui aucune des qualités de l'ame. Eſt-ce un individu de l'eſpece humaine ? On ne trouve en lui aucun des attributs qui la caractériſent. Tout l'éloigne des hommes, excepté ſa ſtructure qui le fait rentrer dans ſes droits ; tout le rapproche des bêtes, parmi leſquelles même, en les comparant fidelement, on en trouveroit beaucoup de moins imparfaites que lui. Placé, il n'y a qu'un moment, dans le ſein de ſa mere, il étoit à l'abri des miſeres de l'humanité, à couvert de toutes les influences extérieures ; il n'avoit à craindre, ni la rigueur des ſaiſons, ni les viciſſitudes des temps : nourri myſtérieuſement par une main libérale, il n'avoit à redouter, ni

les horreurs de la faim, ni les dangers d'un aliment pernicieux. Il eſt né; mille beſoins l'attendoient à la porte de la vie; mille dangers l'y accompagnent. Incapable de ſe ſuffire à lui-même, il ne ſçait, ni demander, ni prendre; ſa raiſon, auſſi foible que ſon corps, l'eſt encore plus que l'inſtinct des bêtes, & paroît n'avoit ni ſiege à remplir, ni fonction à exécuter dans cette frêle machine. On diroit qu'elle ne vient qu'après lui; il faut deviner, il faut prévenir ſes beſoins; il faut qu'une main officieuſe lui rende les mêmes ſervices dont elle a eu beſoin elle-même. Flottant comme Moyſe au milieu des eaux, il n'y a qu'un moment, il vivoit au ſein d'un climat tempéré, dont la douce chaleur étoit parfaitement analogue à ſes organes tendres & ſenſibles : il le quitte, pour entrer dans un autre qui, dans les premiers inſtans, lui eſt parfaitement étranger : il ſe ſent pénétré d'un fluide ſubtil qui le frappe, l'excite déſagréablement; les molécules de l'air, comme autant d'aiguillons, s'inſinuent dans le tiſſu lâche de ſa peau, & le font trémouſſer de tous ſes membres. Il eſt inquiet, il s'agite, il ſe dépite; tout annonce qu'il ne ſouffre qu'avec peine, le contact de cet agent importun. Il faut le

mettre

mettre à l'abri, il faut le couvrir : on le couvre, on l'accable ſous le poids de ſes langes; on le ſerre étroitement, on l'étouffe ſous les bandages; premiere faute dont j'ai fait voir le danger. Bientôt toute la machine ſemble prendre une nouvelle vie; l'air pénetre dans la poitrine; en paſſant par la bouche, il met en jeu toutes les glandes qui la tapiſſent; elles ſe contractent, elles ſe dégorgent de l'amas d'humeurs qui s'y étoit accumulé dans le ſein de ſa mere. La ſalive coule; les poumons, affaiſſés juſqu'à ce moment, s'y développent; la poitrine ſe dilate; les contractions du cœur ſont plus fortes & plus fréquentes. La circulation va prendre une route nouvelle; l'eſtomac participe à tous ces changemens; les ſucs gaſtriques s'y répandent en abondance, & ne trouvant pas des alimens à diſſoudre, ils attaquent, picotent, irritent les papilles nerveuſes de ce viſcere. L'enfant éprouve la faim; il faut lui donner de la nourriture; & ſans autre examen, ſans ſonger ſi cet aliment peut lui être avantageux ou nuiſible, on lui donne du lait de femme. Examinons ſi cette conduite, malgré ſon ancienneté & le conſentement preſque général de tous les peuples, n'a pas des inconvéniens qui doivent

la proſcrire. Pour donner de l'ordre & de la clarté à nos idées, voyons d'abord s'il faut nourrir les enfans avec du lait en général, & s'il ne contient pas des qualités pernicieuſes qui doivent le proſcrire.

CHAPITRE II.

Examen du Lait, & de la méthode de Vanhelmont.

LE lait eſt un médicament alimenteux, & un aliment médicamenteux, double objet qui en conſtate la bonté. Un médicament eſt en général meilleur, lorſqu'en meme temps qu'il corrige ce qui peut produire les maladies, il ſoutient la vie en nourriſſant le corps ; & le meilleur choix qu'on puiſſe faire des alimens, c'eſt d'uſer par préférence de ceux qui en même temps qu'ils nourriſſent, corrigent ce qui peut être mauvais dans le corps, & empêchent qu'il ne s'y forme rien de contraire à la ſanté : on eſt ſûr qu'un aliment de cette eſpece ne prend point ſur le tempérament. Le lait a les qualités qu'il faut pour cela, & comme aliment & comme médicament,

Le lait eſt la nourriture la plus naturelle pour les animaux qui ne ſont point formés & qui ſont infirmes, comme les farineux fourniſſent la plus naturelle pour ceux qui ſont formés.

Le lait eſt compoſé de trois parties principales; de la crême, qui eſt la partie butyreuſe; du caillé, qui eſt la partie caſéeuſe, & du petit-lait, qui eſt la partie ſéreuſe. La partie crêmeuſe, ou le beurre, adoucit l'âcreté des humeurs lorſqu'elles ſont trop actives, par le défaut d'une bile naturelle qui en émouſſeroit la cauſticité; la caſéeuſe eſt propre à redonner du corps au ſang diſſous & apauvri; la ſéroſité ou petit-lait, à tempérer avec ſuccès l'ardeur & la ſécheresse de la poitrine & des entrailles. En général, le lait eſt un remede ſalutaire dans diverſes maladies; il appaiſe l'orgaſme des humeurs, corrige le vice de leur mixtion ou de leur eſſence; il procure aux parties organiques l'élaſticité, le ton qu'elles doivent avoir pour être dans l'état naturel; il guérit, prévient l'éroſion des viſceres; il produit des effets ſurprenans dans la conſomption, les maux de poitrine, des reins, de la veſſie, dans les affections goutteuſes, ſpaſmodiques, les hémorragies chroniques, les flux de ventre opiniâtres: il eſt propre à envelopper, à émouſſer les particules cor-

rosives des poisons, & les autres matieres qui irritent ou piquent les fibres nerveuses. Le lait agit insensiblement, en adoucissant l'âcreté des humeurs, qui, répandues par toutes les parties du corps, ne peuvent être à cet égard totalement changées ; en peu de temps le lait les corrige & les renouvelle en même temps, parce qu'il fournit une nourriture nouvelle & saine, pendant que les vieilles humeurs se dissipent en détail par les couloirs du corps.

Telles sont les vertus médicamenteuses, auxquelles ne cedent pas les qualités alimentaires. Il se digere d'autant mieux, qu'il est, pour ainsi dire, un chyle tout préparé ; & s'il occasionne quelquefois un sentiment de pesanteur sur l'estomac, ce n'est jamais que chez quelques adultes, dont les humeurs viciées par d'autres alimens, ont un caractere propre à le corrompre & à le convertir en substance mal-faisante : mais ce n'est pas le cas chez les enfans, qui ne font pas usage d'autre nourriture; & c'est pour eux que nous écrivons. La digestion s'en fait donc toujours bien ; il fournit une nourriture abondante sous un petit volume. Il forme un bon chyle, des humeurs douces & pures ; il donne de l'embonpoint ; en un mot, le lait est la matiere la plus propre à la nutrition, au

développement ; à l'accroiſſement des enfans, & le moyen le plus efficace pour leur procurer la force, la vie & la ſanté.

Avec de tels avantages, le lait eſt-il à craindre, & doit-on s'élever contre ſon uſage ? La nature nous en démontre aſſez la néceſſité ; l'expérience, ſon utilité : ſes vertus ſont aſſez étendues, ſes effets aſſez ſalutaires, pour qu'il n'eût jamais dû trouver des antagoniſtes. Cependant tous les ſuffrages ne ſont pas réunis en ſa faveur. Un Médecin doué de toutes les qualités qui font les hommes célebres, génie vraiment ſublime & créateur, né pour changer la face de la Médecine, Vanhelmont, abuſant du pouvoir que donne ſur les eſprits, un grand nom & des connoiſſances vaſtes, s'éleva fortement contre la maniere de nourrir les enfans avec le lait. Pour juger ſainement de ſa façon de penſer, entendons-le lui-même ; il nous détaillera les inconvéniens du lait, & les avantages de l'aliment qu'on doit ſubſtituer à ſa place. Après avoir dit que la nature ne s'occupe plus du ſoin de prolonger la vie des hommes, depuis que ſon Auteur l'a abrégée, en ouvrant mille portes à la mort par le moyen du lait, il s'écrie :

(1) « Je n'outrage donc pas la nature, en substituant une autre espece d'aliment à l'usage du lait, vu tous les dangers qu'il traîne à sa suite. Le premier, c'est le grumelement, qui occasionne des vomissemens fréquens, des vers, des borborigmes, des fievres, des diarrhées, des épilepsies, des convulsions : il est la source imprévue de mille occasions de mort ; le lait, obéissant, pour ainsi dire, au ferment qu'il trouve dans l'estomac, s'aigrit nécessairement avant de se changer en substance nutritive ; & si le lait une fois aigri, l'enfant recommence

---

(1) Non ergo me naturæ injurium autumo, si insolitum alimentum, lacti prætulero ; in lacte siquidem plurima ingruunt incommoda, imprimis lac grumescens, vomitiones frequentes, vermes, tormina, febres, diarrhæas, epilepsias, convulsiones persæpè profert, multasque necis inopinas occasiones continet. Lac enim in stomacho proprio loci fermento obediens, necessariò acescit antequàm in alimentum vertatur ; cui si novus succedat lactis suctus, durus tenello stomacho lactis grumus incumbit, qui in glebas coalescens, caseum mentitur tenacem, non secùs multò atque lac intra ubera non raró concrescit, & non nisi apostemate erumpit, quod cùm digestioni pertinaciter resistat, si non etiam valdè novum fuerit, mox saltem amaricat, flavescit, viridescit, nidorem contrahit & pylorum alienat ; indè præfatæ morborum clades sæpè excitantur. Infans

à tetter, il se fait alors un mêlange indigeste trop dur pour les forces de ce foible estomac; tel qu'on le voit quelquefois se ramasser, se durcir dans les mammelles, & ne se faire jour à travers leur tissu que par une aposteme, tel il se condense, s'épaissit dans l'estomac, & prend la consistance d'un fromage épais & tenace, qui offrant une résistance opiniâtre à la digestion, quand bien même il ne seroit pas d'abord bien nuisible, prend bientôt un goût d'amertume, une couleur jaune, verte, une odeur puante qui souleve le cœur. En faut-il davantage pour produire tous les maux dont

---

enim dudùm fugit, frequenter repetit. Lac primum, est coagulatum; aliud recens intromittitur, tertiò sextòque fit commixtio omnium; acidumque præter naturam alienum comitatur ejulatibus, fitque coagulum commune ex omnibus in quo heterogeneitas manifesta, sequiturque recens suctum symbolum caseati nidorosi & putrefacti. Hæc vitia sunt ferè inevitabilia, suntque peccata lactis materialia, quæ recens fœtus editus, ex origine piare incipit, quasi ab ortu mater insidias, mortisque comminationes infanti suo struat. Sunt insuper alia lactis crimina, occultiori tabe perniciosa, nimirùm lues Veneris, lepra, pestis, febresque, contagio infames suguntur, à nutricibus; verùm etiam inseritur puero à cunis propensio morbosa nutricum, non secùs ac si hereditaria esset; certè caracter in vitam deplorabilis! Novi

je viens de parler? L'enfant ſuce le lait à plusieurs repriſes & pendant long-temps: le premier eſt-il coagulé, il en prend de frais qui ſe coagule bientôt; ce manége ſe répete cinq, ſix fois le jour: il ſe fait un mêlange de tous les différens laits, auquel les pleurs & les cris de l'enfant achevent de faire prendre un caractere d'acidité contraire à la nature du corps qu'il doit nourrir. Cet aſſemblage, manifeſtement hétérogene, finit par ſe convertir en fromage infect & pourri: tous ces dangers ſont preſque inévitables, puiſqu'ils ſont les vices matériels du lait que l'enfant commence à expier en venant au monde. Il ſemble que ſa mere n'attendoit que le moment de ſa naiſſance pour lui tendre des piéges & at-

---

quemdam Præſidem ſextâ ſanâque prole beatum, cui ſeptima (quòd nutrice aleretur calculo renum obnoxiâ) luctuoſâ litheaſi, anno ætatis ſuæ decimâ tertiâ, ſectione ſub lithotomo finivit. Deniquè non ſat eſt morbos materiales lactis, occultas tabes morborum radiceſque hereditarias per lac in ſugentem tranſplantari & pertinaciſſimè in vitam incorporari; verùm etiam vitiorum quorumcumque ſementa moralia cum lacte intrò penetrant, & in vitam perſeverant obſervari. Sic nutricem ſalacem, furtivam iracundamque ſuam fragilitatem tranſtuliſſe in pueros; ſic inſolita in familias ſtupiditas, ira, dementia, multaque animi pathemata (etiam præter defectus morales) du-

tenter à sa vie. Outre ces défauts, le lait en a d'autres moins visibles, mais aussi dangereux; il porte avec lui la maladie vénérienne, la lépre, la peste, ces fievres infames & contagieuses, cette propension aux maladies, que les nourrices communiquent au berceau à leurs nourrissons; maladies qu'on traite ensuite d'héréditaires; triste apanage de la vie humaine! J'ai connu un Président heureux par la possession de six enfans, dont le septieme avoit perdu la vie sous le troisieme coup de lithotome, pour avoir sucé le lait d'une nourrice calculeuse. Enfin l'enfant ne devient pas seulement le triste dépositaire de tous les vices matériels du lait, des nourrices, des parens; il prend encore avec lui & garde toute sa vie le

---

dùm somniantia, ac tandem sub duram maturitatem per lac propagata. Tum demùm lac in nutrice adhuc obnoxium est ut cadaverescat, si nutrix clanculùm impraegnata est, participet de febribus & malis quae nata est lac inficere. Tandem in horas, lac varias impressiones subit ex omnibus animi perturbationibus; undè nedùm grumescit putritque, sed & non sensili qualitate induit difformitates quas insons infans bibit & piare tenetur: non enim nutrix uno semper tenore animum fraenat, mille sed apprehensionibus irae, tristitiae, agoniae, invidiae, lasciviae, furti, avaritiae perculsa succumbit, quarum singulae est in dubium,

germe de tous les vices moraux. C'eſt ainſi que j'ai vu une nourrice lubrique, voleuſe, colérique, faire paſſer toutes ſes qualités à ſes nourriſſons ; c'eſt ainſi que la ſtupidité, la colere, la folie & autres affections ſucées avec le lait, ſont venues long-temps après étonner, déshonorer des familles qui n'en avoient point eu d'exemple juſqu'alors, en paſſant pour des maladies héréditaires. Enfin, le lait d'une nourrice qui eſt enceinte, qui a des fievres ou d'autres maux capables de le gâter, ſe corrompt ; d'ailleurs, la différente ſituation d'eſprit, donne au lait différentes impreſſions ; d'où vient que le lait ne ſe grumele pas, ne ſe putréfie pas ſeulement, mais prend encore d'autres mauvaiſes qualités dont l'innocent devient la triſte victime : car la nourrice ne ſe trouvant pas toujours dans la même aſſiette, ne pouvant pas en tout temps maîtriſer également ſes paſſions, s'y abandonne & ſe laiſſe emporter par la colere, la triſteſſe, la luxure, l'avarice & le plaiſir de voler : il eſt hors de doute que toutes ces paſſions

---

qui lac malè diſponant, tam quoàd corpus, quàm animum ; inevitabiles enim ſunt, pleræque periculoſæ. Tamen quicumque ergo à nativitate vitæ longæ ſtudere voluerit, ne exponat ſuos hujuſmodi voluntariis, inopinatis & certis periculis.

troublent l'eſprit & le corps ; la plupart ſont inévitables, & toutes dangereuſes. Tout pere qui voudra donc procurer une longue vie à ſes enfans, doit prendre garde de ne pas les expoſer volontairement à des dangers, quelquefois imprévus, mais toujours incertains ».

Voilà les reproches que Vanhelmont fait au lait ; voilà ſes motifs de proſcription : ſont-ils bien fondés ? Tant que Vanhelmont ſimplifie ſa façon de penſer, qu'il ne fait le procès qu'au lait de femme, nous ſommes de ſon avis. Nous ſommes trop perſuadés de la juſtice des reproches qu'il fait au lait des nourrices, pour ne pas convenir de tous les vices moraux qu'il lui attribue : qu'il diſe donc que le lait de femme contient des principes totalement diſparates aux ſiens, des miaſmes infects, un alliage impur & corrompu ; nous dirons comme lui, qu'il devient par ce moyen un poiſon pour l'enfant qui le ſuce, & que par ces effets, cette eſpece d'intelligence céleſte, cet archée, auſſi admirable qu'imaginaire, auſſi faux qu'ingénieux, troublé, conſterné, ne puiſſe plus donner des loix, faire exécuter ſes ordres, maintenir la paix & la tranquillité dans la machine ; qu'elle devienne la martyre du mal ſacré, que des convulſions affreuſes la ti-

raillent cruellement & la mettent à deux doigts de sa destruction ; qu'une fievre ardente la seche, la brûle, la consume; qu'un enfant qui tette une mere épileptique, le soit lui-même ; qu'une mere infectée du vice vénérien, le communique à son fils avec le lait ; qu'une femme vaporeuse, donne des convulsions à l'enfant qu'elle nourrit; qu'une nourrice passionnée, bizarre, lui communique, lui innocule ses passions, ses goûts, ses caprices : instruits par l'expérience journaliere, nous sommes encore de son avis. Mais quand il généralise ses idées, qu'il englobe dans ses reproches toutes les especes de lait indistinctement, & que pour faire valoir, pour accréditer son opinion, il leur suppose des vices matériels, je veux dire des qualités pernicieuses, qu'elles n'ont pas essentiellement; malgré tout le respect que nous avons pour ses décisions, nous prenons la liberté de ne pas penser comme lui. Ainsi, qu'il prétende que le lait se grumele dans l'estomac, d'accord; mais que ce grumelement est dangereux; nous ne sommes pas de cet avis. L'analogie nous prouve le contraire, puisqu'on trouve tous les jours dans la caillette des veaux qui se portent bien, une espece de boule formée par le lait qui reste après la digestion. Il paroît donc que le lait peut se cailler

dans l'eſtomac, ſans le déranger, ſans nuire d'aucune façon à ſes fonctions; & il ſeroit ſans doute plus ſûr de regarder le grumelement du lait, non comme un vice, mais comme une opération utile, néceſſaire, que la nature fait pour fournir à l'eſtomac un ferment, un levain dont il a beſoin. En effet, les organes de la digeſtion, les inſtrumens deſtinés à la préparation du ſuc nourricier, ſont très-foibles dans les enfans; les humeurs ſont douces, inactives, la bile ſans énergie, l'eſtomac ſans force & ſans vigueur. Leur machine ne doit être que très-foiblement remontée; elle n'eſt capable d'aucun effort, ni d'aucune opération animale, qui exige un appui, une réaction efficace du côté de l'eſtomac; ce centre ne doit être que doucement ſollicité, qu'entretenu dans un jeu libre, aiſé, uniforme; un aliment facile à digérer, une liqueur, contenant, ſous un petit volume, beaucoup de parties nutritives; voilà l'aliment, qui ſeul pouvoit remplir les vues de la nature pour la nourriture de l'enfant; le lait eſt le moyen le plus efficace dont elle peut ſe ſervir; il paſſe dans les veines lactées & dans la maſſe du ſang, ſans trop exciter les organes de la chylification; ſa digeſtion ſe fait ſans peine & ſans travail; elle ſeroit même preſque abſolument inutile, s'il ne s'agiſ-

ſoit que de l'altération des alimens. Mais ; comme la pérennité, la ſucceſſion, la réciprocation des mouvemens qui entretiennent le jeu de la vie, ſont principalement fondés ſur le jeu des organes épigaſtriques, que l'aliment eſt deſtiné à réveiller, à remonter ; il falloit donc que le lait, arrivé dans l'eſtomac des enfans nouveaux-nés, y devînt capable de ſolliciter juſqu'à un certain point les organes de la digeſtion ; or, c'eſt à quoi la nature a pourvu, en ménageant la coagulation du lait dans le ventricule des enfans ; un levain, toujours préſent dans leur eſtomac, un reſte de la digeſtion précédente, ſont les inſtrumens qui operent cette coagulation.

2°. Il prétend que le lait occaſionne des vomiſſemens fréquens. Nous avons démontré, dans l'article de la compreſſion des maillots ſur l'eſtomac, que le vomiſſement auquel les enfans ſont ſujets, dépendoit beaucoup plus ſouvent de la gêne, du peu de capacité de l'eſtomac, & de la trop grande quantité de lait, que de ſa qualité, que de ſon eſſence.

3°. Il produit des vers ; mais comme ici un ſimple expoſé ne ſuffit pas, & que nous voulons des preuves : qu'il nous diſe comment ſe fait cette génération. Nous dira-t-il avec les anciens : *corruptio unius generatio*

alterius ? & fera-t-il dépendre cette génération de la décompoſition, de la putréfaction ſeule ? C'eſt le ſyſtême abſurde de quelques Philoſophes, qui prétendent que les vers & pluſieurs eſpeces d'inſectes s'engendrent de la ſeule corruption, par une combinaiſon fortuite de matiere, ſans aucune ſemence (1). Mais que ces Philoſo-

(1) La terre, dira-t-on, produit bien des rats par la ſeule corruption de la matiere, puiſque Diodore de Sicile rapporte que dans la Thébaïde on en a trouvé quelquefois d'imparfaits, où on ne voyoit qu'une moitié d'animal, & une moitié de terre; & que néanmoins cette moitié d'animal ſe mouvoit. Je réponds à cela que ſi l'Hiſtorien qui rapporte ce fait, avoit eu quelque teinture d'Anatomie, il eût compris aiſément que cette génération étoit impoſſible, & qu'avant que l'animal puiſſe mouvoir, ou ſa tête, ou ſes pieds, il faut néceſſairement que ſon corps ſoit, ſinon parfait, du moins achevé; car on ſçait bien qu'il y a des corps imparfaits, qui viennent au monde manquant de quelque partie, & qui ne laiſſent pas de vivre & de ſe mouvoir : on voit des hommes ſans bras, d'autres ſans pieds, d'autres ſans doigts à la main : on voit des chiens n'avoir que deux pattes; mais comme ces corps ſont ainſi de naiſſance, je dis qu'ils ſont achevés, & non parfaits.

Ce qu'on allegue vulgairement des Grenouilles, qu'elles ſe produiſent de la pluie; & des macreuſes, qu'elles s'engendrent du bois pourri des vieux vaiſſeaux, ſeroit favorable aux Philoſophes dont nous venons de parler, s'il étoit vrai : il tombe

phes nous expliquent deux choſes ; l'une ; comment le déſordre du hazard peut arranger avec tant d'ordre les parties organiques d'un animal, les mettre réguliérement chacune à ſa place, & tirer du ſein de la deſtruction un être animé, vivifié ; ce qui ſuppoſeroit dans les cauſes ſecondes, dans les agens de cette nouvelle création une intelligence divine, une puiſſance infinie ;

---

quelquefois des petites grenouilles avec la pluie, lorſqu'il fait de l'orage ; mais il ne s'enſuit pas qu'elles ſoient engendrées de la pluie ; la tempête enleve ces grenouilles nouvellement écloſes, & la pluie mêlée avec la pouſſiere, leur ſervant de nourriture, les groſſit, les enfle, & les augmente auſſi promptement que des champignons ; enſorte que les voyageurs ſont quelquefois tous ſurpris d'en trouver ſur leurs chapeaux, leſquelles croiſſent comme à vue d'œil ; il arrive même qu'ils ne découvrent d'abord qu'une grenouille imparfaite, à laquelle un moment après paroiſſent des jambes ; ce qui fait croire à quelques-uns que les grenouilles s'engendrent véritablement de la pluie : mais il faut croire que ces jambes ſont déja renfermées dans la grenouille, & que quand elles paroiſſent, ce n'eſt qu'un développement de ce qui étoit caché ; les jambes des grenouilles croiſſant & pouſſant au dehors, de même que les boutons des fleurs hors de leurs tiges, ainſi que l'a remarqué Swamerdam ; ce qui eſt conforme à ce que dit Jacobæus dans ſes *Obſervations ſur les Grenouilles*, que cet animal ne paroît d'abord qu'une tête & qu'une queue.

& l'autre, d'où vient qu'on ne voit s'engendrer aucune eſpece nouvelle d'inſectes, comme cela devroit arriver dans leur ſyſtême ? & nous ſerons de leur avis.

Si, plus raiſonnable qu'eux, Vanhelmont admet pour cauſe la ſemence vermineuſe, contenue dans le lait; pourquoi ne pas faire le même reproche à toute eſpece de ſubſtance ? puiſqu'il n'en eſt aucune où le torrent de l'air ne dépoſe une quantité prodi-

---

Quant aux macreuſes, on a cru qu'elles s'engendroient de l'écume de la mer, ou des planches pourries des vaiſſeaux, auxquels on les trouve attachées par le bec, & d'où elles ſe détachent enſuite lorſqu'elles ſont bien formées; mais elles viennent d'un œuf couvé comme les autres oiſeaux, ainſi que l'a fait voir M. Childeré, dans ſon Livre des *Merveilles d'Angleterre*, Andri, *Génér. des Vers.*

A cette autorité nous pouvons joindre celle de Baglivi : *Pudet enim Philoſophum ac Medicum feliciſſimo ſcientiarum hoc ſæculo, in quo per experimenta ſolidaque mathematices præcepta rerum cauſæ illuſtrantur, fortuito putredinis tribuere quæ conſtans & perpetua, ſeminibus inhærens naturæ lex moderatur & dirigit.* Et plus bas...... *Non enim putredo eſt quæ viventium producit imperfecta, &c.* Bagl. Epiſt. Andr.

J'aimerois enfin autant que ces Philoſophes, qui donnent tout au hazard, aſſuraſſent qu'en mettant dans un creuſet de l'or, de l'acier, du cuivre, de l'émail, du verre, il en réſultera une montre.

gieuse de ses œufs ; puisqu'il n'est point de minéral, de végétal, d'animal ; puisqu'il n'est point d'aliment, de quelque espece qu'il soit, qui ne contienne des graines vermineuses, qui, portées dans l'estomac & les intestins, sont couvées & développées par la douce chaleur des corps.

4°. Il occasionne des borborigmes, des diarrhées. Mais quels sont encore les alimens, qui n'ayant pas été bien triturés, bien préparés, bien élaborés dans l'estomac, ne produiront pas les mêmes phénomenes dans le canal intestinal ? qui ne sçait pas qu'une indigestion, de quelque espece d'aliment qu'elle provienne, donne du mal-aise, distend le ventre, engendre des flatuosités, des grouillemens d'entrailles, & des diarrhées ? diarrhées, à la vérité, qui ne sont jamais à craindre, puisque c'est une crise salutaire qu'opere la nature pour se délivrer d'un fardeau qui l'incommodoit. Il paroît donc que le lait, en général, n'est pas plus à craindre pour les enfans, que toute autre nourriture ; & que les dangers que Vanhelmont lui trouve, ne sont pas tout-à-fait vrais : s'il fait mal, c'est quand on en prend trop ; & alors c'est un vice qui ne lui est pas particulier, mais qu'il a de commun avec tous les alimens ; puisqu'il n'en est point, quelque sain qu'il soit de sa

nature, qui ne nuise, si on en prend une trop grande quantité.

Il paroît donc que Vanhelmont a poussé ses reproches un peu trop loin. Mais s'il s'est fortement déchaîné contre le lait; il avoit de bonnes raisons pour en agir ainsi il vouloit établir une nouvelle méthode; amateur de la nouveauté, il trouvoit l'usage de nourrir les enfans avec le lait, trop ancien, trop vieux; il vouloit en substituer un tout nouveau; il vouloit faire adopter la bouillie: pour y réussir, il falloit sapper les fondemens d'une coutume aussi ancienne que le monde, & généralement suivie; pour y réussir, il falloit décrier le lait, & le charger de mille qualités pernicieuses que l'expérience ne lui a pas encore reconnues: c'est ce qu'il a fait, en le déclarant capable d'engendrer tous les maux que nous venons de parcourir. Aussi, après avoir foudroyé cet usage, il loue sa bouillie: *Laudo*, s'écrie-t-il, *pro puero nostro, alimenta quæ pane tantisper in tenui cerevisia bullito, cum melle despumato, sin minùs saccharo instituitur, donec simul in mucilaginis, aut collæ speciem sive gelatinam devenerint; huic tum tantumdem cerevisiæ miscetur, quantùm satis est ut potus loco inserviat.* Est-elle donc si bien trouvée, cette méthode, pour la substituer au lait? est-elle si avantageuse, si salutaire, pour

s'écrier avec emphaſe, *laudo?* Qu'il la loue; qu'il ſoit lui ſeul le panégyriſte de ſa découverte: la Médecine la réprouvera toujours, juſqu'à ce que des expériences répétées, bien faites, claires & déciſives, en conſtatent l'avantage, & lui donnent la préférence ſur le lait. Il en a une, à la vérité. Mais que peut une expérience, quand il en faut des milliers pour l'établiſſement d'une méthode? *Hoc pacto*, dit-il, *filium comitis, nutriri juſſi à nativitate, qui tres fratres robore, ſanitate, ſtaturâ, ingenio omnique valore longè ſuperavit, adeòque, niſi in bello, pugnaci manu confoſſus occubuiſſet, magnæ ſpei erat; enim verò ut præfatus cibus potuſque eſt innocuus, non putriſcens, non coagulabilis, non contumax digeſtione; (putreſcunt enim quæcumque ab animalibus petuntur tenerioribus ſtomachis) ut neque malignitatis particeps, vel alienæ perturbationis inſtabilis, aut inductæ perturbationis vitioſæ hæres; ita ſemper ſibi æqualis, par & conſtans, naturæ ſit familiariſſimus, non vermiculoſus, non acer, non putridus, aut nidoroſus, non denique acer, acutus, febriculoſus, imò nec unquàm nocuus, licèt quantitatem exceſſerit; nam plus minùſve dilui poteſt, adeòque & ſine morbis creſcit, adoleſcitque infans, & fit capax remedii ad vitam longævam. Non ergo malè juxtà*

litteram de Messia, ter glorioso incarnato legitur quòd butyrum, & mel comedet, unum siquidem continet gloriam roris, alterum verò omnium penè herbarum est magisterium; butyrum ergò, non autem lac comedet.

Voilà la seule observation qu'a Vanhelmont sur la bonté de la bouillie : mais si elle est seule, elle en vaut cent, par les éloges pompeux dont il l'a ornée : elle est si fort au dessus du lait, qu'elle avoit rendu le jeune homme dont il nous parle, supérieur en tout à ses freres; il jouissoit d'une santé beaucoup plus ferme, d'une force beaucoup plus grande; il avoit une taille beaucoup plus avantageuse, un génie bien plus élevé, une valeur, un courage invincibles; il promettoit les plus belles espérances; il auroit fourni la carriere la plus brillante, si, dans les combats, il n'eût trouvé un ennemi plus adroit, plus fort que lui; s'il n'eût reçu le coup mortel d'une main qui, peut être, avoit été nourrie avec du lait! Pouvoit-on moins attendre d'un aliment si bien choisi, si salutaire, qui a tous les avantages du lait, sans en avoir les défauts? il ne sçauroit nuire; il est innocent, *præfatus cibus est innocuus*. Par son usage, on n'a pas à craindre l'âcreté des humeurs; l'acide & l'alkali, sagement combinés ensemble,

entretiendront une douce harmonie dans la machine; l'enfant n'aura pas de ſcorbut à redouter, *non aceſcit;* il n'aura pas de fievre, de pourriture à craindre, *non putreſcens.* Ses principes, comme autant de tourbillons de matiere ſubtile, tourneront toujours rapidement, ſans avoir à craindre ce mouvement d'agrégation, qui pourroit les faire accrocher par leurs parties rameuſes, les unir, les lier, les grumeler, les coaguler, *non coagulabilis.* Les ſucs de l'eſtomac, par une douce pénétration, ſe diſſoudront aiſément; il ne faudra pas autant de force ni d'activité dans le diſſolvant, pour l'aſſimiler à la nature du corps qu'il doit nourrir; & l'eſtomac n'aura pas un combat cruel à ſouffrir entre les ſucs gaſtriques & la bouillie, parce qu'elle n'oppoſera pas une réſiſtance à la digeſtion, *non contumax digeſtioni.* Enfin cette eſpece d'aliment a des avantages qu'on ne ſçauroit trouver dans aucun autre; il n'eſt pas ſujet aux variations, aux changemens qu'ils éprouvent tous: pur dans ſes principes, inaltérable par eſſence, il eſt à l'abri de toute alternative dangereuſe; il eſt toujours le même, toujours égal, toujours conſtant, *ſemper ſibi æqualis, par & conſtans.*

On ne verra plus des convulſions ver-

mineuſes chez les enfans, parce que l'air, qui répand les graines des vers ſur tous les alimens que nous prenons, n'en répandra point ſur cette bouillie, *non verminculoſus*. Il ne s'élevera pas du fond des inteſtins, ces exhalaiſons putrides, ces vapeurs méphitiques, ces rapports nidoreux, fruit de la corruption des alimens, qui ſoulevent le cœur, renverſent le mouvement périſtaltique, & infectent l'organe de l'odorat, *non nidoroſus*. Il ne cauſera pas des coliques, parce qu'il humectera, lubréfiera agréablement la tunique nerveuſe de l'eſtomac & des inteſtins, par ſes parties douces, onctueuſes & balſamiques, au lieu de la déchirer par ſes pointes & ſes angles piquans, comme le lait, *non acer, non acutus*. Pour couronner dignement toutes ces merveilles, il lui falloit une vertu déciſive & tranchante; il falloit la rendre un ſpécifique aſſuré contre toutes les maladies; il lui falloit un privilege excluſif de bonté: Vanhelmont le lui a donné, après nous avoir aſſez aſſurés que la qualité étoit bienfaiſante; il a, ſinon démontré, du moins dit, que la quantité ne nuiſoit pas, qu'on en pouvoit faire excès, ſans avoir rien à craindre, *nec unquàm nocuus, licèt quantitatem exceſſerit*. Vertu d'autant plus admirable, qu'elle eſt

rare dans un aliment, & qu'elle eſt une preuve invincible de l'ignorance des Médecins, qui avoient toujours cru, ſur la foi de l'expérience, qu'il n'eſt point d'aliment, ſi bon qu'il ſoit, dont l'excès ne ſoit dangereux. C'eſt ainſi que les ſciences font tous les jours des progrès; avec une nourriture auſſi ſaine, auſſi avantageuſe à l'humanité, les enfans croiſſent & ſe fortifient à l'ombre d'une ſanté forte & robuſte, ſans avoir à craindre les maladies, *adeòque & ſine morbis creſcit adoleſcitque infans*. Par cette ſeule raiſon, tous les Médecins ſont fortement intéreſſés à s'élever avec moi contre une méthode ſi ſalutaire, ſi contraire à leurs intérêts.

Aux éloges brillans que Vanhelmont fait de ſa bouillie, qui peut méconnoître les mouvemens de la tendreſſe paternelle? Il en étoit bien doſé : la bouillie étoit ſa fille chérie; & elle avoit de ſi belles qualités, qu'il ne faut pas être ſurpris ſi elles lui ont fermé les yeux ſur ſes défauts. Mais eſt-elle effectivement capable de remplir toutes les belles eſpérances qu'il nous en fait concevoir? Ce mêlange informe de miel & de biere, d'amer & de doux, donnera-t-il naiſſance à un neutre ſalutaire, à un mixte bienfaiſant? N'y a-t-il aucune erreur à craindre dans la préparation,

ration, aucun inconvénient dangereux dans l'ufage? Fera-t-on cette bouillie fans poids ni mefure? Vanhelmont n'en prefcrit point; La fera-t-on avec de la biere nouvelle? Elle portera fur la veffie, & donnera une rétention d'urine à l'enfant; La fera-t-on avec de la biere ancienne? Elle enivrera, ou donnera des vertiges, des étourdiffemens. Le miel, cet extrait de mille fleurs fortes, aromatiques, ne fubira-t-il aucune altération dangereufe dans cette opération? Ne rifque-t-il pas d'être converti en fubftance âcre, empireumatique, fi on ne porte toute la précaution néceffaire dans la proportion relative des ingrédiens & de l'ébullition? Mais je veux qu'elle foit auffi bien faite que Vanhelmont peut le defirer; le feul épaiffiffement auquel il faut qu'elle parvienne, devroit la faire exclure. En effet, que doit-on attendre d'un aliment réduit à la confiftance de la colle, *donec in collæ fpeciem devenerit?* Tous les effets de la colle. Eloignée de ce degré d'atténuation néceffaire pour convertir les alimens en fubftance nutritive, elle chargera l'eftomac, fans nourrir le corps; & ne fournira qu'un poids incommode & dangereux, au lieu d'une nourriture faine qu'on en attendoit. Colle: elle collera les orifices des vaiffeaux qui portent les diffolvans dans

l'estomac; ce sera une substance cataplasmatique, maturative, détersive, qu'on appliquera par couche sur la tunique interne du ventricule. Colle aromatique : elle l'irritera par ses parties âcres, en augmentera le ton, produira des crispations nerveuses, & tous les maux qui naissent de la lésion du genre nerveux. Et si Vanhelmont prétend que l'estomac ne peut pas digérer le lait, qui est une substance animalisée, qui a subi toutes les préparations, & la coction nécessaire, qui est, pour ainsi dire, un chyle tout prêt, & qui n'a besoin que d'un petit degré d'assimilation, pour être converti en aliment propre, conforme, analogue à l'enfant; comment prétend-il que sa colle sera aisément digérée? Ne faut-il pas une force tonique, infiniment plus grande de la part de l'estomac, une vertu digestive beaucoup plus efficace dans les sucs gastriques, pour inciser, diviser une matiere épaisse, tenace, gluante, visqueuse? Ne sçait-on pas que dans cet âge tendre, l'estomac n'a pas plus de force qu'il ne lui en faut? qu'il n'a, pour ainsi dire, que le *vis vitæ*; que les sucs dissolvans ne sont encore qu'un menstrue foible & sans énergie? Faut-il donc accabler les forces, au lieu de les entretenir, de les exciter doucement? Faut-il leur opposer des

obstacles invincibles, contre lesquels elles ne feront que des efforts inutiles?

Après avoir parcouru les raisons higiétiques, qui engagent Vanhelmont à donner la préférence à sa colle sur le lait, voyons les autorités sacrées dont il s'appuie, & ne craignons pas d'y porter une main profane pour les détruire s'il est possible. Egalement versé dans l'Ecriture-Sainte & dans la Médecine, il sçavoit toutes les prophéties par cœur, & les faisoit servir à ses fins, tout comme un aphorisme d'Hyppocrate: aussi le voyons-nous se remparer derriere les Ecrits des Prophetes, dont il se fait un retranchement inexpugnable, & de-là, s'écrier avec une entiere confiance: *Non ergò malè juxtà litteram de Messiâ, ter glorioso incarnato legitur, quòd mel & butyrum comedet, unum siquidem continet gloriam roris, cum extracto florum, alterum verò omnium penè herbarum est magisterium: Butyrum autem, non autem lac comedet.* Ami de l'humanité, Vanhelmont vouloit la perfectionner: il sçavoit que le Messie étoit le plus parfait des enfans des hommes, & que les Prophetes avoient prédit qu'il mangeroit du miel, *non autem lac.* Il s'imagina donc que le miel devoit être un arcane précieux pour la perfection de l'espece hu-

maine. Plein de cette idée, il crut pouvoir faire paſſer à nos enfans l'aliment de l'Homme-Dieu, & les rapprocher, par-là, de ſes qualités & de ſes vertus. Le motif étoit louable ſans doute, mais le moyen mal trouvé : il n'ignoroit pas que le langage des Prophetes eſt un langage myſtique, qu'on ne doit pas prendre à la lettre. Mais ne jure-t-il que par les Prophetes, & croit-il leur méthode bonne? Pourquoi tronquer les Prophéties? Avec le miel elles annoncent le beurre ; pourquoi le retrancher ? A-t-il cru pouvoir mettre la biere à ſa place, & ſubſtituer heureuſement l'une à l'autre, ces deux ſubſtances, malgré la diſparité de leurs principes? Pourquoi ne pas agir de bonne foi ? pourquoi ne pas adopter l'ordonnance des Prophetes en entier? Pourquoi ne pas faire entrer le beurre dans la compoſition de ſa colle? Il étoit naturel qu'en banniſſant le lait, il réprouvât auſſi le beurre, en étendant la proſcription ſur toute la parenté. Enfin, pour détruire entierement l'impreſſion qu'auroit pu faire la croyance aveugle au ſens littéral des Prophetes, pour convaincre les Sectateurs de Vanhelmont, s'il en eſt, qu'ils n'ont pas entendu ſtrictement que le Fils de Dieu ſe nourriroit de beurre & de miel,

recourons à l'interprétation que l'Eglise donne à ces mots, *butyrum & mel comedet*; Elle nous apprendra que cette expression est purement métaphorique, que le miel & le beurre ne sont que l'emblême de l'excellence divine, & de la foiblesse humaine; & que de même, que le miel est l'extrait de tout ce qu'il y a de plus pur dans les fleurs; ainsi le Fils de Dieu seroit le symbole parfait des plus éminentes qualités & des plus rares vertus. Si cela ne suffit pas, & qu'il faille des raisons plus décisives, irrévocables, qu'il faille pousser l'argument jusqu'à la rétorsion; puisons dans l'Evangile des armes égales aux siennes; opposons-le aux prophéties, & une simple femme aux Prophetes. Entendons-la cette femme s'écrier avec transport, en appercevant le Messie: *Beata ubera quæ suxisti*; Heureuses les mammelles qui vous ont allaité. Ces mots tranchent la difficulté, & décident la question irrévocablement & sans appel.

Persuadés donc que tout le miel de Narbonne, du Mont-Himete, du Mont-Hibla; que toute la biere de Lyon, de Hollande, d'Angleterre ne peuvent nous donner la plus petite perfection physique ou morale, nous ne regardons la bouillie que comme l'aliment le plus pernicieux. Ce

mêlange indigeste, ne fait plus dans l'estomac, qu'une masse informe, qui n'éprouve de changement que pour rentrer dans un plus dangereux : c'est un poison; c'est un mastic propre à boucher les vaisseaux lactés, à engorger toutes les routes du chyle, & à obstruer les passages de la circulation. C'est un mucilage épais, gluant, terreux, massif, qui ne peut être altéré, préparé, converti en substance propre à nourrir, que par l'estomac le plus fort & l'athlete le plus robuste. Cet aliment grossier ne sera pas plutôt dans l'estomac de l'enfant, qu'il s'aigrira, se gonflera, passera par les vaisseaux lactés, à demi-fermenté; enchaîné par l'acide de l'estomac, il s'arrêtera dans les glandes du mésentere, & obstruera tous les conduits de la nutrition; & les enfans, nourris de cette façon, diminueront sensiblement de tout le corps, & grossiront considérablement du ventre; & si quelqu'un, pour prouver le contraire de ce que nous avonçons, nous opposoit l'expérience de Vanhelmont; nous lui répondons en bons Juristes, *testis unus, testis nullus*; ou bien nous lui opposons, à notre tour, l'exemple de Mithridate; & disons, en mauvais Logicien : Mithridate prenoit tous les jours du poison impunément; donc le poison n'est pas dangereux.

En détruisant la méthode de Vanhelmont, nous adoptons l'usage du lait en général, que nous regardons comme la nourriture la plus saine, la plus avantageuse qu'on puisse fournir aux enfans. Nous nous déciderons dans un autre Chapitre, sur l'espece particuliere de lait qu'on doit choisir pour cela.

CHAPITRE III.

ON doit conclure de ce que nous avons dit dans le Chapitre précédent, que le lait, destiné, par la nature elle-même, à la nourriture des enfans nouveaux-nés, est un aliment proportionné à l'état de foiblesse de leurs organes, au degré d'action que leur digestion doit exciter dans toute la machine, & propre à fournir abondamment le suc nourricier dont ils ont besoin pour l'accroissement de leur corps. Voyons maintenant si on doit nourrir les enfans avec du lait de femme.

Croire que la nature, en formant le sein des femmes, n'a cherché qu'à multiplier le nombre de leurs appas, qu'elle ne s'est occupée que des ornemens & de la beauté du corps; ce seroit faire outrage

à la sagesse du Créateur; ce seroit enlever aux femmes la moitié de la tâche qu'elles ont à remplir, pour arriver au but de leur destination. Ce n'est pas pour charmer les yeux, ce n'est pas pour briller dans la société, comme les fleurs dans nos parterres, qu'elles ont reçu l'être; celui qui le leur a donné, leur a imposé des obligations plus étroites & plus glorieuses: Travailler à la propagation de l'espece, donner des citoyens à l'Etat, voilà le premier devoir; les nourrir, leur transmettre, avec le lait, tous les sentimens de l'ame honnête & sensible, voilà le second. La nature, toujours vigilante, n'a pas borné ses soins à donner la vie à l'enfant: Elle sçavoit qu'il l'auroit bientôt perdue dans ce monde inconnu, s'il n'y trouvoit une nourriture capable de la conserver; attentive à tous ses besoins, elle prend autant de plaisir à conserver cette frêle machine, qu'elle a eu de la peine à la former; & ce n'est que dans cette vue qu'elle rend les mammelles souples, & les fait obéir aux efforts du lait qui les remplit: c'est donc ne remplir qu'à demi les vues de la nature, que de ne montrer de l'ardeur que pour la premiere de ces deux obligations. Les femmes, en se dispensant de la seconde, rompent la plus forte chaîne qui attache réci-

proquement les meres aux enfans, & les enfans aux meres. Elles veulent retrancher de leurs devoirs; & les enfans retranchent de leur tendresse, parce qu'elles négligent de leur communiquer avec le lait cette douce sympathie qui les unit si étroitement au sein qui les nourrit. Une mere peut juger de l'attachement que son enfant auroit eu pour elle, par celui qu'il a pour sa nourrice : qu'elle le prenne dans ses bras pour lui donner quelque foible marque de son amitié : il voit qu'il est dans des bras étrangers; il n'est pas tranquille, il n'est pas content; il cherche des yeux celle qui le nourrit; il ne la voit pas, il s'impatiente, il crie, il pleure jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée : du plus loin qu'il la voit, il se calme, lui sourit, il fait tous ses efforts pour se débarrasser des mains qui le retiennent, & par mille petits mouvemens, mille petits tressaillemens, il témoigne l'impatience qu'il a de se retrouver dans les bras de sa nourrice. Parmi toutes les femelles des animaux, il n'en est point dont la conduite ne soit un reproche secret pour la femme qui ne nourrit pas son enfant. Le tendre intérêt qu'elles prennent à leur fruit, les attentions soutenues, les soins actifs & vigilans qu'elles portent aux petits qu'elles viennent de mettre au mon-

de, ſont autant de leçons pour les meres qui ne le ſont qu'à demi : la brebis ne croit pas avoir rempli toutes ſes obligations en donnant le jour à l'agneau qu'elle vient de mettre bas ; la nature lui parle encore ; elle l'écoute, elle nourrit. Qu'une petite épagneule faſſe cinq ou ſix petits, c'eſt pour elle que la nature paroît être une marâtre cruelle. Comment les nourrira-t-elle ? elle eſt ſi foible, ſi délicate : n'importe, elle ſçait que ſes mammelles ne lui ont pas été données inutilement ; elle ſçait que le lait qu'elles contiennent eſt leur nourriture ; elle n'eſt pas aſſez dure, aſſez barbare pour les en priver ; elle va montrer un inviolable attachement aux loix du devoir ; elle prodigue à chacun une portion de ſa ſubſtance ; ils la ſucent, ils l'épuiſent ; ſa tendreſſe lui donne la mort, elle expire ſur le corps de ſes petits, & la nature triomphe : quel exemple frappant ! quel modele de ſenſibilité ! N'y aura-t-il que les femelles des animaux, moins raiſonnables ſans doute que les femmes, qui nous offriront le doux ſpectacle des tendres mouvemens du cœur ? Les tigreſſes dépoſent leur férocité en devenant meres, elles s'humaniſent, elles s'apprivoiſent, & malgré le ſang & le carnage qui les abreuve, elles entendent

la voix de la nature, ouvrent leurs entrailles à leurs petits, & trouvent dans leurs mammelles du lait pour les nourrir. L'analogie nous prouve donc assez clairement que la nature a imposé à chaque mere, le devoir de nourrir son enfant. Cependant ne nous aveuglons pas sur cette obligation; ne nous laissons pas étourdir par les déclamations des fanatiques moralistes; c'est la physique principalement qui doit nous éclairer, nous guider dans le choix de la nourriture des enfans; & en fait de physique, la morale est un juge incompétent. Toutes les vues de la nature sur les enfans, ont été dirigées vers le bien; elle ne leur a pas donné le jour pour le leur rendre odieux; & en leur préparant une nourriture abondante dans le sein de leur mere, elle a voulu qu'ils y trouvassent la vie & la santé, & non le poison & la mort. Dans les premiers âges du monde, où les passions moins multipliées, multiplioient moins les causes des maladies, dans les siecles heureux, où la pureté, l'innocence des mœurs couloient dans les veines avec le sang, une mere n'auroit pu sans doute se dispenser, sans honte & sans crime, du soin de nourrir l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde: aussi voyons-nous, en parcourant les Histoires

anciennes, en ouvrant les Livres sacrés; qu'il n'étoit point de Reines, de Princesses qui ne se fissent une gloire de nourrir leurs enfans. Le lait étoit alors cet aliment pur & sain qu'ils pouvoient prendre sans crainte. Ces rejetons des souches inaltérées s'engraissoient de la substance de leurs meres : elles voyoient sans peine la partie la plus pure d'elles-mêmes se mêler au sang de leurs fils avec le lait; elles leur donnoient la vie, & avec elle, le présent le plus précieux, la santé. S'il en est encore quelqu'une qui jouisse de la paix & de la tranquillité du cœur, qui ne soit pas le jouet des passions, & qui puisse se glorifier de faire passer dans les veines de son fils un sang pur & sans tâche; nourrir son enfant, est pour elle un devoir sacré dont rien ne peut la dispenser. Mais en général, ce temps heureux n'est plus : si les meres nourrissoient anciennement; celles de ce siecle ne doivent pas le faire. Si leur lait étoit avantageux à leurs enfans, il leur est aujourd'hui très-dangereux; & s'il eût été honteux pour les femmes, dans les temps reculés, de se reposer sur d'autres du soin de nourrir leurs enfans; c'est un crime pour celles de nos jours de leur offrir leur sein.

CHAPITRE IV.

LES premieres qui doivent renoncer à cet ufage, font les femmes de condition, les femmes du grand monde; le régime irrégulier, ou régulierement mauvais qu'elles tiennent, les erreurs contre les fix chofes non naturelles, dont leur vie n'eft qu'un tiffu, nous en fourniront les preuves. Les ufages bizarres qui regnent dans cette claffe puiffante & privilégiée de l'efpece, l'affujettiffent à un nombre prodigieux d'étiquettes qui l'éloignent infiniment de l'ordre & de la marche de la nature; la table fervie avec profufion, étale fucceffivement tout ce que les quatre parties du monde produifent de plus fucculent & de plus dangereux : c'eft un tableau mouvant, où fe reproduifent fans ceffe mille mets, plus mal-faifans les uns que les autres; c'eft le théatre où le cuifinier vient expofer fon chef-d'œuvre, & difputer le prix par les reffources de fon art, à l'intempérance de fa maîtreffe; les alimens de fimple néceffité en font exclus, ou s'ils y paroiffent, c'eft tellement déguifés, qu'ils font méconnoiffables.

Les viandes de boucherie les plus ſucculentes, les gibiers du plus haut goût, les poiſſons les plus délicats, cuits dans les vins les plus fumeux, rendus plus échauffans par les aromates, les écreviſſes, leurs coulis, les jus de viande, leurs extraits, variés de différentes façons, les liqueurs, les œufs, la volaille dénaturée par l'apprêt, les truffes, les aromates prodigués par-tout, les confitures de toute eſpèce, apportées de toutes les parties du monde, & multipliées à l'infini, les pâtiſſeries, les fritures, les crêmes, les fromages les plus piquants, ſont les alimens dont on y fait uſage.

Les vins les plus violens, réunis de tous les lieux où il en croît; l'eau-de-vie, maſquée ſous les formes les plus agréables & les plus dangereuſes, le café, le thé, le chocolat ſont ſur toutes les tables.

Il eſt aiſé d'aprécier les effets de ce régime incendiant. La femme du monde, nourrie & abreuvée ordinairement d'alimens ou de boiſſons âcres, & de choſes qui, par l'impreſſion flatteuſe qu'elles font ſur les papilles de la langue, la déterminent ſouvent à en prendre au-delà du beſoin; bien moins conſidérable chez elle, que chez la femme de travail, commence par ſouffrir les maux que produit la trop grande quantité; ſon eſtomac, ſenſible, parce que ſes nerfs le

ſont trop, éprouve une irritation qui lui donne un mal-aiſe général; ce chyle, compoſé d'une bouillie auſſi âcre que nourriſſante, porte l'agitation dans les vaiſſeaux; la vîteſſe du pouls, quelques heures après le repas, eſt une preuve de leur effet; & celui de la fievre, étant d'uſer tous les reſſorts; cette fievre, qui ſe reproduit tous les jours, affoiblit: tous les organes des ſecrétions étant irrités, toutes les fonctions ſe dérangent, & le déſordre s'établit dans toute l'économie animale. Le moment d'un nouveau repas arrive; on ſe met à table, quoique le beſoin réel n'exiſte pas; mais on eſt trompé par l'inquiétude de l'eſtomac, qu'on devroit calmer par un peu d'eau fraîche, & qu'on prend pour la faim: on veut manger, la variété, l'odeur, la couleur, la ſaveur y invitent; on paroît décidé pour un plat, on eſt ſervi, on le goûte, on le renvoie, on en eſſaie un grand nombre, on mange de quelques-uns; l'enſemble fait un volume, qui eſt compoſé d'une infinité de choſes, dont la réunion offre les plus grands obſtacles à la digeſtion. Les viandes tendres, les légumes, les fruits ſont corrompus, & leur digeſtion eſt entierement empêchée par les autres alimens ou par les boiſſons; de-là, un long ſéjour ſur l'eſtomac, une corruption, plutôt qu'une

digeſtion, une irritation continuelle, qui eſt un obſtacle à ce ſentiment de bien-être qui caractériſe la ſanté.

On a regardé l'uſage du ſel, du levain & des boiſſons fermentées, comme une cauſe du raccourciſſement de la vie humaine; & cela paroît naturel; tout ce qui hâte les mouvemens du cœur, fait qu'il en battra moins long-temps. Mais, quelle comparaiſon à faire entre l'irritation produite par le ſel, le levain & le petit uſage des boiſſons fermentées, & les mets ou les boiſſons qu'on offre aujourd'hui ſur les tables bien ſervies? quelle différence par-là même dans l'effet, & le régime qui fait la longue vie, étant auſſi celui qui fait la bonne ſanté? On voit aiſément combien ce régime brûlant doit rendre l'exiſtence maladive; on voit combien il doit altérer les humeurs.

L'air n'influe pas moins que les alimens ſur la bonne ſanté: cependant, à voir le ſoin avec lequel les femmes du grand monde s'en garantiſſent, on diroit que c'eſt un élément dangereux, qui porte par-tout la maladie & la mort. Renfermées au fond d'un appartement brûlant, elles ne reſpirent preſque jamais qu'un air groſſier, peſant, épais: le moindre vent-coulis, qui pénetre dans leur appartement, eſt pour

elles un torrent glacé, qui les affecte cruellement. Les matieres grasses que la transpiration détache des corps, concourent à rendre l'air plus mal-sain ; l'appartement en contracte une mauvaise odeur : on veut la corriger, on répand des parfums qui, à la vérité l'enveloppent, mais dont plusieurs, en portant à la tête, en irritant le genre nerveux, nuisent tout aussi sûrement. Si elles sortent de leurs appartemens, ce n'est que pour passer dans un carrosse, où on ne laisse entrer d'air qu'autant qu'il en faut pour n'être pas étouffées ; elles ne connoissent pas les heureuses influences du grand air, qui donne à ceux qui en jouissent, un principe de vie dont sont toujours privés ceux qui ne hument jamais qu'un air de chambre, que l'attention à le renouveller, empêche tout au plus d'être mal-faisant, mais qui n'a rien de salutaire, qui suffit à la vie, mais non pas à la parfaite santé.

Les vents sont un de ces grands agens de la nature, dont les impressions sont nécessaires à tous les corps organisés. L'air immobile est aux animaux ce que l'eau bourbeuse & croupissante des marais est aux poissons faits pour vivre dans les rivieres : ainsi, en se préservant soigneusement de cet air courant, elles se font un mal réel ; & cette dangereuse précaution expose à des

accidens ſans nombre, quand on ne peut pas abſolument l'éviter : le premier qui, s'il n'eſt pas des plus dangereux, eſt au moins des plus incommodes, eſt cette ſenſibilité à toutes les impreſſions de l'athmoſphere, qui fait que toutes les variations un peu ſenſibles incommodent : la femme délicate au fond de ſon alcove, eſt ſûre que c'eſt le vent du Nord qui regne, une inſomnie, un mal-aiſe général, des douleurs univerſelles le lui apprennent; tandis qu'un gros payſan, qui a déjà été pluſieurs heures en plein air, a de la peine à en décider : les brouillards lui donnent la migraine, les temps pluvieux l'oppreſſent, lui ôtent l'appétit, l'énervent, la rendent malheureuſe; les temps froids la font touſſer, lui donnent la colique, des crachemens de ſang; & quelquefois tous ces dérangemens influant ſur le moral, la rendent colere, emportée, incommode.

Il eſt bien étonnant, que ne pouvant être un inſtant ſans air, on le craigne ſi fort, & qu'on ſoit ſi peu attentif aux qualités de celui qu'on reſpire; il n'eſt pas douteux que c'eſt au grand uſage de l'air que les peuples ſauvages, ceux même dont le régime eſt mal-ſain (& il en eſt beaucoup) doivent leur bonne ſanté; & l'on ſçait aujourd'hui, à n'en pouvoir douter,

que les moutons, dont aucun ſoin, aucun régime, aucun remede ne pouvoit prévenir la mortalité, en ſont à l'abri, ſi on les fait parquer en plein air pendant tout l'hiver. Que les comparaiſons, tirées des peuples ſauvages, & des animaux, ne choquent perſonne : Les loix générales de l'économie animale ſont les mêmes chez l'homme & chez les brutes, & les vices de l'air influent ſur la ſanté de la femme la plus brillante, ſous des lambris dorés, comme ſur celle de la brebis dans ſon étable, ou de la plante dans ſes ſerres : on ſçait la prodigieuſe différence qu'il y a pour la force & pour la vigueur, entre celle qui croît en plein air dans un terrein un peu cultivé, & celle qui croît ſous un toit à la faveur d'un poële.

Ainſi, avec une ſanté ſi foible, dépendante de tant de cauſes étrangeres ; ſi caſuelle, ſi on peut s'exprimer ainſi, avec une ſanté qui, dans cette claſſe, paroît être en raiſon inverſe de l'opulence, & que le moindre dérangement dans l'air peut troubler & bouleverſer, une mere peut-elle tranquillement donner à ſon fils un lait ſoumis à tant de viciſſitudes dangereuſes ?

L'exercice & le repos ſont eſſentiellement néceſſaires à la bonne ſanté ; l'inaction & l'exercice forcé lui ſont également

préjudiciables. On ne peut donc ſe promettre une ſanté ferme qu'en s'éloignant avec ſoin de ces deux extrêmités, qu'en proportionnant réciproquement le mouvement au repos, & le repos au mouvement. Ils ſont néceſſaires l'un & l'autre à tous les corps organiſés. Depuis le ciron juſqu'à l'éléphant, depuis la plus humble violette juſqu'au chêne le plus élevé, tout éprouve les effets ſalutaires de l'un, & les maux inévitables de l'autre; l'enfant qui vient de naître, en a beſoin pour développer ſes forces, comme l'homme fait pour les entretenir. Il ſemble qu'il n'y a que la femme du monde qui croie l'exercice inutile à ſa ſanté; ſa vie eſt une inaction continuelle; les affaires de ſon domeſtique, qui pourroient lui donner quelques mouvemens (bien inférieurs cependant à ceux qu'exige la bonne ſanté), ſont au deſſous d'elle, ou trop pénibles pour ſa délicateſſe. A peine ſortie des bras du ſommeil, elle eſt mollement enfoncée dans ſon fauteuil : entourée d'une foule de domeſtiques qui la diſpenſent des plus petits mouvemens, elle n'a qu'à commander pour être obéie, qu'à faire éclorre ſes deſirs pour les voir ſatisfaits; dans l'inaction la plus parfaite, elle donne d'un ſeul mot, d'un ſeul geſte, le mouvement à pluſieurs

êtres qui l'environnent, & craint d'en jouir elle-même : ſi elle ſort de cet état d'inertie, ce n'eſt que pour paſſer chez les autres, dans des voitures, que l'art a trouvé le moyen de faire rouler rapidement, ſans communiquer preſqu'aucun mouvement à ceux qui y ſont renfermés, & qui ne s'apperçoivent du changement de place que par le changement des objets qui ſe ſuccedent. Arrivée où elle vouloit aller, elle ne fait que changer de ſiege; elle paſſe de ſon carroſſe autour d'une table de jeu; reſte trois ou quatre heures autour d'un tapis, les cartes à la main, & toujours dans la plus parfaite inaction. Si elle ne joue pas, elle va au ſpectacle; il n'y a qu'un pas de ſa voiture à ſa loge: la journée paſſe; l'heure de ſe coucher revient, elle ſe retrouve dans ſon lit ſans s'être preſque apperçue qu'elle en étoit ſortie que par la peine que lui donne la toilette du ſoir. Si quelquefois la beauté du jour l'y invite, ou que ſes deſſeins ſecrets l'y appellent, elle paroîtra ſur les promenades; mais pour une heure d'exercice qu'elle fera, elle ſera huit jours ſans mouvement.

Il y a deux principes également démontrés dans cette partie de la Médecine qui s'occupe du méchaniſme des fonctions, & qu'on appelle la phyſiologie; l'un, c'eſt

que la force & la régularité de la circulation sont la base de la santé ; l'autre, que rien n'aide autant la circulation que l'exercice, dont il n'est personne qui n'ait observé les bons effets, au moins une fois en sa vie, ou sur soi, ou sur les autres. Ces deux principes posés, on peut juger si ce genre de vie est salutaire : il s'en faut de beaucoup. Aussi voyons-nous presque toutes les femmes du grand ton être les victimes de tous les maux que l'inaction entraîne : elles éprouvent la plupart du temps un sentiment incommode de lassitude dans tout le corps, d'affaissement, de mal-aise général, de pesanteur dans tous les membres. La force du cœur diminuée, ne peut pas chasser du corps cet amas de matieres hétérogenes que l'inaction y accumule ; elles se mêlent dans la masse des humeurs, l'infectent, la corrompent : le lait participe au vice général. Faudra-t-il que ce lait serve de nourriture à l'enfant ?

Le sommeil est un des moyens les plus efficaces pour la réparation de nos forces, & un des plus puissans soutiens de la vie. Le temps qui lui est destiné, est celui sans doute qui nous est marqué par la fin de la carriere de l'astre qui nous éclaire : le jour finit, la nuit commence,

le fracas diminue, le tumulte s'appaise, les ténebres couvrent la surface de la terre; tout est calme, tout est tranquille, le silence regne sur toute la nature, tout annonce que c'est l'heure du repos; l'homme de lettres va reposer une tête brûlante sur son chevet, & éteindre le feu de son imagination dans le suc des pavots; le paysan va s'y délasser des fatigues du tra-travail, & du poids du jour: tous ceux qui le goûtent, semblent y prendre un nouvel être; ils se couchent, s'endorment; leur sommeil est tranquille & profond; on a de la peine à les en retirer: mais au moment où leurs forces sont réparées, ils se réveillent, ils sont parfaitement à leur aise, frais, forts, & gais.

La femme du monde, qui croit n'être heureuse qu'en bouleversant l'ordre de la nature, en faisant de la nuit le jour, croit au dessous d'elle d'être éclairée par le flambeau qui éclaire l'univers; elle s'imagine ne pouvoir goûter de plaisir que quand le reste de la nature dort: à l'habitude pernicieuse de se priver de la jouissance de l'air pur, & d'être réduite à l'air étouffé d'une alcove pendant le jour, elle joint encore celle de ne respirer, pendant une grande partie de la nuit, que l'air d'une chambre remplie de monde &

de bougies : elle ſe couche ſouvent au moment où l'homme de travail penſe à ſe lever, & toujours lorſque la nuit a fourni la moitié de ſa courſe. Elle ſe couche, cherche le ſommeil, & ne le trouve pas : elle eſt agitée de mille façons différentes, par ſes petites affaires, ſes projets, ſes plaiſirs, ſes chagrins, les regrets du jour paſſé, les deſirs du ſuivant : échauffée par les alimens & les boiſſons, elle ſe couche avec des nerfs inquiets, un pouls agité, un eſtomac travaillé par le poids & l'âcreté des alimens ; les vaiſſeaux pleins de ſuc qui les irritent, l'inquiétude, le mal-aiſe, la fievre ſe couchent avec elle, & la tiennent long-temps éveillée : ſi elle s'endort, c'eſt d'un ſommeil léger, inquiet, agité, troublé par des rêves effrayans, & des réveils bruſques ; & au lieu de ce bien-être qu'éprouvent à leur réveil ceux qui ſe couchent en bonne diſpoſition, elle s'éveille avec des palpitations de la fievre, de la laſſitude, de la ſéchereſſe, la bouche mauvaiſe, les urines ardentes, l'abattement, l'ennui, la mauvaiſe humeur : ſes forces ne ſont point réparées, ſes nerfs s'irritent & s'uſent, ſon ſang s'épaiſſit & s'enflamme; chaque jour, chaque nuit prennent un peu ſur ſa ſanté, & fortifient le germe de quelque maladie : en faut-il

davantage

davantage pour défendre à une telle mere de donner ſon ſein à ſon enfant?

Les paſſions ſont de tous les âges, de tous les ſexes, de tous les états. L'enfance a les ſiennes comme l'âge viril; le plus mince artiſan les éprouve dans ſon réduit comme le plus grand Seigneur dans ſon Palais; & la derniere femme du peuple en eſt le jouet ſous ſes haillons comme la Ducheſſe opulente ſous ſon écorce dorée: mais elles n'exercent nulle part leur empire avec autant de deſpotiſme que dans le grand monde; elles ſemblent avoir établi de préférence leur ſiege parmi les femmes de condition: plus on eſt élevé, plus on eſt ſujet à leurs caprices, parce que les objets en ſont plus multipliés.

L'ambition des honneurs, l'amour des diſtinctions, le deſir de la fortune que le luxe, quelque brillante qu'elle ſoit, rend ſouvent inſuffiſante & toujours néceſſaire, ſont trois principes qui, animant ſans ceſſe la femme du monde, tiennent ſon ame dans une agitation continuelle, qui ſeule ſuffiroit pour détruire ſa ſanté, & l'expoſent d'ailleurs à des revers très-fréquens, à des mortifications, à des chagrins, à des humiliations, à des coleres, à des dépits, qui empoiſonnent tous ſes momens; & ce qui aggrave le danger de ces impreſſions

fâcheuſes, c'eſt ſouvent la néceſſité de les contraindre & de les maſquer ; il ſemble qu'elle n'attache ſon bonheur que ſur une multitude d'objets, qui, étant auſſi ceux du bonheur des autres, deviennent un ſujet de rivalité, & un prix que chacune ſe diſpute : ſes vœux ſont croiſés par ceux d'une infinité de concurrentes. Ainſi, ne pouvant être heureuſe qu'autant qu'elle peut compter ſur une place, ſur une dignité, ſur une diſtinction, ſur une faveur, quelquefois ſur un ſimple ſourire, ou même un ſimple regard que cent perſonnes plus accréditées, ou plus méritantes qu'elle, ambitionnent auſſi, elle vit au milieu d'un monde d'ennemis, dont chaque démarche lui eſt ſuſpecte ; la crainte, la défiance, la jalouſie, l'inimitié habitent continuellement dans ſon cœur, & troublent abſolument toutes ſes fonctions. Dans ce conflict continuel d'intérêts, quand l'une des prétendantes l'emporte, l'ame de toutes les autres eſt déchirée ; & ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt que dans les momens où on eſt livré au déſeſpoir, victimes de l'uſage, c'eſt ſouvent un devoir indiſpenſable, que d'aller embraſſer cette heureuſe concurrente avec un viſage où la ſérénité ſoit peinte. L'amour de la diſtinction en tous genres, cette fureur d'éclipſer tous ſes pairs en tout, à une mul-

titude de branches, plus fortes sans doute dans les Cours, que par-tout ailleurs; mais qui existent cependant, & se soutiennent très-bien dans tous les Etats & dans toutes les Villes, où il y a une certaine quantité de gens du monde réunis, & où il y a, par-là même, des objets de prétention; toutes offrent à chaque instant quelque sujet de mécontentement: & cet état de l'ame influe nécessairement sur la santé. Aussi observe-t-on que les passions ont une influence plus marquée, plus efficace sur la santé que les alimens, que le mouvement, que l'air même. Les passions fortes, même les plus agréables, usent constamment, & tuent quelquefois sur le champ (1). Les passions tristes détruisent absolument l'économie animale (2), & sont, sans aucun

(1) Quand les trois fils de Diagore, vainqueurs aux Jeux Olympiques, vinrent poser leurs Couronnes sur la tête de cet heureux pere; il ne soutint point ce plaisir, & expira sur le champ. Cette affection, quoiqu'imprimée par le bonheur, étoit trop vive; nos nerfs ne sont pas faits pour cet extrême; & vraisemblablement ceux de son cœur se paralyserent. Les applaudissemens, prodigués à une nouvelle tragédie de Sophocle, & à une nouvelle comédie de Philippides, déjà vieux l'un & l'autre, leur occasionnerent à tous deux une joie mortelle.

(2) Adraste mourut au retour du siege de

doute, la cauſe de mille maladies chroniques.

Ces paſſions exceſſives ne s'obſervent pas tous les jours; mais ces exemples qui prouvent leur force, nous apprennent combien

---

Thebes, en apprenant la mort d'Agyalée, ſon fils; & la nouvelle de celle du Prince noir, tua Edouart III, ſon pere: la fille de Céſar & l'Impératrice Irene moururent en apprenant, l'une, la mort de Pompée, l'autre, celle de l'Empereur Philippe leurs maris. Antigone Epiphanès ne ſoutint point la honte d'une défaite: il avoua à ſes amis que ce chagrin le tuoit; il perdit rapidement ſes forces, & mourut bientôt après.

Alonzo Pinçon, l'un des Lieutenans de Criſtophe Colomb, qui s'étoit hâté de le devancer à la Cour, au retour de leur expédition, mourut de chagrin de ce qu'on ne voulut pas l'y recevoir ſans ſon Chef; & le Capitaine Menek, cet habile Navigateur, le premier qui ait pénétré juſqu'à la baie d'Hudſon, navré de la façon dont le Roi de Danemarck le traita au moment où il prenoit congé de lui, pour un ſecond embarquement, fut ſaiſi à l'inſtant par le chagrin, alla ſe mettre au lit, & expira bientôt après.

Un des premiers Magiſtrats d'une République Suiſſe, tomba mort aux pieds du concurrent qui venoit de l'emporter ſur lui, en s'approchant avec un viſage riant pour l'en féliciter; & un des plus célebres Profeſſeurs que l'Allemagne ait eus dans ce ſiecle, ayant reçu d'un de ſes Collegues un affront pour le pas, ne réſiſta point à ce chagrin, & mourut peu de jours après. *Tiſſot. Epiſt. Hall*,

leurs effets ſont funeſtes. Dans un moindre degré, elles ne paroiſſent pas auſſi meurtrieres, & le ſont cependant beaucoup; elles jettent le germe d'une foule de maux de langueur, qui ſe développant enſuite, tuent, ſans qu'on ſçache jamais leur vraie origine. Enfin, la femme du monde qui vit dans ces agitations continuelles, joint aux maux des peines préſentes, toutes les inquiétudes de l'avenir; ſon imagination égarée par ſes nerfs irrités, lui en fait à chaque inſtant de chimériques; & ſans parler des autres raiſons, une multitude de femmes ſont dans l'impoſſibilité de ſe bien porter par cette ſucceſſion continuelle de frayeurs, qui les jettant à chaque inſtant dans un état violent, dérangent abſolument toute leur économie animale: elles pouſſent des cris, ſi la plus légere inégalité fait pancher leur carroſſe un peu plus d'un côté que d'autre, pendant qu'un laboureur, qui précede ce bruyant équipage, le laiſſe arriver ſur lui, avant que de tourner la tête, & de penſer à faire un pas de côté pour l'éviter.

Il eſt de certitude irrévocable que l'ame a un empire marqué ſur le corps: Qu'on juge donc ſi l'état de l'ame qui varie à tous les momens du jour, aura une influence ſalutaire ſur ſes fonctions; qu'on juge ſi

cette ame, au milieu des agitations continuelles qui la tourmentent, laiſſera le corps dans cet état de paix, de tranquillité, dans ce juſte équilibre qui lui eſt néceſſaire pour entretenir une douce harmonie dans les fonctions des organes, & donner au chyle cette parfaite préparation dont il a beſoin; qu'on juge ſi le lait, qui n'eſt que le chyle de la mere, ſera doué de cette qualité, douce, bienfaiſante, ſalutaire, qu'il doit avoir, pour fournir à l'enfant un aliment ſain & avantageux.

Nous n'avons regardé juſqu'ici les paſſions, que comme une des cauſes générales qui concourent à déranger la ſanté de la mere: Diſons un mot des effets des paſſions de la mere ſur l'enfant.

D'après ce que nous avons dit, il n'eſt pas difficile de concevoir que le lait, en paſſant par les organes de la nourrice, s'eſt identifié avec ſes humeurs, avant de parvenir dans ſes mammelles, & porte le caractere de ſon tempérament: le lait a ſubi différentes diviſions, altérations, préparations, diverſement modifiées, ſuivant les différentes viciſſitudes par leſquelles la mere a paſſée, & les différentes impreſſions qu'elle a reçues: elle a paſſé ſucceſſivement de l'eſpérance à la crainte, de l'amour à la haine, de la joie à la triſteſſe,

de l'inquiétude au chagrin, au déſeſpoir. Toutes ces variations donnent au lait des qualités différentes, des formes particulieres, capables de produire des impreſſions, des irritations particulieres ſur le genre nerveux de l'enfant; tantôt, l'action du ſang diminuée par quelques paſſions, il s'épaiſſit & s'embarraſſe dans les canaux, où il ne coule qu'avec peine; tantôt, vivement agité par une autre, il ſe raréfie, & roule avec rapidité dans les veines: des cauſes différentes doivent produire des effets différens; de même, des paſſions oppoſées donnent au lait des qualités contraires. On conçoit ſans peine que la triſteſſe & la joie ne produiſent pas des effets ſemblables dans le corps; le chagrin, la triſteſſe, ralentiſſent le cours des humeurs & le mouvement des eſprits; la colere, la joie, fouettent le ſang, & mettent tous les eſprits en action. Par conſéquent, le lait qu'on ſuce d'une nourrice triſte, n'excitera pas ſur les ſolides, les mêmes impreſſions que celui d'une nourrice vive, gaie & enjouée; ſi ces deux laits ſont différens, les tempéramens des deux enfans qui s'en nourriront, n'auront rien de ſemblable entre eux; & l'on peut dire, que ſi la nourrice donne à l'enfant qu'elle nourrit, un chyle tout fait, elle

lui donne auſſi des vices tout formés, & des paſſions toutes préparées.

Il eſt aiſé de ſe perſuader combien le lait de femme doit être contagieux, ſi l'on fait attention à la maniere dont l'enfant le reçoit. Il ſuce cette liqueur des propres vaiſſeaux de la nourrice; la circulation n'eſt, pour ainſi dire, pas interrompue: il eſt évident que le lait eſt un extrait de la bile, de la ſalive, de la ſéroſité du ſuc nerveux, de toutes les humeurs de la nourrice; le lait, qui eſt empreint du caractere général des humeurs de celle qui le fournit, doit produire des effets ſemblables dans celui qui le reçoit; il fait la même impreſſion ſur les fibres des enfans, qui ſont d'autant plus aiſées à mouvoir, qu'elles ſont plus foibles, & qu'elles ſont déjà diſpoſées par les humeurs paſſionnées & tumultueuſes de la mere, qui ont ſervi à les former: la ſalive d'un enragé eſt capable de changer l'homme le plus doux & le plus ſage, & de le rendre le plus fou, le plus violent de tous les hommes. Quel effet ne produira donc pas le lait par la ſuccion, par la communication intime de la nourrice à l'enfant? La nourrice, ſatisfaiſant avec plaiſir à toutes ſes paſſions, allume ſa bile, excite ſes humeurs, les rend plus actives; le lait par-

ticipant aux qualités du ſang de la nourrice, devient propre à communiquer à l'enfant l'habitude des paſſions, en irritant les ſolides qui rendent à leur tour les liquides irritans : c'eſt pour cette raiſon que le goût pour les plaiſirs, la danſe, la muſique dans certains états, le penchant pour les vices, le jeu, l'ivrognerie, la crapule, la débauche dans d'autres, paſſent diſtinctement avec le lait de la mere qui les a, à l'enfant qui ne les eût jamais eu. Ces ſortes de diſpoſitions ne ſe manifeſtent pas ſur le champ; mais inſenſiblement elles ſe développent avec d'autant plus de force, qu'elles ont été plus de temps à éclorre; la nourrice fournit toujours à l'enfant un ſang impétueux, des humeurs altérées par ſes différens caprices. L'enfant qui tette, prend à peu près autant de laits différens dans la même nourrice, qu'elle a eu des goûts & des paſſions différentes dans le même jour; & par-là, une détermination conforme aux mêmes penchans, où ſes humeurs & ſes fibres l'entraînent. Auſſi, tous les enfans ſont-ils paſſionnés, violens, opiniâtres, bizarres; ils aiment ou haïſſent avec fureur; s'abandonnent aux larmes & au déſeſpoir, quand ils n'ont pas ce qu'ils deſirent; leur ſenſibilité eſt ſi grande, que leurs cris ſont ſuivis de convulſions.

La déperdition journaliere que font nos corps, entraîneroit bientôt la ruine totale des forces, si la nature ne nous eût fourni dans les alimens un moyen sûr de la réparer; mais ces mêmes alimens, qui sont le soutien le plus ferme de notre vie, & les réparateurs les plus efficaces de nos pertes, portent avec ce principe bienfaisant & salutaire, un germe puissant de maladie & de mort. Les parties alimentaires que peuvent nous fournir tous les êtres comestibles, sont enveloppées d'un principe grossier, indigeste, terreux, incapable de subir cette préparation que doivent éprouver tous les êtres, pour s'assimiler à la substance du corps qu'ils doivent nourrir, pour s'arranger dans les petites loges qui leur sont destinées, & que M. de Buffon appelle le moule intérieur. Il falloit donc, dans l'impossibilité où nous sommes de pouvoir prendre des alimens parfaitement analogues à nos besoins, parfaitement purs & dénués de tout mêlange hétérogêne, vicieux & mal-faisant, qu'il y eût dans nos corps des agens, dont les opérations fussent destinées à préparer, à travailler, à conserver ce qu'il y a de bon, & à séparer, rejeter ce qu'il y a de mauvais dans les alimens. La nature, toujours attentive à nos besoins, l'avoit prévu; elle y a pourvu sagement,

en établissant dans nos corps les organes des secrétions & excrétions, ou, en termes vulgaires, des séparations & évacuations.

La secrétion consiste dans la séparation de quelques humeurs particulieres, dans des organes destinés à cela, d'où elles sont portées dans d'autres endroits, où elles sont utiles : c'est ainsi que la séparation de la salive se fait dans les glandes de la bouche, qu'elle est portée dans l'estomac, que celle de la bile se fait dans le foie, d'où elle va aux intestins, &c.

Les excrétions sont ces évacuations qui emportent hors du corps le superflu des alimens, les parties qui ne peuvent point s'assimiler, s'identifier à nos parties, & qu'on appelle excrémens; la transpiration, les urines, les selles sont les principales; elles se font d'autant mieux que les alimens sont plus simples, qu'on vit plus sobrement & plus régulierement, que le sommeil est plus tranquille, que l'air qu'on respire est plus pur, que le corps est plus exercé, qu'on est moins altéré par les passions. Ainsi il est aisé de comprendre combien ces deux classes de fonctions se font mal chez la plupart de nos grandes dames.

Des alimens âcres, des boissons échauffantes, des assaisonnemens brûlans dérangent absolument la secrétion de l'humeur

qu'on appelle ſuc gaſtrique, & qui ſe ſépare dans l'eſtomac pour ſervir aux digeſtions, épaiſſiſſent, durciſſent même la bile, obſtruent & enflamment les canaux, donnent des conſtipations, entretiennent une petite fievre; toutes les ſecrétions, toutes les évacuations ſont dérangées. L'inaction, en agiſſant différemment, produit à la longue des effets très-ſemblables; mais ce ſont ſurtout les paſſions qui dérangent abſolument les fonctions de ces deux claſſes. Le chagrin, l'ennui, l'inquiétude, l'envie détruiſent, comme nous l'avons dit, les digeſtions & les fonctions de la bile; & dès que ces deux fonctions ſont dérangées, les baſes de l'économie animale ſont renverſées, le ſommeil diſparoît, la ſanté ſe fane, & la porte eſt ouverte à toutes les maladies chroniques.

Voilà les preuves que nous avions à donner ſur les uſages dangereux & funeſtes des femmes de la premiere diſtinction; les déſordres de leur régime de vie, que nous venons de tracer, ne ſont pas factices & imaginaires, ils ne ſont que trop réels; & c'eſt ſur ces déſordres que nous fondons la juſtice de la défenſe que nous leur faiſons, & que tout homme impartial & ami de l'humanité doit leur faire avec nous de nourrir leurs enfans.

CHAPITRE V.

SI, de cette premiere classe, nous descendons à une inférieure, nous n'y trouverons pas tous ces désordres établis avec la même force; mais nous y en trouverons encore beaucoup, à peu près les mêmes, mais en petit. Si l'ambition des femmes de cette classe ne porte pas sur les objets les plus élevés, sur les honneurs, les dignités, c'est que leur naissance leur défend d'y aspirer; & pour peu raisonnables qu'elles soient, elles cessent d'y porter les yeux dès qu'elles voient la folie de leurs prétentions, l'inutilité de leurs desirs & l'impossibilité de les satisfaire. Si elles n'en ont pas de ce genre, elles en ont d'une autre espece: Une garniture de diamans, une robe à la mode enflammeront autant leurs desirs, qu'un tabouret ceux d'une Duchesse. Si leur table ne regorge pas de ces mets fins, savoureux, délicats, & d'autant plus dangereux qu'ils sont plus recherchés; ce n'est pas que la tempérance soit leur vertu favorite; si elles ne se font pas empoisonner aussi finement, aussi agréablement que les femmes de la premiere volée, ce n'est pas qu'elles n'en eussent le

goût; mais l'aveugle fortune, qui ne répand pas ses bienfaits également sur tous ses adorateurs, ne les a pas traitées aussi favorablement; si elles n'ont pas une centaine de mains pour apprêter leurs repas, ce ne sont jamais celles de la simple nécessité qui les préparent; si leur dîner ne vient pas des quatre coins de la terre, il n'en est pas plus sobrement ordonné; si vingt especes de vins les plus fumeux & les plus violens, si les liqueurs les plus fortes ne coulent pas à grands flots dans leurs verres, elles n'en ont pas moins leurs sauces âcres & brûlantes, leurs ragoûts épicés, leurs aromates, leurs trufles, leurs vins forts, leur café & leur pousse-café, comme on dit; elles en ont toujours assez pour causer à leur estomac une irritation dangereuse.

Si elles ne peuvent pas bouleverser aussi complettement que les premieres, l'ordre de la nature, & faire de la nuit le jour; c'est que leur état ne le leur permet pas, & que cette liberté n'est permise qu'au grand monde. Mais leur irrégularité à cet égard est encore assez forte pour leur nuire sûrement : leurs veilles sont toujours poussées assez avant dans la nuit pour porter dans tout leur corps un principe d'échauffement préjudiciable : si elles ne donnent pas au lit la moitié de la journée, c'est que n'ayant ni

Intendant, ni Maître-d'Hôtel ſur qui elles puiſſent ſe décharger du ſoin du ménage, il faut y avoir l'œil : mais la famille dût-elle être un peu plus mal ſoignée, & le ménage aller un peu de travers ; le lit a des appas ; on ſuccombe, on dort encore une heure ; cette heure paſſée, la molleſſe parle toujours, on obéit ſans peine : le mari gronde ; on le flatte, il capitule ; encore une autre heure de gagnée : ainſi, de façon ou d'autre, en marchandant, en diſputant, le temps paſſe ; elles ſont longtemps dans leur lit, & toujours beaucoup plus que la ſanté ne le comporte : les nerfs ſe ſechent, le ſang perd ſa fluidité, s'épaiſſit & s'enflamme.

L'exercice n'eſt pas plus conſidérable dans cette claſſe que dans l'autre ; leurs courſes ne paſſent guere leurs appartemens ; aſſiſes du matin au ſoir, elles paſſent leurs jours dans la plus grande inaction, l'aiguille, les ciſeaux, les cartes, quelque livre frivole, quelque roman, qui entretient, remue, agace les paſſions, corrompt l'eſprit & le cœur ; voilà leurs occupations ; & du matin au ſoir il n'y a qu'une petite partie de leur corps qui jouiſſe d'un mouvement rapide & continuel.

Dans la claſſe des marchandes on trouve les mêmes vices, les mêmes erreurs ; plus

elles ſont riches, plus leur façon de vivre approche de celle des femmes du grand monde. Si, au lieu de la fortune, elles n'ont que la beauté, l'endroit le plus apparent de la boutique, le comptoir, eſt le trône où elles ſiegent toute la journée. Cette politique, qui donne des avantages réels au commerce, a de grands inconvéniens pour la ſanté. Si elles ſont laides, elles ſont clouées tout le jour dans l'arriere-magaſin; & de quelque façon que la chance tourne, deſtinées au grand jour de la boutique ou à l'obſcurité du magaſin, elles ſont toujours les victimes de mille erreurs de régime inſéparables de leur état, & ſur-tout des paſſions. La belle marchande, placée derriere ſon bureau, eſt le jouet de mille ſentimens différens qui ſe ſuccedent rapidement : Le deſir d'être vue, l'ambition d'une groſſe vente, les propos fades, mais toujours charmans, que les jeunes muſqués viennent lui débiter, ſous prétexte d'achat; les complimens flatteurs dont on accompagne l'emplette, la crainte de ſe voir enlever ſa vogue, la jalouſie de voir la boutique d'une voiſine plus jolie ou plus heureuſe qu'elle, pleine de chalans, tandis que la ſienne eſt déſerte, l'agitent dans un clin-d'œil de mille manieres différentes, & la jettent dans une joie extrême, ou la tour-

mentent cruellement. Tandis que celle-là fait ſon petit manege dans le tumulte de ſa boutique; l'autre a le temps de faire de cruelles réflexions dans le ſilence du magaſin; elle médite profondément ſur ce qui la dérobe au grand jour, aux douceurs & aux tendres regards qui volent en foule ſur ſon heureuſe ſœur; elle n'eſt pas long-temps à en deviner la cauſe; & alors la triſteſſe, le dépit, le déſeſpoir la rongent & la minent ſourdement.

On voit donc que dans tous ces états il y a des erreurs de régime qui portent des ſecouſſes violentes dans tous les organes, le dérangement & le trouble dans les fonctions les plus nobles & les plus importantes. Ducheſſe, Baronne, Comteſſe, Marquiſe, Bourgeoiſe, Marchande, toutes ſont expoſées aux effets pernicieux d'une nourriture mal-ſaine, des boiſſons deſtructrices, de l'air clos, de l'inaction, & principalement des paſſions. Toutes participent, plus ou moins, mais toujours trop aux incommodités que les erreurs entraînent; & quand elles ne commettroient aucune faute contre, la diéte, les paſſions ſeules ſeroient plus que ſuffiſantes pour rendre le corps le plus ſain, foible & valétudinaire. Leur ame eſt comme une mer orageuſe, qui ne jouit jamais du calme & de la tranquillité; &

tout le monde connoît ſon influence ſur le corps. Qu'on juge donc, d'après cela, ſi aucun enfant trouvera dans le lait d'une ſeule de ces femmes, les qualités qu'il doit y trouver pour ſe nourrir, croître, ſe fortifier, & pour jouir dans les différens âges, dans les différens états de la vie par leſquels il paſſera, de cette ſanté ferme & brillante qui fait les beaux jours.

CHAPITRE V.

QUITTONS le tumulte; paſſons des villes dans les campagnes; voyons ſi nous y trouverons une nourrice qui ait les conditions néceſſaires : l'air pur qu'on y reſpire, la ſobriété des repas, l'ordre, la régularité de la vie, le calme & le ſilence des paſſions, tout ſemble nous annoncer que c'eſt-là ſeulement qu'on doit la chercher, & qu'on ne peut la trouver ailleurs. Cependant ne nous hâtons pas de conclure en faveur des habitantes de la campagne. Au premier coup-d'œil qu'un examen détaillé de leur conduite précede & amene ſagement nos déciſions : comme ce n'eſt d'ordinaire que ſur les idées avantageuſes que les enthouſiaſtes ſe font de ces gens-là, que bien

des parens ſe décident à faire nourrir leurs enfans à la campagne; voyons d'abord le tableau flatteur qu'en a tracé la prévention.

La ſimplicité des mœurs de la campagne qui, dictées par la nature elle-même, ſont celles qui ſont les plus analogues à notre conſtitution, rendent ſans doute la vie de la femme qui les ſuit, la plus uniforme, la moins agitée, & doivent, en la mettant à l'abri de ces erreurs de régime qui peuplent nos villes de corps foibles & valétudinaires, lui donner une ſanté ferme & robuſte:

Lorſque ſur la nature on regle ſes beſoins,
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe.

Le premier moyen qui leur procure cet état ſain & vigoureux, & tous les autres avantages qu'elles ont ſur nos brillantes dames, eſt le travail. Ce cercle d'occupations qui revient tous les jours, & remplit tous leurs momens, les éloigne de ce genre de vie qui n'a point d'œuvre de vocation, & dont les diſtractions continuelles ſont la baſe, qui a été introduit & perpétué par des gens oiſifs, qui, pour tromper l'ennui d'une exiſtence déſœuvrée, ont voulu remplir la plupart de leurs momens par les plaiſirs. Mais, comme les plaiſirs

naturels & vrais ne peuvent s'allier qu'avec les occupations & le besoin ; ils ont dû avoir recours à des plaisirs factices, dont plusieurs ne sont qu'une façon d'être singuliere, opposée aux usages naturels, & dont la bizarrerie fait tout le mérite : c'en est un réel pour ceux qu'elle peut soustraire au pénible sentiment d'une existence vuide ; sentiment qu'aucun être pensant ne peut soutenir, & qui fait que tout ce qui l'en tire lui est cher. Delà sans doute la premiere origine du luxe, qui n'est que l'attirail d'une multitude de choses superflues, dont on s'est entouré d'abord pour mettre de la variété dans son existence, & ensuite peut-être pour la faire remarquer : cet état est celui d'un hypocondre à qui il faut un grand nombre de remedes pour le contenter, & qui n'en est pas moins malheureux : l'enfant sain s'amuse avec rien ; celui qui est malade se fait entourer de tous les jouets, & ne s'amuse jamais.

Tel est l'état de la plupart de nos dames, qui n'a sans doute rien de comparable, pour la santé, à celui des femmes de la campagne. Elles n'en sont pas moins heureuses pour n'avoir pas ces plaisirs bruyans, ces plaisirs de mode, ces plaisirs qui n'en portent que le nom, sans en être réellement, & au milieu desquels il faut

se dire sans cesse en bâillant : Cela est bien amusant. Leur journée, partagée entre les soins du ménage & les travaux des champs, passe rapidement, & ne les met pas dans la cruelle nécessité de penser le matin à trouver des sujets de distraction pour passer le reste du jour hors des atteintes de l'ennui; & si quelquefois elles attendent avec impatience le retour du soir; ce n'est pas le sentiment d'une existence vuide qui les impatiente; leur seule tendresse fait leur inquiétude, & semble vouloir hâter le moment qui doit leur ramener ce qu'elles ont de plus cher, leurs époux.

Leurs repas sont l'inverse de ceux de l'opulence ; on n'y voit, excepté le sel, aucun des mets qui paroissent sur les tables des riches, point de ces poisons masqués sous des formes si agréables. La couleur, l'odeur, la saveur ne forcent pas leur appétit, & ne les engagent jamais à en prendre plus qu'il ne leur en faut. Les alimens les plus grossiers, du gros pain, noir, pesant, du potage qui n'est que du pain trempé dans de l'eau bouillante, assaisonnée d'un peu de sel, quelquefois d'un peu de beurre ou d'un filet d'huile, presque jamais de viande de boucherie, quelquefois un peu de lard, & ordinairement la battue, le beurre, le

fromage, les légumes les moins ſavoureux, les feves, les haricots; dans quelques pays l'ail & l'oignon, la poirée, les laitues, les porreaux, les pommes de terre, quelques fruits aſſez groſſiers, ſont preſque les ſeuls alimens dont elles faſſent uſage : leur ſeul aſſaiſonnement étranger eſt le poivre; elles, leurs maris, & leurs meuniers ſuffiſent à l'établiſſement, à la récolte, à la préparation de tous leurs mets; & ſi quelquefois elles abandonnent ces alimens groſſiers pour en prendre de plus délicats, ce n'eſt guere qu'à la noce de leur fille, ou à la fête du patron du lieu; alors leur table eſt mieux ſervie, on tue l'agneau ou le mouton le plus gras, & le vin coule abondamment; mais ce n'eſt jamais un vin fort, ſpiritueux, dont l'uſage ſoit à redouter.

Ce régime, qu'on peut réduire à des alimens farineux & laiteux, n'a que ce degré de ſaveur qui eſt néceſſaire pour flatter des organes diſpoſés à l'être agréablement par tout ce qui ſatisfera le beſoin dont ils ſont le ſiege; dès qu'il l'eſt, ces alimens perdent ce qui faiſoit la principale partie de leurs agrémens, ils ne ſont plus appétés; & par-là même la femme, dont ils ſont toute la nourriture, n'en prend jamais au-delà du néceſſaire; ſon eſtomac

n'eſt donc jamais ſurchargé par la quantité; la maſtication exacte, qui n'eſt plus obſervée que chez le peuple, lui a facilité extrêmement le travail de la digeſtion; elle ſe fera ſans douleur : les alimens ne croupiſſant pas, ne ſe corrompront point; ils n'ont aucune âcreté, ils n'agaceront ni l'eſtomac ni les inteſtins; on n'éprouvera ni coliques, ni conſtipations, ni diarrhée; ils formeront un chyle doux, qui paſſera dans les vaiſſeaux ſans les irriter, ſans donner la fievre; qui, par ſa partie gélatineuſe, réparera leurs pertes, & les nourrira; & dont les parties ſuperflues, terreſtres & aqueuſes s'évacueront ſous la forme d'excrémens, & par les routes que la nature leur a marquées. Au bout de quelques heures, la diſtribution & l'emploi de ce repas ſe trouvant fini, le beſoin renaît; on le ſatisfait avec le même plaiſir: & le même ordre ſe reproduit ſans ceſſe.

Tous les avantages que donne l'air libre & pur ſont encore du côté des femmes de la campagne: ſi leurs maiſons ne ſont pas auſſi propres, auſſi élevées que celles de la ville; leur ſanté n'en ſouffre pas, parce qu'elles ne ſe tiennent guere renfermées: levées avec le ſoleil, elles reſpirent l'air dans le temps qu'il eſt le plus pur; elles jouiſſent de tous les avantages que la pré-

ſence de cet aſtre ſur l'horizon donne à l'athmoſphere ; avantages démontrés par les obſervations journalieres, des effets qu'il produit ſur les animaux & ſur les plantes, & qui tous prouvent que ſon action eſt l'ame de tout ce qui vit.

L'air du matin porte dans ceux qui le reſpirent, une force & un bien-être dont ils ſe reſſentent toute la journée ; les exhalaiſons de la terre, au moment où la charrue ouvre de nouveaux ſillons ; celles de la roſée, qui eſt pour les plantes une eſpece de baume volatil, celles des fleurs, qui ne ſont jamais ſi ſenſibles qu'au lever de l'aurore, ſont autant de cauſes qui concourent à fortifier le principe de la vie, à établir une ſanté ſans nuage, & à la rendre impénétrable aux viciſſitudes des ſaiſons.

Deſtinées par état au travail, elles ne connoiſſent l'inaction que de nom ; elles ſont à l'abri, par ce moyen, de tous les maux qu'elle traîne à ſa ſuite, tels que l'épaiſſiſſement des humeurs, l'embarras des viſceres, les obſtructions ; attentives à remplir leur tâche, elles ne le ſont pas moins à éviter les extrêmités : ſi elles travaillent à quelque ouvrage un peu pénible ; c'eſt toujours avec une ſage lenteur ; ſi elles marchent, leurs pas ſont compaſſés ; courrent-elles,

leurs

leurs courſes ne ſont jamais violentes, pluſieurs même ne ſçavent pas ce que c'eſt que courir; leurs danſes ne les échauffent pas; enfin elles tâchent en tout d'éviter les extrêmes, & ne forcent jamais la nature. La même regle, qui accompagne toutes leurs actions du jour ſe retrouve dans celles de la nuit; l'heure de leur coucher eſt fixée par l'habitude & le beſoin; comme le temps de leur ſommeil, leurs occupations finiſſent d'ordinaire avec le jour, qui ceſſe de les éclairer; elles ſçavent que la nature a deſtiné ce temps au ſommeil, & le ſommeil à la réparation de leurs forces, elles penſent à ſe coucher. Si quelquefois on retarde ce moment d'une demi-heure, c'eſt pour la donner à la tendreſſe. Le pere qui a travaillé tout le jour loin de la maiſon, jouit avec tranſport, dans ce moment, des plaiſirs purs du contentement ineffable qu'on ne peut goûter qu'au ſein d'un bon ménage: la femme, les enfans, tous lui témoignent la joie qu'ils ont de le revoir, ſa femme vole au devant de lui; ſes enfans, encore trop foibles pour ſuivre ce mouvement de leur tendreſſe, la lui prouvent par leur ſourire & leurs petits tranſports, en le voyant approcher. Aſſis devant ſon foyer, il reçoit tous les ſoins de l'amitié tendre & active de ſon épouſe, & ſes en-

ſans qui l'environnent, en ſe jouant autour de ſes jambes, lui prodiguent mille careſſes; il les prend dans ſes bras, les poſe ſur ſes genoux, les preſſe contre ſon ſein, les embraſſe mille & mille fois; leurs bras enfantins s'entrelaſſent autour de ſon col pour lui témoigner leur reconnoiſſance & leur attachement; leur babil charmant, quoiqu'inexplicable, leur petit bégaiement eſt l'interprete le plus doux de leur amitié. La vue de ces objets chéris ſemble lui faire oublier les fatigues du jour; ſes entrailles s'ouvrent, ſon cœur ſe partage entre ſa femme & ces précieux gages de la plus douce union. O vous! cœurs inſenſibles qui ne connoiſſez pas ces tendres élans, qui n'avez jamais ſenti ces tranſports ineffables & délicieux, vous n'avez jamais connu le bonheur. Qu'on me pardonne cette petite digreſſion. Une ame honnête & ſenſible trouve des charmes à s'arrêter à tout ce qui peut réveiller l'idée du plaiſir pur & innocent.

Après mille marques d'une ardeur mutuelle, ils ſe couchent; leurs corps préparés, par les fatigues du jour, aux douceurs du repos, cedent ſans peine au ſommeil; il eſt tranquille, bienfaiſant, ſalutaire. L'heureuſe habitude qu'ils ont contractée de ſe lever avec le jour, les éveille toujours

au moment où il va paroître. Si quelquefois leurs ſens appeſantis les trompent, ſi le ſommeil tarde à ſe diſſiper, leur coq les en retire, en leur annonçant, par ſes chants, que l'aube va poindre. Il a chanté, ils ſont ſur pied; & jamais des cloches importunes ne les ont retirés des bras du repos, en leur annonçant que le ſoleil avoit fourni la moitié de ſa carriere.

Si les paſſions n'ont pas entierement perdu leur empire ſur cette claſſe de femmes, elles ſont beaucoup moins nombreuſes : les objets qui les développent étant plus rares à la campagne, elles doivent être moins multipliées ; le déſœuvrement, qui en eſt la principale ſource & le plus fort ſoutien, n'exiſtant pas chez ces femmes, elles ne doivent connoître que les paſſions originelles eſſentiellement attachées à l'eſpece humaine que la nature a pétrie avec nos cœurs. Elles ſont par conſéquent à l'abri de ces paſſions ſecondaires, qui ne ſont qu'une émanation, une modification des paſſions primitives, qui, comme des gros troncs, jettent une infinité de branches dans les claſſes les plus diſtinguées, & en augmentent les beſoins en augmentant le nombre des ſenſations; ainſi moins d'ambitions à ſatisfaire, expoſe à moins d'agitations; delà moins de ſujets d'alarme, de

trouble, d'eſpérance & de crainte; moins de graces à ſolliciter, moins de refus à craindre; delà moins de ſujets de triſteſſe, de confuſion, de dépit; moins d'honneurs à briguer, moins de concurrens à redouter; delà moins de ſujets d'animoſité, de jalouſie, de haine. Enfin moins de ſenſibilité expoſe la femme de la campagne à beaucoup moins de maux; infiniment moins ſenſible à toutes les impreſſions, & expoſée à un beaucoup moins grand nombre que les Ducheſſes, Bourgeoiſes & Marchandes; elle en eſt plus heureuſe: ſon ame plus calme, ſa vie plus uniforme, ſes vœux ne tournent pas ſur une multitude d'objets, qui, avec l'eſpérance de les obtenir, portent la crainte inquiete de les perdre. Ses vœux ſont ceux de ſes voiſines; mais ils ne ſe croiſent pas; ſa récolte, ſes troupeaux, ſa vache, ſes poulets; voilà tout ce qui l'occupe. Tous ſes deſirs ſont bornés à une ſaiſon favorable, à une moiſſon abondante, à la fécondité de ſes brebis, au lait de ſa vache, & à l'heureuſe réuſſite de ſes poulets & de ſes choux. Tout cela eſt incapable de tenir la machine dans une tenſion dangereuſe, & d'y porter le trouble & le dérangement.

On doit donc conclure que le régime des femmes de la campagne étant l'oppoſé de celui des femmes de la ville, & princi-

palement des femmes de condition, ſera le plus ſain; qu'il entretiendra l'ordre & la régularité dans l'économie animale avec autant d'aiſance & de facilité que l'autre en a pour les détruire; que par ſon moyen tous les organes rempliront ſans peine les fonctions auxquelles la nature les a deſtinés; que l'eſtomac digerera facilement, que la reſpiration ſera libre, la circulation aiſée, le ventre ſouple & dégagé; que le foie ſéparera la bile, les reins l'urine, les mammelles le lait, ſans trouble & ſans obſtacle; & que le lait participant à la nature des humeurs qui ſeront douces & bien préparées, fournira à l'enfant la nourriture la plus ſaine, la plus avantageuſe & la plus analogue à ſa conſtitution.

Tel eſt le tableau riant que ſe font des gens de la campagne, ſes zélés partiſans, qui ne s'arrêtant qu'à l'écorce, ne voient les choſes que du bon côté. Mais qu'on ne ſe laiſſe pas éblouir par les couleurs brillantes de ce tableau! Pour connoître parfaitement un objet, il ne ſuffit pas de le conſidérer ſuperficiellement, de n'y jeter qu'un coup-d'œil léger & rapide; il faut l'étudier attentivement, l'examiner ſous toutes ſes faces, ſous tous ſes rapports; il faut le voir de tous les côtés; il faut, pour ainſi dire, le diſſé-

quer : ainſi qu'on mette ce tableau dans un autre jour, on verra ſes défauts.

L'affreuſe miſere qui accable les femmes de la campagne, l'extrême indigence qui les réduit à une nourriture moins abondante que celle qu'il leur faut ; le travail pénible qui les épuiſe ; les alimens groſſiers, mal-ſains, peſans, indigeſtes, qui engendrent le germe d'une foule de maladies ; la mauvaiſe qualité des eaux qu'elles boivent ; l'inſalubrité de l'air qu'elles reſpirent ; la mal-propreté des maiſons qu'elles habitent : tout cela eſt autant de cauſes qui doivent déranger la ſanté de ces femmes. Le régime des femmes de la ville donne dans un extrême ; celui des femmes de la campagne donne dans un autre. Si leurs alimens n'acquierent pas des qualités pernicieuſes par l'apprêt, ils les portent avec eux ; leur pain, fait ſouvent avec des graines gâtées, alliées avec mille ſubſtances mal-faiſantes, comme les feves, les ers, les châtaignes, les pommes de terre, n'eſt qu'un mêlange bizarre, difficile à digérer ; un lard ranci, des légumes ſans ſuc, des racines groſſieres, des fruits aigres & mal mûrs, l'ail, les oignons âcres & brûlans, une eau gâtée, corrompue, de mauvais goût, ſont en état de nuire auſſi ſûrement à la payſanne,

que les ragoûts épicés à la femme de condition : s'ils ſont digérés, ils ne le ſont jamais parfaitement ; ils engendrent toujours des humeurs tenaces, épaiſſes, viſqueuſes : de-là, une foule de maladies, & principalement l'incommodité de la pierre. Il eſt d'obſervation, que ſur cent opérés, il y en a quatre-vingts de la campagne ; quoique les femmes aient des raiſons pour y être moins ſujettes que les hommes, cela n'infirme pas ce que nous avançons, & ne prouve pas moins que les alimens portent dans les humeurs un principe groſſier, indigeſte, terreux. Si elles n'éprouvent pas les déſordres de l'inaction, elles éprouvent ceux de la fatigue ; attachées ſans ceſſe à la terre, le travail continu & pénible, deſſeche leurs nerfs, appauvrit leur ſang, briſe leurs forces, épuiſe leurs corps : de-là une foule de maladies de langueur, occaſionnées par le ſeul épuiſement. Si elles ne reſtent pas tout le jour dans leurs chambres, ſi elles reſpirent l'air dans le temps qu'il eſt le plus ſalutaire, elles en éprouvent auſſi toutes les influences, bonnes & mauvaiſes ; elles ſont expoſées à toutes les viciſſitudes des ſaiſons ; la chaleur brûlante, le froid glacial, la ſéchereſſe, l'humidité, les pluies froides qui ſurprennent le corps en ſueur, ces mêmes

exhalaiſons de la terre, vers laquelle elles ſont courbées, qui, bienfaiſantes le matin, ſont dangereuſes dans le fort du jour; tous ces inconvéniens ſont autant de cauſes nuiſibles qui expoſent les femmes à des alternatives dangereuſes. Si elles reſtent dans leurs maiſons, elles reſpirent alors un air plus malſain que celui des villes. Des petites chambres, mal placées, mal percées, preſque toujours fermées, ſouvent ſituées au deſſous d'un terrein plus élevé; les eaux de pluies ou de ſource, qui en deſcendent, s'arrêtent, ſe ramaſſent autour des murs, les rendent humides; delà des douleurs de rhumatiſme, des catharres: des chambres petites, & remplies de monde, la femme, le mari, cinq ou ſix enfans, autant d'animaux corrompent l'air par leur tranſpiration; des courtines, des cloaques, des mares, des eaux croupiſſantes & bourbeuſes, des fumiers l'infectent par leurs exhalaiſons & les vapeurs méphitiques qui s'en élevent. Si les paſſions jettent moins de branches dans cette claſſe que par-tout ailleurs; elles n'en ſont pas entierement à l'abri : Elles ont un cœur, elles ont une ame, c'eſt aſſez dire qu'elles ont des paſſions; ſi leur ſenſibilité eſt moins développée que celle des autres femmes, elles n'en ſont pas pour cela inſenſibles; elles éprouvent,

comme les autres, des mouvemens d'ambition, de jalousie, de haine, de colere. La crainte & l'espérance les agitent également ; si leurs vœux portent sur des objets qui seroient de peu de prix pour d'autres, ils sont pour elles de la derniere importance ; conséquemment la force de leurs desirs sera proportionnée : si la paysanne ambitionne une récolte abondante & la fécondité de ses troupeaux ; le sentiment intérieur de sa misere, & l'espoir de la soulager par ce moyen, rendent son ambition aussi forte que celle de la Duchesse pour la distinction la plus honorable, & la place la plus brillante. Ainsi le moindre orage qui se formera, la fera trembler pour sa récolte, un éclat de tonnerre lui fera craindre pour sa couvée, le plus petit oiseau de rapine qui planera au dessus de sa basse-cour, l'alarmera sur ses poulets, & la premiere gelée sur ses agneaux : Elle a déjà calculé de ses doigts le profit qui doit lui en revenir, & l'emploi en est fait d'avance ; ses œufs doivent lui porter tant de paires de poulets, ces poulets serviront une partie à payer ses rentes ; l'autre sera vendue, & produira tant d'argent ; la laine de ses agneaux servira à habiller toute sa famille ; la récolte servira à lui faire passer l'hiver plus commodément :

du reſte elle achetera quelques bijoux, une croix d'or, un clavier d'argent, des bouts de manches de toile fine. Toutes ces idées fortement inculquées dans ſon cerveau, la flattent agréablement; mais la font flotter auſſi continuellement entre la crainte & l'eſpoir. Croyez-vous donc qu'elle verra tranquillement avorter tous ſes projets, détruire toutes ſes belles eſpérances? Croyez-vous qu'elle verra avec indifférence la meule de ſa voiſine plus groſſe que la ſienne? Croyez-vous que tandis que l'affreuſe indigence qui ne lui laiſſe pas manger ſon ſaoul de mauvais pain, la réduit à la vie la plus dure & la plus malheureuſe; elle verra ſans jalouſie cette heureuſe voiſine dans l'aiſance, & le bien-être, qu'elle ne connoît que pour le deſirer? L'expérience journaliere nous prouve le contraire. Ainſi donc les femmes de la campagne ont, comme celles de la ville, des erreurs de régime qui dérangent l'économie animale, troublent la ſanté, qui portent des principes mal-faiſans dans la maſſe du ſang, des humeurs, du lait, & les alterent inévitablement; comme les femmes de la ville, elles ſont ſujettes à leurs paſſions. Chez les unes & les autres, les paſſions de l'ame influent ſur le corps, ſur les organes; les organes ſur les fonctions

qu'ils remplissent ; les fonctions sur les humeurs qu'elles préparent ; les humeurs sur le lait qu'elles fournissent : Et ce lait qui aura été imprégné de mille qualités pernicieuses produites par les alimens ou les digestions, & ce lait qui aura subi mille impressions différentes, mille altérations occasionnées par les agitations de l'ame, sera regardé comme la nourriture la plus saine, la plus salutaire, la plus analogue à la constitution de l'enfant ? C'est un poison lent ou actif qu'il avale à longs traits.

En outre, qu'on me permette d'ajouter à cela quelques raisons qui, quoiqu'elles ne soient pas tirées des vices du lait, n'en sont pas moins importantes : Les qualités du lait ne sont pas les seules considérations qui doivent déterminer une mere à confier son fils aux soins d'une étrangere ; il en est d'autres qui méritent son attention aussi-bien que celle-là ; sa négligence, sa mal-propreté, son peu de soin sur-tout, sa dureté même. Car ne vous laissez pas abuser, meres trop faciles, par les marques affectées qu'elle lui prodigue devant vous d'une tendresse qu'elle n'a pas ; elle est la plupart du temps imaginaire de votre part, fausse de son côté : si elle en a, c'est tout au plus pour votre argent. Vainement lui prodiguez-vous le tendre

nom de ſeconde mere; elle ne l'eſt pas, vous ne la rendrez pas telle; c'eſt une ſeconde marâtre : quelle tendreſſe voulez-vous qu'aie pour votre enfant une femme qui n'eſt mere que pour huit ou dix livres par mois, une femme que la miſere force à vous vendre la portion la plus pure d'elle-même? une femme qui jettant un triſte coup-d'œil ſur l'horreur de ſa ſituation, vous regarde comme les auteurs de ſes maux & de ſon indigence; une femme enfin, qui portant un œil jaloux ſur ſon nourriſſon ne voit en lui que le rejeton de l'oiſive opulence, qui lui arrache le fruit de ſes peines & de ſes travaux, & ne lui laiſſe d'un miſérable rebut dont elle détourne les yeux, que ce qu'il lui en faut pour achever de traîner une vie malheureuſe & incommode? Quels ſoins voulez-vous qu'elle en prenne? Croyez-vous qu'enfermée du matin au ſoir dans ſon réduit, elle ne s'occupera que des beſoins de votre enfant? elle a bien d'autres affaires : croyez-vous qu'elle le traînera par-tout ſur ſes bras? c'eſt un poids incommode & fatigant dont il lui tarde d'être débarraſſée. Les attentions continuelles qu'il faut porter ſur cet âge tendre ne l'empêcheront pas de devancer le jour aux champs. Elle le ſerrera étroitement dans ſes langes avant de partir, lui donnera ſon ſein; & ce ſera ſans doute la nourriture

la plus abondante qu'il prendra de toute la journée : s'il dort, elle interrompra ſon ſommeil, qui ſera peut-être le premier qu'il aura pris dans toute la nuit ; n'importe, il faut qu'il s'éveille, il faut qu'il tette, elle lui donne du lait : l'enfant encore aſſoupi, le refuſe ou n'en prend que très-peu. La mere, tranquille ſur cette mauvaiſe conduite, l'abandonne dans un coin & s'en va : Quand reviendra-t-elle ? que de pleurs couleront de ſes petits yeux, que de cris il a à pouſſer avant qu'une tendre inquiétude ſur ſon ſort ramene ſa barbare nourrice ! au moment où elle vient de partir, la nature ſe débarraſſe d'un fardeau qui l'incommodoit ; l'enfant abandonné à lui-même, incapable de pourvoir à ſes beſoins, ſent cette incommodité, & il ne peut s'en délivrer.

Il ſemble inviter par ſes gémiſſemens une main officieuſe à lui rendre ce ſervice ; il n'y en a point, il eſt ſeul abandonné de toute la nature. Il vit dans ſes ordures, qui s'attachant à ſa peau, y cauſent des excoriations, des éréſipeles brûlans, des dartres douloureuſes : l'enfant qui ſent la douleur, s'agite, s'inquiete, il crie, il pleure ; ſes cris uſent ſa poitrine délicate, lui donnent des deſcentes ; bientôt le ſentiment du beſoin vient ſe joindre à celui de l'incommodité, la faim renaît, & augmente la cauſe

de ſes cris, ils redoublent; ſes forces s'affoibliſſent, ſon corps tombe dans l'épuiſement & la maigreur, il languit; & s'il ceſſe de crier c'eſt qu'il n'en a plus la force. En faut-il davantage pour affoiblir ſa conſtitution & ruiner ſon tempérament? Cependant la nourrice revient, trouve ſon nourriſſon dans un état calme & tranquille, parce qu'il eſt dans l'abattement: éloignée de lui pendant long-temps, elle n'a pas entendu ſes cris affreux; elle eſt bien loin d'imaginer qu'il en ait pouſſé un ſeul; elle lui offre ſa mammelle; l'enfant n'a preſque pas la force de l'accrocher, il ſemble qu'il n'en veut pas; mais peu à peu le lait lui redonnant un peu de vigueur, il le prend avec voracité, il en prend beaucoup plus qu'il ne lui en faut dans cet état d'inanition, il ſe gorge; ſon eſtomac en ſouffre: cela fait, l'enfant qui a recouvré des forces pour crier, recommence, parce qu'il ſent toujours l'incommodité de ſes ordures qui le tracaſſent: la nourrice n'en ignore pas la cauſe, l'odeur l'a avertie en l'allaitant: mais le remuer de nouveau, il n'y a que cinq ou ſix heures qu'il l'a été, dérouler tous ces bandages, tous ces langes, c'eſt un ouvrage qui ne finit plus, c'eſt trop long, trop incommode, trop pénible; c'eſt remis au ſoir; en attendant elle le berce tant & ſi fort qu'elle l'étourdit: quand il l'eſt

bien, on le croit endormi; alors la nourrice contente de ſes ſoins, s'en retourne; l'enfant revient de cet étourdiſſement, & recommence l'après-dîné la ſcene du matin. On croit ſans doute qu'à ſon retour ſon premier ſoin ſera de remuer l'enfant & de réparer le ſoir la négligence de toute la journée; on ſe trompe : courbée vers la terre pendant tout le poids du jour, harraſſée des fatigues du travail & ſe traînant à peine, aura-t-elle le courage de donner à ſon nourriſſon des ſoins qu'elle n'a pas la force de ſe donner à elle-même? un ſein épuiſé, ſec & flétri par la miſere, & qu'elle ſemble ne lui offrir qu'à regret; voilà tout ce qu'il doit en attendre, voilà tout ce qu'il en reçoit; chaque goutte qu'il puiſe ſemble lui enlever une portion de ſa vie : elle calcule les ſoins qu'elle lui donne par le prix qu'elle en retire; elle les aprécie non par ce qu'ils ſont en eux-mêmes, mais par ce qu'ils lui coûtent. A peine le ſommeil a-t-il commencé de porter le calme dans ſon corps épuiſé, que les cris de l'enfant viennent l'interrompre : elle s'impatiente, gémit de ne pouvoir ni jour ni nuit goûter quelques heures de repos; & en maudiſſant votre opulence & la triſte néceſſité où elle eſt de la ſervir, elle berce, étourdit l'enfant de nouveau, & le force par des ſecouſſes violentes, à ſe livrer à un ſommeil vraiment convul-

ſif, ſans ſonger aux inconvéniens qui peuvent réſulter de cette mauvaiſe manœuvre : Et que lui importe votre enfant, pourvu qu'elle dorme.

Ces premiers maux ne ſont pas les plus triſtes effets de la négligence de la nourrice : ſi elle n'eſt point attachée tout le jour à la terre, & qu'elle reſte dans la maiſon ; mille occaſions l'appellent dehors ; quelque herbage à cueillir au jardin, quelque bête mal-faiſante qui ravage la récolte, à écarter ; quelques poulets nouvellement éclos à ſoigner ; la volaille à apâturer ; quelques œufs à lever, mille cauſes de cette nature l'éloignent de l'enfant. Elle croit avoir pris aſſez de précaution en fermant la porte ; cependant elle l'a laiſſé devant le feu ; une étincelle vole, le berceau s'enflamme, l'enfant brûle & ſe conſume, & la nourrice ne retrouve qu'un monceau de cendres à la place de l'enfant. D'un autre côté, une autre imprudence attire un autre déſaſtre ; la nourrice obligée de ſortir pour quelque cauſe preſſante, oublie de fermer la porte ; au moment qu'elle ſort, un coq-d'Inde entre, va droit au berceau ; les yeux brillans de l'enfant l'attirent, il s'y attache, les lui arrache, ou les lui creve ; un cochon affamé vient après, & lui mange les mains. Meres

ſenſibles, parens malheureux, pardonnez ſi je rouvre la plaie de vos cœurs en retraçant les malheurs de vos enfans : ils ſerviront à en garantir d'autres. Ces détails, qui pourroient paroître minutieux, ne le ſeront pas s'ils concourent à prévenir un ſeul de ces accidens, s'ils peuvent inſpirer une ſalutaire crainte aux meres qui veulent faire nourrir leurs enfans à la campagne. Qu'elles ne croient pas ſur-tout que nous nous faſſions un jeu, un plaiſir malin de les épouvanter par des faits controuvés : les malheurs que nous venons d'attribuer à la négligence des nourrices, ſe réaliſent tous les jours, & on n'en voit que des exemples trop fréquens (1).

---

(1) Il y a, auprès de l'Iſle d'Alby, un Demoiſelle à qui, étant en nourrice, un cochon mangea une de ces deux ſœurs jumelles qu'en Médecine nous appellons *nates* ; il y en a une autre à Gaillac, en état de donner des ſens à la plus froide raiſon, qui perdit de la même maniere une main au berceau.

Nous avons vu à Montpellier, en 1772, un mendiant qui perdit ſes deux mains au berceau également ; il tenoit du lard ; un cochon entre & le lui mange ; après quoi ſentant toujours l'odeur du lard dont ſes mains étoient ointes, il les lui mangea toutes deux l'une après l'autre.

CHAPITRE VII.

DES NOURRICES ÉTRANGERES PLACÉES DANS LA MAISON.

SI on croit tenir un juste milieu, en prenant chez soi une nourrice étrangere, on se trompe. Cette nourrice est choisie ordinairement parmi le peuple: en quittant sa maison pour passer dans une autre, elle quitte, pour ainsi dire, son état pour en prendre un qui lui est totalement étranger; elle y porte ses habitudes, dont il est impossible qu'elle se défasse, sans danger: dans le peu de temps qu'elle y restera, il faut qu'il se fasse un changement prompt & entier dans sa conduite, il faut que la nature fasse un saut; & c'est ce qu'elle ne fait jamais, du moins sans danger, *natura non facit saltus :* pour opérer ce changement, il faut déranger tout son régime, le temps & la matiere de ses repas, l'heure du sommeil, & le lit où elle doit le prendre, l'air, l'exercice. Si elle se portoit bien en mangeant à neuf ou dix heures du matin, sa santé ne s'accommodera pas de deux ou trois heures de retard. Si elle se portoit bien avec

ſes alimens ſecs & groſſiers, elle ne le fera pas avec des alimens fins & ſucculens. Si ſon eſtomac, accoutumé au lard & aux gros légumes, les digéroit aſſez bien, le mouton, le veau, la volaille feront pour lui des mets extraordinaires & inconnus, dont il ne s'accommodera pas. Si elle étoit accoutumée à ſe coucher avec le jour, & à ſe lever avec lui, elle ne ſe couchera pas ſans danger à onze heures pour ne ſe lever qu'à huit ou neuf. Enfin ſi ſon ſommeil étoit tranquille & profond ſur ſon grabat, il ſera léger, mêlé de rêves & d'inſomnies ſur un lit de plume: Et tout cela ne dépendra que du changement ſubit qui ſe ſera fait dans ſes habitudes; changement qui ſera dangereux, & qu'Hyppocrate condamne, *omnis mutatio ſubita, mala :* accoutumée à jouir des avantages du grand air & de l'exercice, les ſoins qu'elle ſera obligée de donner à l'enfant, la réduiront alors à un air renfermé, & la tiendront dans l'inaction; elle éprouvera ſans doute les mauvais effets de l'air clos & de l'inaction.

Ce que nous venons de dire des payſannes peut s'appliquer, en partie, aux nourrices des Cours. Si la payſanne eſt éloignée de la façon de vivre des bourgeois; la bourgeoiſe l'eſt autant de la façon de vivre des Rois: ſans parler du régime alimentaire,

qui eſt très-différent ; la conduite qu'on tient à la Cour, la vie qu'on y mene ſont très-oppoſées à ſes coutumes : maîtreſſe dans ſa maiſon, elle y commandoit & étoit obéie comme telle ; eſclave à la Cour, il ne faut ſonger qu'à obéir. Là ſes actions étoient à elle ; ici elles dépendent de tout le monde, excepté d'elle-même : il faut abandonner entierement les façons impérieuſes, qui ſont remplacées par un air ſoumis & humilié, un regard timide, une voix baſſe, des paroles meſurées, un ton humble, une poſture ſuppliante, une contenance reſpectueuſe, une diſſimulation continuelle. En voilà plus qu'il n'en faut pour porter le trouble & le déſordre dans ſon ame, & la jeter ſans ceſſe dans des agitations, des alarmes cruelles, qui influeront néceſſairement ſur ſon corps : joignez à cela la crainte de manquer au plus petit uſage, à la plus petite étiquette ; la crainte que ſon nourriſſon n'éprouve la plus légere incommodité, dont la cauſe retombera toujours ou ſur ſes ſoins, ou ſur ſon lait, doivent la tenir continuellement dans une tenſion qui ne ſera pas naturelle, & qui, par conſéquent, ſera dangereuſe pour ſon lait.

Avant de terminer ce Chapitre, nous devons faire connoître les dangers de trois préjugés également funeſtes à toutes les nourrices en général.

Le premier, c'eſt la goumandiſe : elles abuſent du faux prétexte qu'il faut beaucoup manger pour faire du lait ; elles ſe gorgent ; comme ſi la nature portoit à leur ſein tout ce qu'elles portent à leur bouche. Combien donc ne fera pas de fautes d'intempérance la payſanne qui, accoutumée à des alimens mauvais, inſipides, ſans goût, ſera largement pourvue de mets ſucculens & ſavoureux, dont le goût flatteur invitera ſon appétit glouton à en prendre au-delà du beſoin ?

Le ſecond, plus général encore, fait regarder le ſommeil comme très-avantageux & même comme ne pouvant jamais être nuiſible par ſon excès. On n'a pas ſans doute fait aſſez de réflexion que le bien qu'on doit attendre du ſommeil en ſoi, n'eſt pas proportionné à ſa durée, que les fonctions même qu'il favoriſe lorſqu'il n'eſt que modéré, ſont au contraire troublées par ſa prolongation au-delà du beſoin. Le fait eſt généralement reçu des Médecins : Le célebre Sanctorius a démontré que la tranſpiration qui étoit augmentée pendant un ſommeil de ſix ou ſept heures, étoit enſuite conſidérablement diminuée, quand il étoit pouſſé au-delà de ſes bornes, que le réveil étoit ſuivi dans le premier cas, de cet état d'agilité, de vigueur, de netteté d'idées, qui déſigne évi-

demment la ſanté ; que le ſecond au contraire, étoit ſuivi d'une peſanteur, d'un engourdiſſement, d'une ſtupidité, d'un mal-aiſe capable de porter à une triſteſſe habituelle, qui eſt ſans contredit de toutes les paſſions la plus dangereuſe pour le principe de la ſanté. On demande toujours de la gaieté, de l'agilité dans les nourrices ; on peut aſſurer cependant qu'il eſt à peu près impoſſible de trouver ces qualités dans une femme qui dort douze ou quinze heures par jour. Quant aux inconvéniens d'un ſommeil trop court, ils ſont connus de tout le monde ; & il n'y a guere que les femmes de la campagne, c'eſt-à-dire, les femmes qu'on ne corrigera pas par des préceptes, qui commettent cette faute de régime.

Le troiſieme préjugé, c'eſt qu'on croit encore (& cette erreur eſt aujourd'hui autant des Médecins que du peuple) que les nourrices doivent être abſolument privées du commerce de leur mari. On a prétendu, par cette regle, remédier à deux inconvéniens ; 1°. Au trouble & au dérangement qu'on a imaginé devoir ſurvenir par l'exercice vénérien même ; 2°. De prévenir le danger de la groſſeſſe. Mais on n'a pas aſſez réfléchi aux inconvéniens contraires : ils ſont cependant tels, qu'en peſant exactement le pour & le contre de cet uſage, il paroît plus ſage

de se déterminer pour la méthode contraire. Un Auteur (1), dans son *Traité des Erreurs populaires*, a discuté cette question

(1) Si la femme oisive, bien traitée, & en embonpoint, tentée de cette affection, est contrainte d'en abstenir totalement ; je pense que son lait n'en sera pas meilleur, ains échauffé & troublé, sentira au bouquin, ainsi que la personne : par quoi il vaudroit mieux qu'elle jouît de son mari modérément, que de l'en priver & séquestrer entierement. Et quoi, les femmes des laboureurs, artisans, marchands, & autres qui communément nourrissent leurs enfans, sont-elles pourtant excluses du lit de leurs maris, ou si leurs maris ne les embrassent point tant qu'elles sont nourrices ? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas ; & leurs enfans sont-ils moins bien nourris ? sont-ils plus délicats ou maladifs que ceux des Bourgeoises sucrées, des Damoiselles affectées, ou des Dames précieuses, &c ?... Mais on craint (voici la plus forte raison) que la nourrice devienne enceinte par l'accointance de son mari, & que l'enfant ne tette du mauvais lait. Il est à craindre que la nourrice ne s'avisera pas d'être enceinte plutôt que l'enfant ne s'en trouve mal ; Car la plupart des femmes n'ont leurs fleurs durant qu'elles nourrissent, & partant ne se reconnoissent guere d'être enceintes jusqu'au défaut de leur lait ; & les autres qui ont de leurs fleurs, sont bien souvent grosses d'un mois avant qu'elles s'en apperçoivent : qui pis est, il y a bien de nourrices, qui sçachant d'être enceintes, n'en disent rien tant qu'elles ont une goutte de lait, craignant d'avoir leur congé ; & ainsi abusent l'enfant, que

avec une justesse & une précision de jugement qui ne nous laisse que la Réflexion suivante à ajouter : Ou les nourrices sont

---

l'on dit en Languedoc *Enganar*, d'un mot Italien, pour dire inganare : ce sont les principales raisons qui décident les honnêtes femmes, pourquoi elles ne veulent pas que les nourrices de leurs enfans connoissent les hommes. Mais les inconvéniens que j'ai allégués ci-dessus, contrepesent bien ceux-ci, & à mon jugement les emportent à la balance d'équité, étant plus trébuchans. Car le lait échauffé d'une femme passionnée d'amour, est pire de beaucoup, & plus nuisant que celui d'une femme enceinte..... Les Dames qui entendent mal ce propos, diront que je conseille de nourrir les enfans du lait d'une femme enceinte. Mais sous leur révérence, je ne dis pas cela par maniere de conseil; ains je remontre comment aux enfans des villages & des pauvres gens qui sont nourris grossierement, le lait de leur mere enceinte ne leur est pas nuisant : je ne dis pas qu'il ne fît pas de mal aux enfans de bonne maison & délicats, tant pour ce qu'ils sont des parens nourris mignardement, que pour autant que ce n'est du lait de leur mere.

J'ai assez convaincu d'erreur ceux qui trouvent si étrange qu'une nourrice jouisse de ses amours, j'entends toujours modestement & sobrement, comme on fait volontiers quand on est en pleine liberté ; car, s'il le faut faire en cachette & à la dérobée (1), on s'y échauffe tellement que double mal s'ensuit :

(1) Licurgue vouloit que les maris ne vissent leurs femmes qu'à la dérobée ; c'est pousser la politique bien loin.

d'un

d'un tempérament qui leur fait desirer le commerce de leur mari, ou au contraire elles sont indifférentes aux plaisirs du mariage. Dans ce cas, il est clair que la disposition corporelle qui constitue l'état d'indifférence à cet égard, suppose une espece d'inertie ou d'insensibilité dans les organes, qui les rend incapables d'être excités, du moins jusqu'au point de porter dans l'économie animale une agitation dont les suites puissent être funestes. La jouissance ou la privation des plaisirs de l'amour sera donc

L'un est que le lait s'en trouble davantage, l'autre que les nourrices engrossent plutôt de cette façon. Car c'est comme si à un ivrogne on tient le vin serré; s'il trouve la clef de la cave, il en prend tant qu'il peut tirer; laissez-lui le vin à l'abandon & à son commandement, il boira moins de beaucoup, & en sera plus sobre.

Grand merci, diront les nourrices, quand elles oiront ceci; vous avez bien parlé pour nous; voilà une bonne recette, nous l'exécuterons volontiers; vous êtes un bon médecin; Dieu vous garde de mal: Et les maîtresses, au contraire, croiront que je suis amoureux des nourrices, & que j'aime à les caresser. Il est vrai certainement que j'aime les nourrices; & que la femme de ce monde que je chéris le plus, a nourri tous mes enfans tant qu'elle a eu du lait; & je n'ai pas laissé pour cela de coucher avec elle, & lui faire l'amour comme un bon demi à sa bonne moitié, suivant la conjonction du mariage.

aſſez indifférente pour de pareilles nourrices. Dans le premier cas, au contraire, il eſt évident auſſi que le deſir excité & toujours augmenté par la privation, ſera plus nuiſible à la ſanté de la nourrice & à la bonté de ſon lait, que l'uſage modéré de la compagnie de ſon mari. L'obſervation médicinale prouve que les ſuites de cet ápétit fruſtré, ſont de la plus dangereuſe conſéquence; & je ne crois pas que le même appétit ſatisfait avec modération, aie jamais eu le moindre inconvénient pour la ſanté.

CHAPITRE VIII.

Des maladies que les Nourrices communiquent aux Enfans.

QU'ON regarde, ſi l'on veut, comme inſuffiſans les motifs que nous avons allégués pour proſcrire le lait de femme; nous en avons malheureuſement de plus puiſſans à donner, & auxquels on ne peut ſe refuſer ſans l'entêtement le plus dangereux. Ce n'eſt pas aſſez, pour le lait, d'influer ſur l'ame du nourriſſon & de lui tranſmettre une foule de paſſions, de goûts dépravés, de caprices bizarres; il agit encore matériel-

lement ſur le corps, & lui communique une cohorte nombreuſe d'infirmités & de maladies toutes prêtes ; le moyen, qui les fait paſſer de la mere à l'enfant, eſt le même qui leur fait partager les paſſions. Et ſi l'on doutoit que les maladies puiſſent ſe communiquer également; qu'on ſe rappelle qu'il en eſt qu'on gagne par la ſeule tranſpiration, par le ſeul contact; qu'on ſe rappelle qu'un animal enragé, fait paſſer dans les humeurs du malheureux qu'il mord, le poiſon actif de ſa ſalive; que la tarantule, que la vipere infectent de leur venin mortel les parties qu'elles piquent : on en a des exemples trop funeſtes pour en douter. Eſt-il donc de moyen plus ſûr & plus prompt d'introduire, dans ſon corps, le germe des maladies, que de ſucer, à toute heure du jour & pendant des années entieres, des humeurs qui en ſont infectées? C'eſt cependant ce que fait l'enfant en prenant le lait de ſa nourrice. Qu'on ne penſe pas que nous croyons que toutes les femmes ont un ſang également impur & corrompu : ce ſeroit une idée trop générale ; & nous ſçavons qu'il eſt des nourrices ſaines, & qui doivent faire exception. Mais combien de parens n'y a t-il pas qui ont des certitudes trop funeſtes, qu'il exiſte un nombre infini de ces nourrices de réprobation ? Conſul-

tez-les; vous entendrez des plaintes ameres; vous les verrez déchirés des remords les plus cruels, du repentir le plus cuisant d'avoir mis leurs enfans entre les mains des nourrices; & s'il étoit possible de rassembler tous ces enfans infortunés, quel spectacle affreux ne vous offriroit pas le tas de malheureuses victimes d'un usage qui est devenu barbare! D'un côté, vous verriez les ravages effrayans d'une maladie cruelle & rongeante, qui dévore, avec fureur, le reste hideux d'un sein sec & flétri, dégoûtant sans cesse d'une sanie & d'un pus fétide, & dont les racines profondes s'étendent jusqu'à la nourrice (1); de l'autre, des cols, dont la blancheur auroit bientôt effacé celle des lys, entourés pour toujours d'un cercle de tumeurs enflammées, ou d'ulceres livides, infects & purulens (2); ici des reins violemment tourmentés, déchirés cruellement par des concrétions angulaires qui causent dans toute la machine des douleurs atroces; & contre lesquelles il n'y a de ressource que dans le fer ou la mort (3); là des os ramollis, des dents déchaussées, tremblantes & cariées; des gencives spon-

(1) Le cancer.
(2) Les écrouelles.
(3) La pierre.

gieuſes, flaſques, mollaſſes, des bouches enſanglantées (1); plus loin un tas de corps renverſés ſur le carreau, ſe roulant avec fureur, les membres tordus, les yeux hagards, le regard farouche, la bouche écumante; agités de mille mouvemens forcenés, on les croiroit dans les convulſions de la mort; ils ſont aſſez malheureux pour vivre encore; & ce fleau cruel, qui les tourmente par périodes fixes, ſemble ne leur donner de relâche, que pour leur faire mieux ſentir toute l'horreur de leur ſort, l'affreuſe ſituation où il les réduit, & leur faire déteſter une exiſtence humiliante (2); plus loin encore un troupeau innocent de filles vertueuſes en proie au poiſon ſubtil de cette maladie infame & honteuſe, qui fut le fruit de la miſere, enſuite du libertinage, & qui ne devroit être que la peine attachée au crime & à la débauche (3). Ces maladies ne ſont pas les ſeules qu'on prend avec le lait; il en eſt une infinité d'autres qu'on pourroit mettre à leur côté.

On m'objectera peut-être que toutes ces maladies ſe perpétuent de pere en fils; il n'eſt que trop vrai. Mais la nourrice n'eſt-

(1) Le ſcorbut.
(2) L'épilepſie.
(3) La maladie Vénérienne.

elle pas en état de les donner également ? Combien de parens vertueux & bien portans, ont donné des enfans ſains aux nourrices, & n'en ont retiré que des enfans qui n'étoient plus que des aſſemblages monſtrueux de pluſieurs maladies différentes ? Et ne ſont-ils pas d'ailleurs aſſez malheureux d'être expoſés inévitablement aux ſuites funeſtes de la dépravation des mœurs, ou de la mauvaiſe conſtitution de leurs parens, ſans les expoſer encore aux effets dangereux du lait d'une femme corrompue ? Combien de germes de maladie dont les peres ont fait préſent avec la vie à leurs enfans, qui ne ſe fuſſent peut-être jamais développés, ſans le concours de la nourrice, qui a entretenu, fomenté cette diſpoſition par le vice analogue de ſes humeurs ? Il eſt probable que cette maladie déshonorante, qu'on achete avec le plaiſir, n'eût jamais fait des progrès ſi rapides & ſi funeſtes parmi les hommes, ſi les nourrices n'euſſent aidé, augmenté, fortifié le levain par la communication intime & répétée, qu'elles ont faite à leurs nourriſſons du fruit de leur déſordre.

La nourrice qui allaite, arrache de ſon ſein tout ce qu'il y a de plus impur & de plus corrompu pour le faire paſſer dans les humeurs pures & ſaines de ſon enfant;

& si le levain contagieux qui roule avec son sang n'est pas assez fort, assez développé pour nuire visiblement à sa santé, c'est que la force du cœur & des vaisseaux, l'exercice de la nourrice, brisent les mauvais levains, les tiennent en respect & les empêchent d'éclater. Dans l'enfant, il n'en est pas de même, les vaisseaux sont foibles, les efforts que fait la nature très-lents; le germe contagieux l'emporte & jouit de sa supériorité, pour rendre le corps foible & valétudinaire. De-là vient qu'on se laisse séduire & qu'on est si souvent trompé par de belles apparences. La jeunesse, l'embonpoint, le teint fleuri, les couleurs vives semblent autant de preuves de la bonne santé de la nourrice; & toutes ces qualités extérieures sont souvent autant de fleurs qui cachent le poison le plus dangereux, dont la nourrice fait une inoculation continuelle à son enfant; enfin on peut presque assurer qu'aujourd'hui une mauvaise nourrice est un mal inévitable.

Tout semble donc nous inviter à abandonner l'usage du lait de femme: il fut, il est vrai, introduit par la nature; mais il lui est devenu totalement contraire. Quand elle l'a destiné à la nourriture des enfans, elle n'a pas prétendu le rendre le ministre odieux de ses bienfaits; elle n'a pas pré-

tendu qu'ils fussent continuellement abreuvés du poison des passions & des maladies. Secouons donc le joug du préjugé, rompons l'habitude, détruisons les loix funestes qu'elle a établies; elles le sont également & pour l'enfant qui tette, & pour la mere qui nourrit: si l'enfant se charge de sucs impurs & corrompus, il peut en communiquer aussi; & de son côté la mere se dépouille de sa substance & s'extenue pour l'engraisser.

Beau Sexe qui voulez plaire, craignez de nourrir; la blancheur de votre teint s'éclipse avec le lait; les soins que vous donnez à vos enfans sont destructeurs pour vous; les veilles épuisent vos forces, flétrissent votre embonpoint, éteignent la vivacité de vos yeux, ternissent l'éclat de vos couleurs; les fleurs de la jeunesse se fanent: & vous n'aurez pour prix de vos peines que l'épuisement dans le corps & les rides de la vieillesse sur le front.

Sortez de ces retraites obscures, où une tendresse mal-entendue pour vos enfans vous retient. Il est d'autres moyens de les nourrir sans vous. Jouissez des plaisirs permis à votre âge, ils sont faits pour vous; cessez de consumer tristement vos plus beaux jours dans l'oubli & dans l'obscurité; attendez que le froid de la vieillesse ait glacé vos

ſens pour vous enſevelir dans vos maiſons. Vous êtes l'ame de nos parties; les plaiſirs ſont exilés de nos fêtes depuis que vous n'en êtes pas : Revenez dans nos ſociétés; ils y reviendront ſur vos traces : ne perdez pas en nourriſſant, le temps précieux de votre jeuneſſe : Il eſt pour vous des devoirs plus ſacrés à remplir; la Religion, l'Etat, la Patrie vous demandent des appuis, des ſoutiens, des défenſeurs : donnez-leur les héros qu'ils attendent de vous; revenues dans la couche nuptiale, calmez l'ardeur impatiente de vos jeunes époux, qui ſoupirent après le terme de votre allaitement.

CHAPITRE IX.

Moyen avantageux de nourrir les Enfans.

SI nous n'avions pas de moyen plus ſûr, plus court, de nourrir les enfans, que celui que la nature nous offre dans le ſein des nourrices, ſi nous n'avions pas de nourriture plus ſaine à leur donner que le lait de femme, nous n'aurions pas entrepris d'en détruire l'uſage; mais le lait des animaux a toutes les qualités qu'il faut pour le remplacer avec avantages, & donner aux

nourrissons la vie, la force & la santé. Qu'on ne vienne donc pas nous objecter l'analogie qui regne entre la mere & l'enfant. C'est précisément ce qu'il faut interrompre; il faut puiser dans un lait étranger des forces pour relever la nature. En transmettant le même sang de race en race, on accumule les vices héréditaires de chaque race; en donnant une nourrice étrangere à l'enfant, on le rend le confluent de l'impureté du sang qui lui a donné le jour, & de celui qui le nourrit; on le rend le triste dépositaire de tous les vices des deux familles; ce qui ne peut manquer de dégrader la nature. Ce que nous disons s'observe tous les jours dans les productions de la terre: Les graines, toujours semées dans le même sol, dégénerent; on est obligé de les changer de climat, d'en faire une espece de commerce; on transporte à la campagne celles de nos jardins, & on rapporte dans nos parterres celles de la campagne: par ce moyen on détruit l'analogie, & on releve la plante à chaque génération, en lui donnant une nourriture étrangere. Ce sont des vues semblables que nous devons avoir sur nos enfans: ce sont de semblables moyens qui doivent diriger notre conduite à leur égard.

Le genre de vie des bêtes est tout opposé à

celui de nos nourrices; elles ne mangent que pour ſatisfaire leurs beſoins, ne boivent jamais avec excès, ne dorment qu'autant qu'il faut pour réparer leurs forces; leurs alimens ne ſont pas dangereux; leur boiſſon n'eſt pas échauffante; leur ſommeil eſt modéré, calme & tranquille; les paſſions ne les agitent pas; ſi elles en ont, elles ne ſont jamais de la durée & de la force des nôtres; c'eſt, pour ainſi dire, un éclair qui luit & ſe diſſipe. Incapables d'ambition, de chagrin, d'inquiétude; leur vie eſt calme, uniforme; elles ont cette æquanimité que ne connoiſſent pas nos nourrices. Par-là tous leurs organes ont un jeu libre & aiſé; toutes leurs fonctions ſe font avec ordre & régularité : leur ſanté eſt forte & robuſte; elles n'ont jamais des humeurs ſuperflues, des crudités, des obſtructions. Elles ne connoiſſent pas les maladies, ou ſi elles en ont, ce n'eſt jamais que des maladies épidémiques, deſquelles le meilleur régime ne met pas à l'abri, ou bien c'eſt l'air échauffé, chargé de la vapeur de leurs excrémens, qui les rend malades dans leurs étables; & alors un peu de ſoin y remédie facilement; quelques ſoupiraux pratiqués à leurs écuries, & le changement de litiere préviendroient leurs maux; on connoît les plantes qui peuvent nuire à leur ſanté,

on les en écarte ; la luzerne, par exemple, couverte de rosée, est mortelle aux vaches : il est aisé d'en prévenir les effets en ne les laissant entrer dans un champ couvert de cette plante, que lorsque le soleil en a dissipé l'humidité mal-faisante.

Leur lait est doux, onctueux, balsamique. L'expérience nous démontre tous les jours que c'est une nourriture saine, un remede salutaire dans beaucoup de maladies, sur-tout dans celles du poumon ; peut-être seroit-il en état de châtrer les héréditaires, qui sont au dessus de la Médecine, comme la pulmonie que l'enfant apporte en naissant, & toutes les autres qui reconnoissent pour cause le vice corrossif des humeurs.

On peut donner au lait les différentes qualités dont l'enfant peut avoir besoin, en nourrissant la bête dont on le tire avec des plantes propres à lui communiquer ces vertus ; ce qu'on ne peut pas faire à celui de femme. Par ce moyen on rétabliroit les enfans les plus désespérés, & on en feroit des athletes.

Quand on a été nourri de lait dans l'enfance, il s'établit une analogie entre lui & le corps, qui peut dans la suite le faire servir d'aliment & de remede tout à la fois ; double moyen d'en retirer un

grand avantage dans les occaſions. Tous les Médecins conviennent qu'on en éprouveroit de bons effets dans pluſieurs circonſtances, ſi l'eſtomac pouvoit le digérer: mais il ne paſſe pas, parce que l'analogie n'exiſte pas; & l'on meurt ſouvent d'une maladie qui auroit cédé facilement à l'uſage du lait, ſi on avoit pu le ſupporter.

Le crime dont on accuſe le lait des animaux, eſt que toutes les maladies des enfans étant particulierement cauſées par des principes acides, & les animaux ne ſe nourriſſant que de végétaux, il doit être plus propre à tourner en acide, & favoriſer cette diſpoſition aux maladies. Mais parce qu'il y a plus de penchant, doit-on conclure qu'il s'aigrit réellement? Il ne le fera pas ſi on ne ſurcharge pas leur eſtomac d'alimens, & d'une nourriture mal-ſaine; il ne le fera pas ſi on ne leur donne que du lait, & qu'on ne leur en donne que ſuivant leurs beſoins: & ſi les acides engendrent les maladies des enfans, c'eſt que les nourrices engendrent elles-mêmes ces acides par le moyen du vin, des confitures, de la bouillie, dont elles les gorgent au défaut du lait, ou dans la crainte de s'épuiſer. Ces alimens, trop forts, trop indigeſtes pour leur eſtomac, y ſéjournent, s'aigriſſent, & cauſent toutes ces

maladies, qu'on préviendroit par le lait des animaux, dont on pourroit leur donner une quantité suffisante, pour n'être pas obligé d'avoir recours à d'autres alimens.

Il est hors de doute qu'un lait qui ne porteroit avec lui ni le germe des passions, ni le germe des maladies, seroit la nourriture la plus saine des enfans. Ils s'engraisseroient, croîtroient, se fortifieroient sans danger ; ils deviendroient grands, bien faits, robustes & vigoureux ; leur santé invariable ne seroit pas dérangée par les plus petites erreurs de régime, par les plus légers changemens dans l'athmosphere. Ferme & inébranlable, parce qu'elle auroit été bien cimentée dans l'enfance, il faudroit dans la suite les plus grands écarts pour la troubler. L'ame, unie avec le corps, participeroit sans peine à tous ces avantages : elle se développeroit, se fortifieroit tranquillement avec lui. Les passions calmes, tranquilles & soumises, ne troubleroient pas ses fonctions ; & le doux accord, la douce harmonie qui régneroient entre les opérations de l'ame & les fonctions du corps, mettroient l'un & l'autre à l'abri de mille influences, de mille vicissitudes dangereuses qui constituent les maladies. Telles sont les heureuses espérances qu'est en état de remplir le lait seul

des animaux. Il ne communiquera pas le germe des paſſions, parce qu'ils n'en éprouvent pas ; il ne communiquera pas le germe des maladies, parce qu'ils ne connoiſſent que les épidémiques, hors deſquelles ils jouiſſent d'une ſanté infiniment plus grande, plus uniforme, plus ſtable que la nôtre.

Il eſt donc aiſé de comprendre que pour parvenir au point ſur lequel roulent les attributs les plus parfaits de l'humanité, pour ramener cet état primitif de la belle nature, il faut ſuivre cette route, qui eſt la plus ſûre, la plus commode, la plus courte.

Qu'on ne croie pas que ce ſoit le ſeul attrait de la nouveauté qui nous engage à détruire l'uſage généralement reçu : nous ne l'euſſions jamais fait, ſi nous n'avions été guidés que par l'appas flatteur de réformer la nature. Mais quand de plus puiſſans motifs nous dirigent, quand nous la croyons utile, néceſſaire ; pourquoi ne la ferions-nous pas cette réforme ? L'expérience & l'induſtrie n'ont-elles pas plus d'une fois corrigé utilement ſes regles? & ſi l'on a trouvé pluſieurs moyens commodes & avantageux de déroger à ſes premieres inſtitutions (1); pourquoi ne ferions-nous pas en

(1) Le pain fermenté, les liqueurs fermen-

droit de ſubſtituer à l'uſage du lait de femme, ordinairement ſuivi de mille inconvéniens très-dangereux, un autre lait qui puiſſe convenir à la délicateſſe de l'eſtomac des enfans, réparer & augmenter leurs forces, & qui ſoit exempt des défauts qu'on reproche au lait de femme ? L'induſtrie des hommes, la faculté de réformer par le ſecours de l'art, eſt auſſi un préſent de la nature; & uſer de cette faculté ou prendre ſes ouvrages bruts & informes, n'eſt-ce pas toujours obéir à ſes loix générales ? En un mot, nous l'avons amélioré en tant de points; pourquoi n'aurions-nous pas le même avantage à l'égard du lait ?

D'ailleurs, ſi nous ſubſtituons à celui de femme le lait des animaux, nous ne ſommes pas les premiers; les peuples entiers qui le font avec ſuccès, en démontrent l'utilité : Les Iſlandois, les Groenlandois ne font pas ſervir le lait de leurs femmes à la nourriture de leurs enfans; (1) le lait de

---

tées, les viandes cuites, la ſaignée, l'inſertion de la petite-vérole, &c. ſont autant de preuves de notre raiſonnement.

(1) L'enfant ne tette que huit ou tout au plus quinze jours, s'il eſt malade; on le couche enſuite par terre, & l'on met à côté de lui un petit vaſe bouché & rempli de lait chaud, avec une petite canule entortillée de fil, ou un gros tuyau de plume, & à côté un peu de pain, s'ils

vache fait leur seul aliment; & ils sont forts & robustes. On tire le lait des mammelles, on le met dans un plat, où plonge le bout d'un chalumeau; & l'enfant suce de l'autre, & se nourrit à merveille : il n'est point de village qui n'ait quelque enfant nourri de cette façon ; il est beaucoup de nourrices qui ont trompé les parens en nourrissant leurs fils avec du lait de vache ou de chevre. M. de Buffon rapporte, dans son *Histoire Naturelle*, *tom.* 4, qu'il a vu des paysans vigoureux, qui n'avoient eu d'autres nourrices que des brebis. M. * *, que ses heureuses découvertes peuvent faire appeller le génie bienfaisant de l'humanité, a vu chez lui un enfant gras, potelé, bien nourri, bien portant, qui n'a jamais tetté; nous-mêmes, avons vu à Toulouse une Demoiselle d'une vingtaine d'années, qui n'avoit tetté qu'un jour.

Il est aisé, d'après celà, d'apprécier, de réduire à leur juste valeur ces contes ridicules,

---

en peuvent avoir : lorsqu'il s'éveille, ou qu'il donne quelque marque de soif, on le tourne du côté du vase, & on lui met le tuyau dans la bouche pour lui faire sucer sa nourriture : lorsqu'il faut porter l'enfant un bout de chemin, soit pour le Baptême ou autre chose, on lui met dans la bouche un peu de linge trempé dans du lait. Dès que l'enfant a attrapé neuf mois, il mange de tout. *Ander. Hist. de l'Isl. & du Groen.*

ces historiettes faites à plaisir & après coup, des effets qu'opere le lait des animaux. On fait mention d'un Espagnol qui couroit aussi vîte que la biche qui l'avoit nourri; d'un Moine qui sautoit & cabrioloit, pour avoir été allaité par une chevre; de Cyrus, qui avoit un penchant singulier à se servir de ruse, pour avoir sucé le lait d'une chienne. On voit que ce sont des contes adroitement arrangés, pour en imposer au vulgaire; mais les gens sensés sçavent à quoi s'en tenir.

Nous serions donc d'avis que pendant deux ans ou deux ans & demi les enfans ne vêquissent que de lait de vache, qu'on pourroit couper dans les premiers mois d'un tiers d'eau; on l'échaufferoit à peu près au degré de la chaleur animale; on le mettroit dans un petit vaisseau d'argent, de porcelaine, de fayance, de terre vernie ou autre matiere semblable, à bec, auquel on adapteroit un morceau d'éponge entouré d'un linge fin: l'enfant prendroit le bec comme le mamelon de la nourrice, suceroit l'éponge; & par ce moyen mettant en contraction les muscles des mâchoires, il feroit couler sa salive, qui, se mêlant avec le lait, contribueroit également à la premiere digestion.

Il n'est pas nécessaire de fixer la quantité; chaque mere sçait à peu près celle

qu'il faut à ſon enfant. De cette façon, le lait deviendroit une nourriture ſaine, & les éloigneroit pendant tout ce temps d'une nourriture dangereuſe. Si le lait n'étoit pas ſuffiſant; quand l'enfant auroit pris un peu d'accroiſſement, on pourroit y mêler un jaune d'œuf : cet aliment n'a rien de nuiſible à leur ſanté : on pourroit leur donner peu à peu du bouillon, de la ſoupe graſſe; & on les acoutumeroit inſenſiblement à une nourriture plus ſolide, ayant ſoin d'éviter pendant l'uſage du lait, tous les végétaux, les fruits cuits ou cruds, les légumes de toute eſpece, & principalement la bouillie.

Par ce moyen, chaque mere pourroit élever tranquillement ſes enfans au ſein de ſa famille. Il en réſulteroit de grands avantages pour elles & pour leurs fils; pour elles, en ce que ce ſeroit un nouveau lien pour la tendreſſe de leurs époux : il eſt moralement impoſſible qu'un mari qui verroit continuellement ſous ſes yeux le fruit chéri de la tendreſſe qu'il auroit eue pour ſa femme, pût ſe réſoudre à la remplacer dans ſon cœur par un autre objet : pour les enfans, en ce qu'on éviteroit les dangers de la négligence d'une nourrice étrangere. Et un autre avantage non moins conſidérable, ce ſeroit l'union des familles. Les enfans élevés enſemble, jetteroient ces pre-

miers fondemens de la liaiſon qui doit régner entr'eux; & l'on verroit la paix, la concorde, l'amitié, doux fruit de l'habitude de ſe voir, de s'aimer, qu'ils auroient contractés dans l'enfance, au lieu du trouble, de la diſcorde, des guerres inteſtines, qui éloignent les peres de leurs fils, arment les freres contre les freres, & diviſent aujourd'hui la plupart des familles.

Je reviens à mon projet. Comme ce n'eſt encore qu'une méthode à établir, & que la plupart des meres, eſclaves du préjugé, craindroient de voir leurs enfans les premieres victimes de ce nouvel uſage; il ſeroit facile d'en faire l'épreuve ſur ces fruits malheureux d'une tendreſſe illicite, qui n'appartiennent à perſonne, puiſque ceux qui leur ont donné le jour ſont aſſez barbares pour les déſavouer : Les enfans trouvés pourroient devenir les ſujets de nos expériences. Il eſt probable que s'ils avoient à ſe plaindre un jour de ceux qui leur auroient donné la vie, ils n'auroient pas également à ſe plaindre de leurs nourrices. C'eſt le remede le plus ſûr contre la dégénération & la dépopulation (1) : je le

(1) En délivrant les femmes de l'emploi de nourrir leurs enfans, on mettroit à profit pour la multiplication de l'eſpece, tout le temps de la fécondité de toutes les femmes de la nation. Cette

répete ; & par ce moyen enfin on parviendroit à éteindre, non ſeulement le germe des maladies que nous puiſons avec le lait, mais même celui des paſſions. Nos enfans s'éloigneroient moins infailliblement du centre de la perfection. La force, la beauté, la ſanté, l'égalité d'ame deviendroient les attributs de l'humanité. Les enfans, quoique foibles, ne ſeroient pas languiſſans ; l'on verroit dans cet âge tendre, germer de concert la ſageſſe & la ſanté : la jeuneſſe ſeroit vive ſans être bouillante, paſſionnée ſans être vicieuſe, hardie ſans trop ſe fier à ſes forces. Elle verroit éclorre les fleurs du germe heureux de ſon enfance : l'âge viril en recueilleroit les fruits ; & la vieilleſſe, plus tardive, ſe conſoleroit de ſa caducité en ne ſentant pas le poids de ſes années. Tous les hommes ſeroient ſains & vertueux : pourroient-ils être malheureux pendant leur vie ? La terre ſeroit mieux peuplée, les Etats mieux compo-

---

faculté chôme, pour ainſi dire, dans les nourrices pendant l'eſpace des deux tiers au moins des temps pendant leſquels elles ſeroient propres à la génération, & cette perte eſt immenſe. D'ailleurs, on voit communément des femmes qui, après avoir allaité, ſont long-temps ſans concevoir ; celles qui nourriſſent, ſe flétriſſent promptement, & il en eſt bien peu que ce travail & celui de la groſſeſſe ne fanent entierement.

ſés, les Royaumes plus floriſſans ; & l'on verroit renouveller la face de la nature.

O vous, que la ſageſſe divine a placés ſur le Trône pour le bien de l'humanité! Rois de la terre qui voulez rendre vos peuples heureux ; connoiſſez la premiere ſource du bonheur, c'eſt la ſanté : ſans elle il n'en exiſte aucun de réel ; & les douceurs de la vie que vous voulez procurer à vos Sujets, ne ſont rien, ſi la ſanté ne les accompagne. Tous les plaiſirs ſont diſſipés par le ſouffle de la plus légere maladie ; le nombre de vos Sujets fait la richeſſe de vos Etats ; le nombre de vos Sujets ſains & vigoureux fait la force de vos Royaumes. Daignez donc vous occuper un moment du moyen de les rendre tels. C'eſt le plus court & le plus aiſé d'éterniſer votre mémoire, de la faire chérir de nos deſcendans les plus reculés. Les peres, pleins de reconnoiſſance, la feront paſſer avec la vie à leurs enfans de race en race ; & tous ſe feront un devoir & une gloire d'en donner des marques, en conſacrant la force de leur eſprit au ſoutien des loix, & la vigueur de leurs bras à la défenſe de la patrie.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit, ayant pour titre *Dangers des Maillots, & du Lait de Femme, &c.* je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 4 Juin 1777.

MISSA.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Sieur LASCAZES DE COMPAYRE, *Docteur du Ludovicée de Montpellier*, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Danger du Maillot & du Lait de Femme*, &c. s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du

présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Cession; & alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende, & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs

en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege : qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le onzieme jour du mois de Juin, l'an de Grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Regne le cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 903, fol. 554, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege; & à la charge de remettre à la ſuſdite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 15, Juin 1778.

A. M. LOTTIN l'aîné, *Syndic.*

De l'Imprimerie de B. MORIN, rue Saint-Jacques, à la Vérité.





